





APERÇU STATISTIQUE

DE

L'ILE DE CUBA.

APERÇU STATISTIQUE

DE

L'ILE DE CUBA.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.



APERÇU STATISTIQUE

DE

L'ILE DE CUBA,

PRÉCÉDÉ

DE QUELQUES LETTRES SUR LA HAVANE,

ET SUIVI

DE TABLEAUX SYNOPTIQUES,

D'UNE CARTE DE L'ÎLE, ET DU TRACÉ DES CÔTES

DEPUIS LA HAVANE JUSQU'A MATANZAS.

PAR B. HUBER,

ATTACHÉ AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET MEMBRE DE
LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.



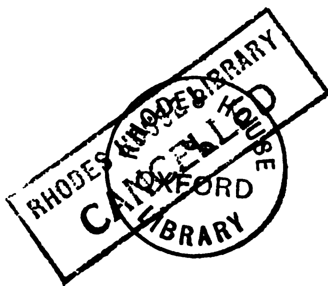


A PARIS,

CHEZ P. DUFART, LIBRAIRE,

QUAI VOLTAIRE, N° 19.

1826.



A SON EXCELLENCE

MONSIEUR

LE BARON DE DAMAS,

PAIR DE FRANCE,

MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

AU DÉPARTEMENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, ETC., ETC.

Monseigneur,

La protection que Votre Excellence se plaît à accorder aux Sciences en général, et l'encouragement qu'Elle donne à

toutes les publications qui ont pour objet l'économie politique et commerciale, m'ont enhardi à faire paraître, sous ses auspices, l'Aperçu statistique de l'Ile de Cuba.

La bienveillance dont Votre Excellence daigne m'honorer en agréant la Dédicace de cet Ouvrage, est la plus douce récompense et le prix le plus flatteur de mes recherches et de mon travail.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

De Votre Excellence,

Le très humble
et très obéissant serviteur,
B. Huber.

Paris, le 11 février 1826.

INTRODUCTION.

Les relations multipliées du Nouveau-Monde avec l'Ancien, le commerce immense de l'Amérique avec la France, l'Angleterre et les autres États de l'Europe, et l'importance qu'acquièrent tous les jours les colonies espagnoles, nous présagent un ordre de choses nouveau, et fixent l'attention des puissances de l'Europe.

Nous ne nous livrerons point ici à des conjectures vagues et qui peuvent être facilement controversées; notre but est de décrire l'état actuel de l'île de Cuba, et de faire connaître sa population et son commerce. Le lecteur, en voyant ce qu'est l'activité d'une colonie que sa situation rend si importante, calculera facilement les avan-

tages que la France pourrait retirer de ses rapports avec l'île, et particulièrement avec la Havane, sa capitale. Nous n'examinerons ici que cette colonie, et nous ne nous permettrons pas de porter nos regards sur des contrées qui nous offriraient encore de plus grands avantages politiques et commerciaux ; nos vœux ne doivent point prévenir l'époque où il sera permis de rivaliser avec deux nations qui portent partout leurs pavillons et leurs marchandises ; nous ferons seulement observer que l'île de Cuba, par sa position centrale, doit servir de dépôt à nos produits agricoles et manufacturiers, et que ses habitans nous ont toujours accueillis avec une sorte de prédilection.

Les États-Unis, voulant jouir des avantages de proximité, se sont empressés de conclure des traités d'amitié et de commerce avec les nouveaux États d'Amérique.

L'Angleterre, suivant la politique qui lui est propre, a commencé par favoriser les emprunts des Espagnols-Américains, et lorsque des intérêts particuliers se sont trouvés liés à la prospérité de ces divers pays, elle s'est décidée à imiter l'exemple des États-Unis. Les Pays-Bas ont également ouvert avec eux des négociations; enfin des traités de commerce ayant offert à ces nations des avantages réciproques, elles ont aussitôt nommé des agens consulaires pour protéger leurs sujets et défendre leurs intérêts.

S. M. T. C., convaincue qu'elle devait également s'occuper des avantages que le nouvel hémisphère offrait à ses sujets, a nommé des consuls dans les îles de Cuba, de Haïti et de Puerto-Rico. Un semblable agent va partir sous peu de temps pour les îles Philippines.

Comme on n'a presque rien publié en

France sur une si belle contrée, j'ai pensé que le public ne dédaignerait pas des renseignemens statistiques, que des Havanais instruits m'ont fournis sur l'île de Cuba. J'ai présenté ces documens sous la forme d'un *Aperçu;* et en m'aidant d'un ouvrage anglais qui a paru à Londres sur le même sujet, j'ai cru plaire au lecteur en lui faisant connaître les parties essentielles qu'il contient. J'en ai élagué quelques réflexions particulières de l'auteur.

Sept lettres de quelque étendue précèdent mon *Aperçu statistique;* elles traitent avec détails des mœurs et des habitudes des habitans de la Havane, ainsi que du commerce de l'île de Cuba, et elles forment la première partie de l'ouvrage. La seconde présente l'état actuel de la colonie, sans aucun de ces commentaires ou développemens qui souvent obscurcissent

la matière plus qu'ils ne l'éclairent; j'ai tout fait au contraire pour soulager l'attention.

Ces lettres sont le résultat d'observations faites pendant une année de séjour à la Havane. « Ce n'est guère, dit l'auteur anglais dans sa préface, qu'après un examen sévère des choses, que l'on peut « parler avec certitude de leurs propriétés. Cet axiome s'applique particulièrement à ce que l'île de Cuba offre de « remarquable dans toutes ses parties; « mais c'est en vain qu'on chercherait un « ouvrage ou un mémoire propre à répandre quelque lumière sur ce pays.

« Au contraire, depuis que l'île de « Cuba a acquis cette consistance qui fait « toute sa force physique et morale, un « voile épais couvre les archives où l'on « pouvait espérer faire des recherches utiles, et l'on pense qu'il serait plus facile

« de rendre compte de la première pé-
« riode de la colonisation de Cuba, que
« de dire ce qu'elle fut pendant le siècle
« dernier. »

Toutefois il n'est pas nécessaire, dans l'intérêt de la science, de connaître l'histoire de Cuba durant les trois siècles qui se sont écoulés depuis sa découverte, jusque vers la fin du dix-huitième siècle, période pendant laquelle elle ne fut que d'un intérêt secondaire pour l'Europe. Il suffira de signaler quelles causes ont prolongé cet état d'enfance et d'inaction, et ont arrêté le développement d'un pays le plus beau de l'Archipel occidental.

L'histoire de Cuba ne commence réellement qu'à l'année 1778, époque à laquelle se rompit la chaîne qui l'enveloppait de toutes parts. Le commerce afflua bientôt dans tous ses ports, et circula librement le long des côtes. A dater de cette

année, la prospérité de l'île a toujours été croissante; mais c'est particulièrement depuis à peu près vingt ans que cette prospérité a pris un accroissement qui ne doit plus s'arrêter.

Le trop petit nombre de matériaux et la stérilité des documens devaient naturellement apporter quelque embarras dans la marche de l'ouvrage; on a cependant tâché d'échapper le plus possible à cet inconvénient.

Ces lettres feront connaître les Cubanais tels que l'auteur anglais les a vus, peut-être aussi avec quelque sentiment de prévention dont on n'est pas toujours maître lorsqu'on parle de mœurs qui diffèrent des nôtres. Les notes au bas des pages serviront à expliquer ce qu'il peut y avoir d'incomplet dans le texte, et à rectifier des assertions hasardées sans examen.

Depuis une vingtaine d'années, avons-nous dit, cette colonie s'est élevée à un tel degré de prospérité, surtout depuis l'admission dans ses ports de tous les bâtimens étrangers, que la Havane, sa capitale, figure aujourd'hui au rang des premières places de commerce d'outre-mer, qu'elle est la plus commerçante des Antilles, et l'une des plus opulentes de l'Amérique.

La position de la Havane, la sûreté de son port, la variété et l'abondance de ses produits, l'accroissement successif de sa population, les lumières des habitans qui y affluent de toutes parts, lui donnent sur les autres places, ses rivales, des avantages immenses. Les Espagnols, les Français, les Américains, les Anglais, enfin les peuples de toutes les contrées connues, approvisionnent Cuba de leurs productions agricoles et industrielles; ils en exportent

les denrées précieuses devenues, pour toute la terre, et plus particulièrement pour l'Europe, l'objet d'une grande consommation; et il résulte de ces échanges réciproques, un mouvement dont quelques réflexions feront apprécier toute l'importance.

Quoique florissante, la Havane est susceptible encore de beaucoup d'accroissement. Ainsi, en multipliant les moyens qui favorisent la prospérité du pays, on augmentera, dans la même proportion, les richesses de l'agriculture et de l'industrie; l'opportunité des circonstances, la liberté du commerce, la protection efficace de la métropole, l'obéissance des Havanais aux institutions et à l'autorité qui les défendent, et aussi les relations amicales de l'Espagne avec la France, assureront enfin à cette île la haute destinée à laquelle elle peut prétendre.

De toutes les nations étrangères en relation avec la Havane (car c'est sur ce lieu que se fait presque tout le commerce de Cuba), les États-Unis et la Grande-Bretagne sont celles qui contribuent davantage à son activité; mais si les Anglo-Américains et les Anglais habituent les Havanais à recevoir leurs produits, il est d'un intérêt majeur pour la France de leur faire apprécier aussi les siens; c'est dans ce but, digne de toute considération, que le gouvernement français a envoyé à la Havane un agent instruit, actif et intelligent, dont les efforts réussiront à obtenir ce résultat important en faveur de nos manufactures, de nos fabriques et de nos produits territoriaux.

Les Français * sont, de tous les étran-

* Les Français établis à la Havane forment à eux seuls un nombre d'étrangers supérieur à celui de tous ceux des autres pays réunis. Il y a dix ans que cet

gers, ceux qui jouissent de plus d'estime à la Havane, et rien ne le prouve mieux que l'accueil que les habitans de Cuba firent aux colons de Saint-Domingue, lors des malheurs de cette colonie. Les réfugiés furent reçus avec la plus généreuse hospitalité, et le malheur reconnaissant récompensa bien généreusement aussi la terre qui lui offrait un asile. C'est avec les débris de leur fortune et plus encore par les efforts de leur industrie, que les colons de Saint-Domingue parvinrent à améliorer dans l'île plusieurs branches d'agriculture, et qu'ils y introduisirent la culture du café, inconnue jusqu'alors dans Cuba. Cette culture a, depuis lors, pris une telle ex-

avantage existait encore pour les Français propriétaires dans l'île; cette proportion n'est peut-être plus aujourd'hui la même, attendu la grande quantité d'Américains qui, durant cet espace de temps, se sont successivement transplantés du continent dans Cuba.

tension, que cette denrée est aujourd'hui l'objet d'une exportation considérable.

L'Angleterre, qui avait senti tout l'avantage que les Français pouvaient, avec le temps, recueillir de cette disposition morale, ne négligea pas l'occasion d'envoyer ses agens à la Havane. C'est ainsi que, depuis plusieurs années, cette puissance entretient deux agens * qui, sous le prétexte de faire exécuter les lois prohibi-

* Ces agens sont : l'un, M. J***, esq[r]., qui a fait publier à Londres en 1821 un petit ouvrage sur Cuba, sous le titre de *Letters from the Havanah, by an oficial british resident;* l'autre, un homme de loi, juge compétent en matière de jurisprudence sur la traite des nègres. On ignore comment ils remplissent les devoirs de leur mission : car l'introduction des nègres, bien que clandestine, n'eu continuait pas moins, et on ne sait aucun acte de leur part qui ait eu pour objet d'exciter la surveillance de l'autorité sur les contraventions aux traités. On ne se rappelle pas non plus qu'il ait jamais été prononcé sur aucun point de Cuba, au moins jusqu'à 1823, un jugement contre un bâtiment négrier ou contre un propriétaire faisant ce trafic.

tives sur la traite des nègres, s'occupent, assure-t-on, bien plus de recherches et d'informations qu'ils transmettent à leur gouvernement, sur tout ce qui peut concerner cette colonie. Les Havanais les ont toujours considérés comme des agens politiques ayant mission secrète. On pense que ces agens auront bientôt, comme les nôtres, le titre de consuls, ou d'inspecteurs de commerce, si déjà ils n'ont pas ces qualités.

Les Anglais ont, par leur grande activité et un avantage de position qui leur est propre, l'habileté de se trouver en tous lieux : ils voient tout, ils savent tout, et ils saisissent toutes les circonstances favorables à leurs intérêts politiques et commerciaux ; les Français ne resteront pas en arrière, et la prévision du ministère français pourvoira à toutes les nécessités avec cette sagesse qui caractérise ses actes.

L'île de Cuba, restant soumise à l'autorité

de la mère-patrie, peut, avec les bonnes lois qui la régissent, conserver son existence politique actuelle; elle attirera à elle les capitaux de l'Europe; elle offrira un appât aux ambitions aventureuses de divers pays, et l'industrie française s'y dirigera avec d'autant plus de confiance, que ceux qui l'exerceront seront assurés d'y trouver une autorité protectrice. *

La Havane ** au N. O. et Santiago de Cuba au S. E. de l'île, sont dans la situation la plus favorable sous le rapport du commerce autant que sous celui des intérêts

* Les agens consulaires français sont établis sur six points principaux des Antilles : la Havane, Santiago de Cuba, Puerto-Rico, Port-au-Prince, le Cap et les Cayes.

** Il se passe rarement quinze jours sans qu'il paraisse à la Havane un bâtiment de guerre anglais, français ou espagnol. Les bâtimens anglais viennent ordinairement des stations de Kingston, de Providence et d'Hallifax.

de l'Espagne. D'une part, la *Havane*, point central des forces maritimes espagnoles dans cette portion des possessions d'outre-mer de la métropole, commande par ses bâtimens de guerre le golfe du Mexique; et de l'autre, *Santiago* de Cuba, par sa proximité de Saint-Domingue ou Haïti, peut facilement être informé de ce qui se passe au Cap et au Port-au-Prince. C'est dans les deux premières villes de Cuba, qu'arrivent les avis politiques et commerciaux de quelque intérêt, soit du continent de l'Amérique, soit des Antilles, et on peut dire pour la Havane qu'elle est le *Café-Lloyd* * de l'Amérique espagnole. Des rapports journaliers instrui-

* Le terme moyen du temps que met un navire pour arriver de la Havane dans un des ports de l'Europe, tels que Londres, Liverpool, Bordeaux ou le Havre, est évalué à 40 ou 45 jours.

Une société de capitalistes de Paris et du Havre va établir un passage de paquebots du Havre à la Havane

sent cette ville de tout ce qui se passe aux États-Unis, dans la Nouvelle-Espagne, à Yucatan, Campêche, Costa-Rica, et sur toute l'étendue du littoral de la terre ferme, et même à Carthagène, seul point de Colombie en relation avec l'île, par Batabano. *

et *vice-versa*, semblable à celui qui existe entre Bordeaux et le dernier port; son départ aura lieu tous les mois.

* La navigation de Cumana, de Nueva-Barcelona et de la Guayra à la Havane est très dangereuse, à cause de la nécessité de doubler le Cap Saint-Antoine. Les corsaires ennemis, en temps de guerre particulièrement, sont stationnés en croisière près des îles des Caïmans, entre le cap Catoche et le cap Saint-Antoine, et surtout aux *Tortugas*. Ce groupe d'écueils est situé à l'ouest de l'extrémité de la Floride méridionale, et les bâtimens dépourvus d'instrumens propres à déterminer la longitude sont obligés de reconnaître les *Tortugas* pour leur servir de point de départ, en se dirigeant sur le port de la Havane, à travers une mer constamment agitée par les courans. Pour éviter une grande partie de ces dangers, on a conçu le projet utile d'établir,

Je terminerai ces réflexions en assurant qu'un bon esprit anime la généralité des habitans de Cuba. Le capitaine-général, gouverneur de l'île et commandant en chef de toutes les autorités, rend à la colonie de grands services par sa prudence et sa

dans l'île de Cuba, une communication intérieure des côtes méridionales aux côtes septentrionales, ou, pour se servir de l'expression impropre employée par les Cubanais, de réunir la mer du Sud à la mer du Nord. Un canal navigable pour des barques et des bateaux, sera ouvert sur une étendue de près de dix-huit lieues, depuis le golfe de Batabano jusqu'à la baie de la Havane, en traversant les belles plaines du district *de los Güines*. Ce canal, qui n'exige qu'un petit nombre d'écluses, servira en même temps à fertiliser le pays par ses irrigations : les viandes salées, le cacao, l'indigo et d'autres productions de la terre ferme, arriveront par cette voie à la Havane. La traversée de Nueva-Barcelona à Batabano n'aurait pas seulement l'avantage d'être très courte et sûre, elle aurait celui encore d'exposer moins fréquemment les bâtimens aux dangers des bas-fonds et des tempêtes, que la navigation ordinaire autour du cap Saint-Antoine et par le vieux canal de Bahama.

fermeté. Secondé par les colons amis de la tranquillité et de la paix, il est parvenu à faire rentrer dans l'ordre les exaltés, à apaiser les mécontens, et à faire revenir à eux-mêmes les hommes qui s'abandonnent à des illusions chimériques, en leur prouvant que, sans la soumission au roi, unique moyen d'assurer leur bonheur et celui de l'île, ils s'exposeraient à des dangers imminens de réaction, où les blancs seraient les premières victimes.

Les malheurs de Saint-Domingue, aujourd'hui Haïti, sont d'ailleurs pour Cuba une leçon dont tous les esprits conserveront long-temps l'effrayant souvenir. Les Havanais ne voudront jamais, pour des abstractions, compromettre leur bien-être et leur existence politique.

Cet exposé est suivi de réflexions d'un Havanais, qui signale au gouvernement espagnol des vérités utiles sur la situa-

tion actuelle de l'île. J'ai joint à la fin de l'ouvrage un discours espagnol prononcé à la chaire botanique de la *société royale patriotique* de la Havane, au mois d'octobre 1824; comme il fait connaître les richesses agricoles du pays, en signalant de quel accroissement sont susceptibles les différentes branches de la culture, par les travaux et le zèle de ceux chargés de les diriger, et qu'il me paraît renfermer, malgré sa prolixité, beaucoup de données intéressantes, j'ai jugé convenable d'en offrir la traduction au lecteur; quelques tableaux sont placés à la suite de cette pièce, l'un forme le résumé du dernier tarif des douanes, et les autres indiquent le mouvement du commerce et de la navigation de l'île de Cuba.

J'ai trouvé dans la Statistique de *Hassel* un tableau très abrégé de l'île de Cuba, et un autre tableau plus abrégé encore de

Puerto-Rico; île des Antilles également sous la domination espagnole. Le tableau (D) est non seulement incomplet, mais il est de plus fautif dans quelques parties, ainsi qu'on pourra le voir en le comparant avec ce que je publie. Quant au tableau (E), comme je n'ai pu encore rassembler de renseignemens suffisans sur cette colonie, pour établir une critique raisonnée, je le transmets tel que M. Hassel l'a tracé.

La carte de l'île de Cuba, sur laquelle j'ai fourni quelques matériaux, est meilleure que la plupart de celles qu'on peut se procurer sur ce pays, j'en excepterai la carte que M. de Humboldt a fait graver et que l'on trouve dans l'atlas de son savant ouvrage sur la Nouvelle-Espagne.

Le tracé qui figure tout le territoire depuis la Havane jusqu'à Matanzas, pourra offrir quelque intérêt à celui qui désire connaître en détail ces localités.

LETTRES ÉCRITES

DE LA HAVANE,

EN 1820;

CONTENANT UNE RELATION DE L'ÉTAT ACTUEL DE L'ILE DE CUBA,

ET

QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NÈGRES.

SOMMAIRES DES LETTRES.

LETTRE PREMIÈRE.

LETTRE SECONDE.

LETTRE TROISIÈME.

LETTRE QUATRIÈME.

LETTRE CINQUIÈME.

LETTRE SIXIÈME.

LETTRE SEPTIÈME ET DERNIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRES SUR LA HAVANE.

LETTRE PREMIÈRE.

Introduction. — Des côtes et de l'intérieur de l'île de Cuba. — De la Société de l'Inde occidentale. — Population de Cuba; parties qui la composent; son origine; son caractère; sa condition sociale; noblesse; classe commerçante. — *Monteros*. — Individus de couleur. — Évaluation de la population blanche. — Appréciation de celle de couleur.

Mon cher L***,

Vous désirez avoir un tableau de cette partie du Nouveau-Monde que j'habite, et vous voulez que je tienne moi-même le pinceau; mais je redoute mon peu d'habileté dans une

entreprise aussi difficile. Pour peindre ce brillant tableau il faudrait être à la fois artiste et citoyen du sol. Je vais pourtant l'essayer, tant le sujet est séduisant. Que de frappantes combinaisons ! Que d'objets dignes d'admiration ! Et quelle variété dans la nature susceptible de recevoir les plus brillantes nuances ! Un artiste habile se trouverait ici dans son élément, et saisissant avec enthousiasme sa palette, il produirait les effets les plus ravissans et les plus vives sensations.

Les îles de l'Amérique ont été peu explorées par des voyageurs de profession ; le démon de la fièvre jaune, aux grands yeux rouges, les terrifie d'un regard et leur fait tomber des mains ou la plume ou le pinceau. Ils ne trouvent point ici un climat qui leur permette de faire usage, en écrivant, de bottes de sept lieues, ni de composer en courant des in-quarto d'un riche débit. Pour moi, je trouve dans ma qualité d'habitant du pays assez d'avantages pour m'encourager dans mon entreprise et pour vous rendre intéressant quelques détails sur la plus belle île de l'Archipel occidental.

La nature a revêtu cette portion du globe avec une magnificence et un luxe bien au-dessus de tout ce qui peut enorgueillir nos régions septentrionales. Elle l'a traitée en véritable enfant gâté. Une verdure perpétuelle, une végétation pleine de vigueur, mille couleurs charmantes distinguent ici particulièrement le règne végétal, à la tête duquel figure le palmier royal * dont les branches servent d'emblème à la victoire; il s'élève au-dessus d'une longue suite de beaux arbres aux pieds desquels gisent des milliers de plantes parées de toutes les brillantes livrées du soleil.

La pure vérité exprimée dans le langage le plus simple, est que le premier aspect des scènes de la nature sous les tropiques a quelque chose qui étonne l'œil d'un Européen, autant par leurs grandes proportions dans l'échelle de la création que par le contraste qu'elles offrent avec les choses que nous sommes habitués à voir dans l'Ancien-Monde.

Les côtes de l'île sont généralement basses,

* Cet arbre lorsqu'il est exposé favorablement s'élève jusqu'à près de deux cents pieds de hauteur.

et ce n'est qu'à une certaine distance du rivage qu'elles forment des éminences couvertes de palmiers, de cocotiers, de tamarins et d'orangers. Je ne connais pas d'arbre qui ait une forme plus noble que le palmier royal; le gros de l'arbre s'élève à une prodigieuse hauteur; il est gris, poli, et se termine en cône, ayant à son sommet des touffes de feuillage ressemblant à des plumes d'autruche. Le cocotier, qui ne diffère pas beaucoup du palmier, a cependant beaucoup moins d'élévation. Ses branches sont étendues et s'inclinent davantage. Le tamarin ressemble à notre orme, et dans la saison des fruits il se couvre de petites cosses brunes ayant la forme oblongue. Je n'ai pas besoin de vous parler de l'oranger, j'invite cependant votre imagination à se figurer l'arbrisseau languissant dans un pot de fleurs, verdissant à la chaleur factice de nos serres, et qu'on verrait tout à coup pousser en pleine terre, étendre son feuillage sombre mais vivace, pour protéger le fruit doré dont il est abondamment chargé.

Ce sont là les arbres que l'on trouve le plus

communément ici; il faut y ajouter le *papaya* dont les grandes feuilles toutes droites s'élargissent à leur extrémité, et l'aloës aux larges feuilles sous la forme de bouclier; c'est sous leur ombrage que vont se grouper les familles et former des tableaux où l'on trouve réunis des enfans nus, des chiens, des mulets, des pourceaux, des chats, des poules, etc., fourmillant pêle-mêle dans des huttes blanches et basses, couvertes de chaume, éparses sur les collines.

En approchant des côtes de Cuba, vers le nord, la distance fait paraître ces arbres comme par masses et très pressés les uns contre les autres. Ce n'est qu'une illusion d'optique; dans le vrai, les environs de la Havane sont presque dépourvus d'arbres, au point de faire croire que le sol est employé à une culture plus utile, et il est certain que les plantations de sucre qui autrefois entouraient la ville ont disparu. Le terrain a été exhaussé, et les planteurs ont successivement abandonné ces bords pour entrer dans les terres, en sorte que la moitié de l'intérieur de l'île est occupée aujourd'hui à la nouvelle culture des produits

du pays. Aussi cette portion de la Havane a-t-elle un air abandonné; on découvre çà et là une hutte isolée et un morceau de terrain où viennent le maïs et le bananier. Le palmier seul règne majestueusement sur toute cette scène inculte, et ce genre de culture d'une part et d'état sauvage de l'autre s'observe sur presque toute la surface de l'île. Ce qui manque ici, c'est ce lien de famille qui rend ses membres utiles à l'intérêt de tous, ainsi que cela se voit dans les pays policés de l'Angleterre et de la France; mais la nature pourvoit ici si spontanément et avec tant de prodigalité à toutes les nécessités de la vie, que l'homme y est indolent. Dans nos climats la nature est âpre et souvent avare de ses dons; elle répond lentement et péniblement aux besoins de l'homme qui n'épargne rien pour l'aider dans sa reproduction, surtout là où elle est faible et décrépite; le cultivateur aussi se livre à tous les genres de travaux pour en obtenir le plus de richesse possible; des châteaux, ce qui vaut mieux encore, des fermes et des habitations utiles et commodes, sont

élevés sur le même sol où la moisson fournit l'abondance aux riches. Enfin, l'homme y vit avec la nature comme avec un parent pour qui il fait tout pour en obtenir plus de services, et ses soins sont très souvent généreusement récompensés ; tandis qu'ici on s'empresse d'arracher les récoltes et de traîner après soi dans son manoir, quelquefois pestiféré, les dépouilles de la nature, et en l'abandonnant à elle-même, on ne s'inquiète pas si elle a besoin ou non des soins et des travaux de l'homme.

Si j'ai à peine commencé la description de l'île, si je ne vous ai point encore donné une idée de sa culture et du caractère de ses habitans, au moins vous ai-je déjà fait apercevoir ce qu'il y a d'énergie dans le sol et d'apathie chez les hommes. Avant de passer au détail des choses, je ferai bien peut-être de vous parler de ceux qui en font usage. Je ne promets pas beaucoup de méthode dans mon plan, mais je procéderai comme dans le cours de l'histoire naturelle, où l'on commence à parler de l'animal, ensuite de sa demeure, et

enfin de sa nourriture et de la manière de se la procurer.

En décrivant une contrée, l'objet le plus intéressant est toujours ce qui concerne les *naturels du pays;* mais l'historien est ici forcé à un douloureux laconisme; car on ne trouve plus d'aborigènes dans les îles des Indes occidentales : la race en a été éteinte ou exterminée, et il ne reste plus de traces d'une population de trois millions d'indigènes répandus primitivement sur cet immense archipel.

Les causes de cette catastrophe sont trop connues pour avoir besoin d'être répétées. Ces détails n'auraient rien de nouveau, sinon d'y ajouter une expression de plus, la juste horreur qu'inspirent les ravages qu'a appelés sur une si grande partie de nos semblables la cruelle soif des richesses.

Sur les tombeaux de cette race d'hommes, qui naguère existait, vit un peuple composé d'un assemblage bizarre, formé de presque toutes les nations du Vieux-Monde, et qu'ont successivement attiré dans cet archipel l'esprit aventurier, une cupidité spéculative et

des entreprises commerciales. On y trouve un nombre considérable de créatures ayant des formes humaines, mais qu'on achète, qu'on vend, qu'on foule aux pieds et qu'on méprise. On les traite en véritables brutes; ces êtres ont la force de se marier, et leur union ne fait que resserrer leurs chaînes. Craignez, disent les métaphysiciens, *la société primitive*, car *l'état social de l'Inde occidentale* n'est pas autre chose. Chaque habitation est une sorte de garnison composée de conscrits domestiques qui servent sans solde et qu'il faut soigneusement surveiller; et pour pousser plus loin l'allusion, je dirai que dans beaucoup de plantations, des régimens, formés d'hommes levés forcément, sont stationnés dans la proportion de deux ou trois blancs pour cent nègres. A la vérité cette disproportion physique, générale dans toutes les îles, excepté Cuba, est atténuée par la dépression des facultés morales du plus grand nombre; et des réglemens sévères répriment à temps toute force factice qui tenterait de s'y développer. Aussi le port d'armes est-il défendu à tout homme de couleur, et dès qu'il

fait nuit il ne peut sortir autrement que muni d'un fanal allumé qui sert de signal aux blancs, de la même manière qu'une balise sert au marin pour lui annoncer un danger. D'un autre côté il est rare que l'homme blanc sorte de chez lui à la distance d'une lieue sans s'armer de son épée ou de ses pistolets, et souvent les deux armes à la fois; le mot de *halto* qu'il prononce de temps en temps à voix forte lui donne un air de puissance tout en cachant sa faiblesse, et pour joindre à sa sécurité il aime à s'entourer de ses semblables même dans des espaces étroits, malgré les conséquences pestilentielles qui peuvent en résulter sous les rayons d'un soleil vertical.

Pour vous donner une idée plus nette de la population de l'Inde occidentale, je vous dirai qu'elle est composée d'Européens, de blancs créoles leurs descendans légitimes, de créoles de couleur de descendance illégitime, et enfin de nègres qui sont ou créoles ou natifs Africains *. Dans l'île de Cuba la classe des blancs est d'une nature toute différente de

* Ces derniers sont appelés *Bozales* par les Cubanais.

celle qu'on trouve communément dans l'Inde occidentale. Dans les îles qui appartiennent à l'Angleterre peu de propriétaires y fixent leur demeure; ils dépensent tout leur revenu en Europe, point de mire de tous les colons des Antilles. Dans Cuba, au contraire, les *Hacendados* ou grands propriétaires sont en général natifs de l'île; leurs ancêtres y sont nés; c'est leur patrie dans toute l'extension du mot; là ils vivent et pensent à mourir. La présence d'ailleurs de vingt-neuf résidens nobles ayant tous titres de marquis et de comte, dont plusieurs n'ont jamais vu l'Espagne, démontre combien les propriétés sont plus habitées ici que dans les îles anglaises. Parmi les colons et ceux des planteurs du rang le plus élevé se trouvent des descendans de héros du seizième siècle, dont les noms se mêlent aux fastes de la gloire espagnole. Fixés sur le théâtre de leurs entreprises, ces descendans ont peuplé des contrées que leurs pères avaient rendues désertes en les désolant; mais cette stabilité a eu pour résultat de propager dans cette seule île une population blanche plus nom-

breuse que celles de toutes les autres ensemble de cet archipel. Presque toute la richesse de l'île est dans les mains des créoles. Parmi les Européens qui viennent s'y établir, beaucoup appartiennent au nord de l'Espagne; un nombre considérable est français, beaucoup se composent d'aventuriers des Canaries, de l'Amérique septentrionale et de la côte ferme; les uns se livrent au commerce, d'autres emploient leurs capitaux, quand ils en ont, à former des plantations. Il ne serait d'ailleurs pas aisé, dans ce pays, de se défaire de pareils hôtes, parce que, devenant habitans de l'île, ils y contractent des alliances, et les enfans qui en proviennent sont *Cubanais*. Comment l'Espagnol qui arrive ici pour faire fortune ne quittera-t-il pas volontiers son propre pays où le poursuivent les préjugés de la naissance, les distinctions de la féodalité, ainsi que les institutions des âges obscurs? aussi le Catalan comme le Galicien se complaît dans cette nouvelle patrie, où avec tout le sentiment de son importance, il peut, s'il a de l'intelligence, acquérir des richesses, ou parvenir à

occuper des places, s'il aime les honneurs, que dans son propre pays il n'oserait jamais ambitionner.

Une fois que le noyau de la population est formé, une contrée vierge se crée des ressources pour l'étendre et la développer. Et bien que l'île de Cuba ait trois siècles d'établissement, elle n'en est pas moins encore un pays neuf. Long-temps renfermée dans un cercle étroit et comprimée dans son mouvement par un système défectueux, elle a lutté pendant toute cette période contre tous les désavantages d'une politique exclusive et opiniâtre qui s'est modifiée fort tard, si bien que le pays se ressent des effets d'une longue absence d'arts utiles et du manque de civilisation comme en Europe; d'où il résulte que plus de la moitié du sol n'est pas cultivé. Voilà, je crois, les raisons auxquelles il faut attribuer le *vis inertiæ* des Cubanais et le peu de produits que fournit encore l'agriculture d'une île de cette étendue. Ce qui manquait encore c'était l'émulation; aussi pour mieux s'abandonner à l'indolence, l'on dut se borner à la

sins. Il s'en élève un, parfois, qui crée un projet, mais l'esprit d'entreprise ne l'excite que faiblement.

Ce qui précède fait déjà apercevoir ce qu'il y a de nuances dans la société des blancs. Je vais tâcher de la faire encore mieux connaître.

La haute classe jouit en général d'une grande aisance sociale; elle ne connaît pas les privations, et tout son temps est dépensé en luxe, manie qu'on voit souvent alliée à l'amour des places; elle est parfois agitée par le jeu qu'elle aime beaucoup, et qu'elle rend piquant par la galanterie; elle se plaît aussi à cultiver la littérature. Presque tout le monde fait ici des vers; avec le secours des dieux de la mythologie, des roses et des lis de l'Europe, des diamans et des joyaux des Indes, on fabrique force odes et sonnets; je reviendrai sur ce sujet dans un autre moment.

Il y a dans l'île beaucoup de propriétaires qui ont de vastes possessions, mais le revenu colonial est précaire, et la manière de vivre de la Havane est très dispendieuse; aussi je pense qu'on pourrait citer peu de forts ca-

pitalistes parmi eux, nonobstant la haute valeur des terres. Quant aux commerçans, beaucoup sont riches; mais presque tous ont acquis leur fortune par la traite des nègres. Cependant le corps du commerce, bien que de la première importance dans l'île, n'y figure qu'en troisième ligne. La noblesse et les autorités occupent le premier rang, et les employés ou fonctionnaires divers (dont je pourrais vous montrer une liste de passé huit cents individus) tiennent le second. Après eux viennent les commerçans, qui n'occupent, dans l'estime publique, que le troisième rang, et qu'on peut ainsi classer : les Cadiciens, les Français, les Anglais, les Américains du nord et les commis-voyageurs allemands; et dans un rang inférieur, les Canariens, les Biscayens, les Galiciens (Gallegos), les Catalans et les Américains. Ceux-ci sont assidus à leurs comptoirs et ne sortent jamais de chez eux, pour ne pas perdre des yeux les nègres esclaves à demi nus, qu'ils occupent à divers travaux.

Il est encore une autre classe de blancs :

les *monteros* ou gens de la campagne; ils sont comme de petits tenanciers, propriétaires de quelques *caballerias* * de terre sur laquelle ils bâtissent une cabane en cailloux ou pierres à fusil qu'ils couvrent avec le palmier royal; ces colons sont fixés là, avec leurs familles, dans une solitude patriarcale, placés ordinairement à dix jusqu'à vingt milles d'un marché; ils cultivent le maïs, élèvent de la volaille et des porcs, font du charbon, et préparent du chaume fait avec la feuille et l'écorce du col du palmier, qu'on appelle dans le pays l'un le *Guano* et l'autre la *Yagua;* ils récoltent des légumes et des herbes potagères, et recueillent dans leur saison respective la variété de fruits que la nature fournit abondamment autour d'eux. Ces diverses sources de profit sont le résultat de très petits travaux comparativement à ceux de nos climats : car ce que l'on considère comme le plus pénible c'est de transporter au marché les différens produits. Ils prennent quelquefois un esclave pour aide,

* Une caballerie est égale à trente-deux acres et demi.

mais c'est généralement pour eux une assistance trop coûteuse; aussi conduisent-ils eux-mêmes leurs bœufs à la charrue, et eux-mêmes aussi ils moissonnent leurs champs. Quelque temps après, lorsqu'ils ont acquis de l'aisance, ils se croient alors arrivés au point où l'on peut ambitionner le privilége d'indolence de leurs supérieurs, et sans songer à l'avenir ils se laissent aller au penchant de la paresse, jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que ce qu'ils possédaient disparaît, et de nouveau ils se mettent au travail.

On pourrait également ranger dans la même classe les artisans, tels que charpentiers, maçons, serruriers, etc., ainsi que les ouvriers employés aux plantations; mais comme leur condition et leurs manières approchent beaucoup de celles des hommes libres de couleur avec lesquels ils fraternisent, je ne m'en occuperai pas. A bien examiner ces *monteros*, on dirait que c'est du *sang noir* qui coule dans leurs veines, leur peau a quelque chose de plus foncé que la teinte rembrunie par les rayons du soleil. On prendrait plusieurs

d'entre eux pour une race croisée indienne, à en juger à leurs longs cheveux noirs et à leurs yeux bruns environnés de rides. Des cheveux frisés et le nez plat, donnent à quelques autres la figure la plus étrange. Les plus pauvres enfin, et ceux placés au degré inférieur de l'échelle sociale, avec la face largement arquée, une petite moustache qui donne une certaine contenance, des yeux pleins d'audace et qui vous fixent sous un énorme chapeau rabattu, semblent appartenir à la caste des vigoureux conquérans de l'île. Je me complais à examiner cette confusion généalogique, et surtout j'aime à envisager dans l'avenir cette période où l'esclavage, qu'on ne verra plus alimenté par des victimes africaines, ne sera plus considéré que comme le type du crime, et où la population de cette belle contrée, devenant partout une communauté, ne verra plus d'autre couleur frappée d'anathème, que celle qui viendra rougir les joues de la stupide tyrannie ou de la stérile avarice!

Après vous avoir donné une esquisse ra-

pide du caractère et des habitudes des Cubanais, et particulièrement de la population blanche, je dois vous parler de leur estimation numérique. Conformément au recensement de 1817, cette population s'élevait à 238,806 individus, dont 129,656 mâles et 109,140 femelles. Une estimation approximative, faite en juin 1820 par la junte provinciale, porte cette population à 320,000 individus, augmentation qu'on fait provenir d'une part de l'émigration d'étrangers et d'Espagnols, et de l'autre de ce qu'à cause des impôts on avait fait le recensement de 1817 au-dessous de la réalité. Je ne me rends pas entièrement à ces raisons. Quelque effort que fassent les Européens * pour avancer la progression de la population de l'île, il n'en faut pas moins malheureusement défalquer un

* Dans l'année 1819, le nombre d'émigrans arrivés de diverses contrées pour résider dans l'île s'éleva à 1,332 hommes, 143 femmes et 227 enfans, total 1,702, dont 201 venant d'Angleterre et de l'Irlande, 384 venant de France, et 416 seulement venant de l'Espagne. L'année 1824 a vu arriver dans Cuba un plus grand nombre d'étrangers.

nombre considérable d'individus qu'un climat perfide fait périr annuellement. D'ailleurs la division de Cuba par *provinces*, ensuite par *partidos* de deux lieues carrées, et ceux-ci par *paroquias*, rend le contrôle du recensement trop facile pour admettre qu'il ait pu être infidèle, lorsque surtout la vérification pouvait en être faite par les registres des paroisses, où l'on trouve énumérés avec exactitude les baptêmes, les mariages et les décès, trois grands chapitres de tout dénombrement statistique. De tout cela je conclus que la population blanche de Cuba ne pouvait s'élever en 1820 au-delà 250,000 individus, tout en y comprenant et l'émigration et l'accroissement naturel. Cette progression ne saurait être contestée, à en juger par ce qui se passe à la Havane où les naissances figuraient en 1819 pour 4,015 individus, tandis que les décès ne montaient qu'à 1,302, non compris à la vérité 1,817 soldats ou marins européens morts dans les hôpitaux pendant cette même période. Ainsi je crois que je me trouve fort peu éloigné de la vérité.

Quant à la population des gens de couleur de l'île (comprenant les mulâtres et les nègres, les gens libres et les esclaves), elle s'élevait en 1817 à 314,202 individus, dont 30,512 mulâtres libres et 28,373 noirs libres, tous les autres esclaves, parmi lesquels figurent 17,803 mulâtres; et en ajoutant l'importation des trois dernières années ainsi qu'il suit :

25,976 individus dans l'année 1817,
17,000. 1818,
14,668. 1819,

on aura en tout un total de 181,968 esclaves, et par conséquent un excédant de 143,050 individus sur la population blanche (*Voy*. dans l'*Aperçu*, l'art. Population).

Le caractère et la condition de cette classe infortunée d'hommes ont quelque importance, et formeront le sujet de ma prochaine lettre.

LETTRE DEUXIÈME.

Esclavage. — Effets habituels de son utilité. — Population de couleur. — Le nègre conserve son caractère africain ; sa nationalité ; sa condition rendue abjecte. — Efforts de l'Angleterre dans la cause de l'*abolition de la traite*. — Traités à cet égard avec l'Espagne, le Portugal et les Pays-Bas. — Commissions mixtes. — Sommaire sur la traite des noirs par les Espagnols. — Hommes et femmes libres de couleur ; leur caractère ; leur nombre ; travaux auxquels ils sont le plus propres. — *Esclaves ;* domestiques ; laboureurs ; différence dans leurs conditions. — Législation espagnole à l'égard des noirs.

Le fermier européen trouve que le meilleur ameublement de la terre se compose des substances les plus nuisibles ; veut-on savoir comment en use le planteur de l'Inde occidentale. Il parsème ses champs d'orphelins et de captifs, et il s'attend à une moisson d'autant plus abondante qu'il y a entassé une plus grande masse de misères. Cette assertion vous démontrera que je n'ai pu me faire encore à cette

ossification du cœur à laquelle familiarise trop souvent quelque séjour dans l'Inde. L'habitude, dit-on, est une seconde nature : notre première nature n'est pas déjà trop bonne, et pour peu qu'on lui adjoigne la seconde, il se combine alors de bien étranges anomalies. C'est ainsi qu'on se rencontre ici avec beaucoup d'*honorables marchands d'esclaves* et de propriétaires de nègres *à idées libérales;* mais mes sentimens ne sont pas assez acclimatés sous les tropiques, pour me mettre au niveau de ces trafiquans de l'espèce humaine. Je n'ai pas d'esclaves, ma maison se compose en partie d'Européens et en partie de nègres libres, et, malgré les dépenses considérables d'un pareil arrangement, je me trouve beaucoup plus heureux que mon voisin créole. Quoique la population de couleur de Cuba, jetée hors des rangs de la société civile, soit la plus nombreuse, elle n'en reçoit pas moins une impression particulière qui se modifie selon la portée de l'intelligence de l'individu de couleur. Nulle part dans l'île, le nègre ne paraît prendre le type d'indigénat; le sol

africain d'où on l'a arraché éveille toujours sa pensée, ni le baptême qu'il a reçu, ni la civilisation qui l'environne ne semblent le lui faire oublier. A peine d'ailleurs connaît-il cette civilisation qui ne fait que l'effleurer, tant on est intéressé à l'entretenir dans un état d'abrutissement; c'est ainsi que l'esclave a plus de valeur en raison qu'il a moins acquis de qualités morales; plus le nègre raisonne, moins il vaut. En Europe, on crève les yeux aux chevaux des moulins pour en obtenir plus de travail, dans l'Inde occidentale le planteur torture la nature pour obtenir davantage de l'esclavage.

A la vérité, on instruit le nègre des dogmes de la religion, ou plutôt on ne lui apprend guère que le rituel qui lui enseigne à mépriser les biens de ce monde pour espérer une meilleure vie dans l'autre; mais le fétiche de son culte, il ne le brise jamais, il le met de côté comme une relique, et ne persiste pas moins dans sa barbare superstition. Le nuage qui voile son intelligence n'est pas dissipé, il n'est qu'agité par l'intrusion de nouvelles idées qui l'épaissiront davantage. Aussi ne

faut-il pas s'étonner si même, après des générations, le nègre conserve souvent encore le type de sa condition primitive. A la vérité, si on ne les prépare guère à la transplantation qu'on leur fait subir, c'est que les nègres diffèrent peu de ce qu'ils étaient avant qu'un léger vêtement couvrît leur nudité; on prend acte dans les colonies de la distinction des nations auxquelles ils appartenaient en Afrique, connaissance qui participe à la fois du maître et de l'esclave; le premier pour savoir dans quel rang ou condition il doit classer le second, et l'autre pour se rappeler, par une sorte d'esprit national, la caste à laquelle son prince ou seigneur l'avait rangé. Les nègres, dans des fêtes qui leur sont particulières, se réunissent en tribu ou nation, ayant un chef qu'ils ont élu en dignité; ils font le simulacre de l'élever à la *gloire d'Ashanti*, et il devient ensuite l'objet de leur hommage et de leur vénération : mais cela se fait avec une gaîté à la fois si grave et si grotesque, qu'on serait tenté de croire qu'ils livrent au ridicule leur condition passée. Le *Goug-goug*, qu'on a baptisé du

nom de *diablito*, des cornemuses et divers autres instrumens les plus discordans accompagnent ces grossières bacchanales, au milieu de fortes vociférations, de bruyantes clameurs et de danse maniaque, ce qui dure jusqu'à ce que chacun, fatigué de son rôle, tombe de lassitude; la seule marque de civilisation qu'on aperçoive dans ce genre de divertissement, c'est *qu'ils boivent du rum*.

Je ne sais à quel propos je donne des détails circonstanciés de ce genre. On a tant écrit sur l'Afrique, que personne n'ignore les usages et les coutumes des naturels de ce pays; et comme en général les nègres esclaves sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois, il s'ensuit, ainsi qu'il est aisé de le penser, que c'est un peuple sauvage, ignorant, et dont les passions sans frein sont d'une extrême violence. S'il est possible d'ajouter quelque chose de pire à leurs dispositions naturelles, c'est qu'aussitôt qu'ils en savent un peu plus que le commun d'entre eux, dès-lors ils deviennent rusés, malicieux et souvent enclins à dérober. D'autres disent encore qu'ils sont

ingrats; mais on pourrait se demander envers qui ils sont redevables de quelque reconnaissance! Tout cela d'ailleurs doit être mis sur le compte de l'esclavage. Je dirai plus : si les districts occidentaux de l'Afrique n'ont pas jusqu'ici fait un pas vers la civilisation et s'ils sont toujours couverts de ces ténèbres épaisses qui empêchent la lumière de pénétrer, malgré tous les points de contact avec l'Européen, la faute en est encore à l'esclavage! Cependant le flambeau intellectuel, dont Dieu a éclairé les nations de l'Europe, commence à luire sur cette portion de l'espèce humaine; une nouvelle ère a commencé pour les Africains reconnus pour appartenir à la même famille, on fraternise avec eux, de toutes parts on leur offre des relations amicales, et en les conduisant à une réconciliation franche, nous leur payons une bien vieille dette.

Vous n'ignorez pas que l'Angleterre a passé des conventions avec l'Espagne, le Portugal et les Pays-Bas, ayant pour objet l'abolition de la traite des noirs. Qu'avec la première puissance elle a fait stipuler qu'à

dater du 22 novembre 1817, elle défendrait à ses sujets tout trafic de noirs, sous quelque prétexte que ce fût, dans le nord de l'équateur; que ce trafic serait entièrement aboli pour toute la domination espagnole le 30 mai 1820, et qu'à dater de cette époque aucun sujet de la couronne d'Espagne ne pourrait plus acheter d'esclaves, ni en faire aucun commerce quelconque sur aucun point des côtes de l'Afrique, accordant toutefois cinq mois, à partir du 30 mai 1820, à tous les bâtimens qui à cette date auront quitté ces parages, pour leur donner le temps d'achever leur voyage jusqu'à destination. Pour indemniser l'Espagne des pertes que cette abolition de la traite a occasionnées, l'Angleterre a dû payer à cette puissance, en février 1818, la somme de 400,000 sterl. (10 millions de francs), moyennant quoi sa majesté catholique a rendu un décret qui, au terme de la convention, prohibe la traite des noirs dans toute l'étendue de sa domination.

La convention avec le Portugal est du mois de juillet 1817; elle ne spécifie pas d'époque

pour l'abolition totale de la traite des noirs par cette puissance, toutefois la prohibition y est énoncée pour le nord de l'équateur; et le seul trafic permis au sud de l'équateur est circonscrit dans l'étendue des possessions sur la côte d'Afrique, appartenantes à la couronne du Portugal.

La convention avec le roi des Pays-Bas, contient pour clause principale que le souverain prohibera la traite des noirs à dater du 25 janvier 1819, s'engageant à veiller à ce que cette prohibition ne soit point illusoire, « voulant formellement que les lois pénales « sévissent avec rigueur contre tous contre- « venans à la défense de faire cette traite sous « aucun prétexte quelconque, convenant de « plus les deux gouvernemens d'adopter toutes « mesures efficaces, à la fin de prévenir de la « part de leurs sujets respectifs toute partici- « pation à ce trafic honteux. »

La clause de cette dernière convention démontre la prévoyance et l'énergie du gouvernement anglais, qui, par tous les moyens possibles, veut empêcher qu'on élude ou qu'on

enfreigne la loi : car ce qu'on se propose, c'est la cessation pleine et entière d'un trafic qui fait depuis long-temps la honte de l'humanité, et ce but ne sera bien atteint que par l'universalité des efforts de toutes les nations civilisées, franchement appelées à concourir à cette abolition. Le gouvernement anglais, dans l'intérêt de l'observance de la loi, a placé des sentinelles vigilantes partout où son influence peut agir, et l'exemple qu'il donne en faisant observer rigoureusement la loi de l'abolition de la traite, quant à ses propres colonies, est une réponse victorieuse à de mensongères insinuations et à de plates calomnies. En passant des traités avec l'Espagne, le Portugal et les Pays-Bas, l'Angleterre a pourvu à leur exécution en établissant à la Havane, à Rio-Janeiro, à Surinam et à Sierra-Léone, des commissions dont la formation consiste en *deux juges* et *deux arbitres*, nommés les uns par sa majesté Britannique, et les autres par les souverains des territoires respectifs. Ces commissions sont autorisées de connaître et de décider, sans appel, de la

légalité des prises de bâtimens négriers par les croisières de diverses puissances stationnées, par concession mutuelle, pour veiller aux infractions que les colonies ont tant d'intérêt d'entretenir, parce que, disent-elles, toute l'existence des Antilles est dans le trafic qui tend à procurer le plus d'esclaves aux îles. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur cette île importante, à demi cultivée et à moitié peuplée, pour concevoir combien a dû être sensible aux Cubanais l'acte qui abolit la traite des noirs; et quand on connaît l'orgueil susceptible des Espagnols, on jugera ce qu'il a fallu de précautions et de négociations pour obtenir l'admission dans leur île d'un tribunal *étranger, ad hoc*, exerçant chez eux et parmi eux une sorte de juridiction.

Le gouvernement français qui connaît toute sa dignité, s'est réservé, par son traité avec l'Angleterre, de faire observer par lui-même l'abolition de la traite par ses sujets, et il n'a pas voulu permettre qu'il s'établît une station judiciaire spéciale mixte sur aucun point de sa domination; celui des États-Unis a fait de

même, se fondant sur le principe qu'en agissant différemment c'était déroger aux sentimens et à l'esprit d'un pays indépendant. Tous ces traités et conventions, à mon avis, manquent d'ensemble et sont dépourvus de cette action propre à rendre efficace une mesure toute dans l'intérêt de l'humanité. Il en résulte que ce qui devrait être une loi immuable pour toutes les nations, comme elle en est une de la nature, n'est, à proprement parler, qu'une ordonnance sujette à la versatilité de l'opinion et de la politique. C'est ainsi que les États-Unis, tout en sanctionnant le principe de l'abolition du trafic des noirs, ont depuis peu reconnu l'existence et la nécessité de l'esclavage dans le nouvel état de *Missouri*. Il faudra voir d'où ils tireront les laboureurs esclaves dont le pays, dénué de population, a besoin pour cultiver un territoire immense en étendue. Aussi des bâtimens négriers français, importent des cargaisons d'esclaves, non seulement dans les colonies françaises, mais encore dans quelques îles des Antilles ou autres possessions étran-

gères *. Et aussi long-temps que chaque nation en particulier n'agira pas efficacement et avec franchise dans l'œuvre de l'abolition de la traite des noirs, il est impossible que l'Angleterre prévienne seule ce honteux trafic, et l'on continuera à ravager l'Afrique et à outrager l'humanité. Elle a beau être à la tête de cette grande cause, elle ne pourra pas empêcher les nombreuses infractions à la loi; d'ailleurs, en dépassant les bornes morales de son pouvoir et de son influence, elle pourrait en affaiblir les effets, et elle eût pu faire naître l'inimitié là où elle avait semé la charité. Il est vrai de dire qu'on a dû user de beaucoup de ménagemens à l'égard de certains états avec lesquels l'Angleterre a des relations

* Ce trafic ne se fait plus que difficilement aujourd'hui, attendu que les bâtimens de l'état français concourent avec les tribunaux à faire observer rigoureusement la loi sur l'abolition : la confiscation des bâtimens et des chargemens, et la punition infamante qu'encourent les contrevenans, sont des moyens bien efficaces pour faire cesser la traite des nègres, qui devient par là trop *périlleuse*.

politiques de nature différente, et que de là il a dû résulter une différence dans les stipulations des divers traités passés avec eux à ce sujet. Le gouvernement britannique a largement posé ses bases; c'est-à-dire « qu'il a demandé le concours de toutes les puissances « pour l'abolition de la traite des noirs ». A cette déclaration qui lui fut faite en 1814 (époque du retour de Ferdinand VII dans son royaume), l'Espagne répondit « qu'elle la « prenait en considération, mais qu'avant tout « il fallait qu'elle l'examinât avec attention, « et qu'elle consultât la situation présente de « ses possessions d'outre-mer ». Cette puissance, ayant beaucoup d'obligation à un gouvernement qui, par ses efforts, avait contribué au rétablissement de la légitimité, « prit « l'engagement d'ordonner à ses sujets de ne « plus importer d'esclaves que dans les colo- « nies espagnoles, et de refuser la protection « de son pavillon à tout trafiquant d'esclaves « qui voudrait la réclamer, et cela sans dis- « tinction de bâtiment, fût-il anglais ou ap- « partenant à toute autre nation ».

C'était déjà beaucoup d'obtenu; mais ce ne fut pas tout ce que désirait l'Angleterre. On fit de nouveaux efforts, et on parvint enfin à faire signer et ratifier le traité, en 1817, par lequel l'Espagne renonçait à la traite des nègres qui, dans ces derniers temps, avait donné beaucoup de mouvement à son commerce maritime, enrichi son trésor, et accru la prospérité et la puissance de ses colonies les mieux affermies. La situation critique de plusieurs de ses possessions d'outre-mer, ses dissensions intérieures et la nécessité de maintenir son alliance avec l'Europe accélérèrent ce résultat.

Le roi de Portugal transféra sa résidence dans son vaste domaine en Amérique, là où la nature a versé avec prodigalité ses trésors; pays où le roc comme le sol est fécond, et auquel il ne manque que des bras pour en retirer toutes les richesses qu'il renferme. Le Brésil enfin a cessé d'être une dépendance d'Europe, et s'il peut suffire par lui-même à tous ses besoins en se passant, à la rigueur, de ce qui peut lui venir de l'extérieur, il n'en est pas de même, malheureusement, quant à la

traite des nègres, devenue pour lui presque une indispensable nécessité. Possédant des colonies sur la côte d'Afrique, on ne pouvait pas s'attendre que le Portugal nuirait tout à coup à ses intérêts et abandonnerait froidement et sans équivalent sa puissance en Afrique et ses espérances en Amérique. Quel équivalent d'ailleurs l'Angleterre pouvait-elle offrir au Portugal qui voyait lui échapper un empire dont la séparation de la métropole venait d'être prononcée; ou bien quel argument fondé sur un bienfait social pouvait-on opposer à un système chargé à la vérité de mal moral, mais devant produire un bien politique? Ces difficultés semblaient devoir être insurmontables, mais l'Angleterre a su les écarter en portant pour le moment des restrictions dans la traite des noirs des Portugais, sauf à stipuler plus tard sur son abolition entière.

La situation des Pays-Bas à l'égard de l'Amérique et de l'Angleterre était différente. Ils sont redevables à cette dernière de leurs possessions coloniales, ce qui explique l'affinité

qui est plus grande avec eux qu'avec toute autre puissance. Aussi la convention relative à l'abolition de la traite entre ces deux nations porte le caractère plutôt d'un arrangement privé que d'un contrat public, ce qui les a conduites à passer entre elles une série de réglemens propres à agir efficacement et de concert à l'accomplissement de l'abolition.

J'aurais vivement désiré qu'on eût poussé plus loin les négociations qui donnèrent lieu à ces transactions, j'aurais désiré voir figurer chaque nation dans l'accomplissement de cette grande œuvre de l'humanité; mais l'Angleterre n'est pas oisive, ce pacte social peut se perfectionner, et les hommes d'état auxquels on en sera redevable recevront un jour la couronne civique de l'Afrique pour prix de leur persévérance. Toutefois, je le répète, on ne verra pas l'Afrique se civiliser ni son peuple endurer moins d'outrages mercenaires, aussi long-temps que par un même accord les parties contractantes n'agiront avec franchise et conscience dans l'intérêt de l'acte de l'abolition; et si ce n'était la crainte de contrarier les

sentimens louables des ardens *abolitionistes*, j'oserais avancer que peut-être les nègres n'en souffriront, chez eux, que plus de maux.

Les conventions passées entre les diverses nations, ayant pour fin la saisie des bâtimens négriers et la mise en jugement des trafiquans d'esclaves, atteignent sans doute à un but utile; mais cette utilité n'aura de l'importance que dans le succès de la guerre active qu'on fera aux négriers; je veux dire qu'ils peuvent être comme ne pas être *capturés*. Dans ce dernier cas, c'est à la législation locale à les atteindre; en présumant toutefois qu'elle exercera partout son action avec cette loyauté qui ne s'arrête pas à des considérations d'intérêts privés qu'on hésite quelquefois à sacrifier; on ne doit aucun ménagement à des adversaires qui offensent la société et la morale, on doit au contraire sévir contre eux avec rigueur. Quoi qu'il en soit, l'*acte prohibitif*, tel qu'il est aujourd'hui et malgré tous les efforts que l'on fait pour l'observer strictement de part et d'autre, est susceptible d'être éludé. C'est ainsi que deux bricks por-

tugais, * ayant à bord à eux deux 566 esclaves, entrèrent, nonobstant notre traité avec l'Espagne, l'un dans le port peu fréquenté de Batabano sur la côte méridionale de Cuba, et l'autre dans celui de la Havane. Il se peut aussi que des bâtimens négriers espagnols visitent de la même manière les côtes du Brésil. Conformément aux conventions passées entre l'Angleterre et les deux puissances de l'Espagne et du Portugal, les bâtimens négriers, lorsqu'ils sont capturés, sont justiciables des tribunaux des dominations précitées; mais souvent la législation des contrées qu'ils visitent les protége au lieu de les punir. Trois bâtimens français, ayant à bord des esclaves, touchèrent le port de la Havane; la loi fût éludée en leur faveur. Aucun pays au monde ne possède, comme Cuba, des côtes aussi favorablement situées pour la fraude, et nulle part on ne sait inventer, comme dans cette île, des moyens d'exploiter le trafic des esclaves. Le fait suivant prouve la vérité de ce que j'avance. En l'année antérieure à la date du

* L'auteur anglais écrivait ceci en 1821.

traité, c'est-à-dire en 1816, 17,733 nègres furent importés d'Afrique à la Havane. Les marchandises, les approvisionnemens et le numéraire qui servirent d'échange dans l'achat de ces nègres s'élevèrent à la valeur de 643,852 dollars (3,215,000 fr.). Les droits de douane, à raison de 150 dollars par nègre, montèrent à 2,659,950 dollars (passé 13 millions de fr.), perception considérable à l'avantage du trésor. Après la ratification du traité sur l'abolition, les droits d'importation sur les nègres cessèrent, et la valeur des esclaves augmenta prodigieusement, au point que maintenant * le prix d'un esclave est de 5 à 600 dollars (2 à 3000 fr.). Si d'un côté le prix des nègres s'élevait beaucoup, de l'autre on voyait en baisse les articles qui servaient en partie pour se les procurer en Afrique. Aussi lorsque les demandes par anticipation cessèrent, les marchands s'empressèrent de les porter en abondance aux divers marchés; c'est ainsi qu'on se procura à bon compte des nègres en Afrique, et qu'on les vendit à la Havane,

* C'est-à-dire en 1821.

avec des profits considérables; d'où l'on peut conclure qu'après que le trafic légal sera arrivé à son terme, la valeur des esclaves augmentera tous les ans jusqu'à ce qu'elle ait atteint le maximum auquel lui permettra de s'élever le profit des planteurs ou leurs spéculations avides; cet appât n'excitera que davantage la fraude et la cupidité des trafiquans. Comment espérer d'ailleurs que dans une île comme Cuba, ayant environ 2,000 milles ou près de 700 lieues de côtes, et présentant de toutes parts un accès à la navigation aventureuse, le gouvernement puisse facilement exercer son action sur une surface divisée par une population trop parsemée, pour pouvoir atteindre facilement les délinquans? cela n'est guère possible; aussi est-il à craindre que l'introduction des esclaves en fraude ne soit considérable. *La fraude d'esclaves!* ces expressions font naître les idées d'une affreuse cruauté et d'une cupidité sans remords!

Mais, direz-vous, pourquoi ne pas prévenir ce mal et tous les vices qu'il engendre? Je vous répondrai que nous ne pouvons pas étendre

partout notre influence morale, inculquer chez les autres des sentimens désintéressés, ni donner des notions claires à ceux qui ne veulent pas les recevoir. Nous avons commencé la traite les derniers et nous sommes les premiers à l'abolir *. Quoique possesseurs du plus grand nombre des colonies **, par conséquent partie plus intéressée qu'aucune autre nation et que toutes les nations ensemble à laisser subsister la traite, nous n'avons pas moins posé les bases de son abolition complète, dont nous surveillons sur nous-mêmes, avec honneur et conscience, la rigoureuse observation. Dans l'intérêt de cette œuvre de l'humanité nous n'avons rien épargné pour obtenir la coopération des puissances à cet acte, et quelquefois nous l'avons achetée chez celles qui semblaient s'y refuser; nous avons commis

* Les Anglais s'arrogent à tort la gloire d'avoir les premiers aboli la traite des noirs. Le Danemarck en avait donné l'exemple en 1794. Le 1er janvier 1804, la traite avait cessé dans tous les établissemens danois.

** Cela n'est bien exact que pour leurs possessions dans l'Inde orientale.

des agens en différens lieux, afin d'y exercer une vigilance active et d'y protéger les progrès de l'abolition. Que pouvons-nous faire de plus? Conséquens avec l'indépendance d'autres nations, nous le sommes aussi vis-à-vis de nous-mêmes chez qui la propriété est inviolable. La traite des noirs a eu une durée de près de trois cents ans, elle a été nationalisée en Afrique et y a même souvent formé l'objet du budget; aussi serait-ce présumer beaucoup que de penser que nous pourrions abolir tout à coup une chose établie depuis si long-temps en système dans deux portions du globe.

Autant qu'il m'est possible d'en juger, je pense que les moyens pris jusqu'ici peuvent diminuer considérablement l'exportation des nègres de l'Afrique, mais ils ne parviendront pas à abolir entièrement la traite, et peut-être produiront-ils encore plus de misères à ces êtres malheureux, objets d'un trafic illicite. Que les relations politiques de la Grande-Bretagne, avec aucune des puissances chez lesquelles elle a délégué des agens pour l'abolition de la traite des noirs, soient un jour rompues;

la conséquence en serait la dissolution des agences et le renouvellement de la traite. Un pareil événement n'est heureusement pas à craindre de long-temps, mais sa possibilité donne un caractère éventuel au mode d'abolition tel que nous le connaissons, et que je trouve beaucoup trop exposé aux vacillations de la politique. Jusqu'à ce que le principe de l'abolition soit écrit dans le code des nations comme il l'est dans celui de la nature, il faudra s'attendre à voir outrager l'humanité. Imprimez le nom de *Pirate* à tout trafiquant d'esclaves; poursuivez-le avec cette rigueur qui lui fasse appréhender la mort, et rendez-le justiciable dans toute portion du monde civilisé. En même temps, éclairez graduellement les côtes d'Afrique par les natifs qui auraient reçu de l'éducation; commencez par y coloniser ces corporations d'hommes de couleur de l'Inde occidentale si incommodes et si dangereuses; par de pareils moyens, on parviendrait insensiblement à faire disparaître la traite des nègres, en réussissant à créer une force d'opinion contre ce trafic sur les lieux mêmes où

aujourd'hui ces marchés odieux sont établis.

Ce n'est que dans les derniers temps que les Espagnols se sont faits les colporteurs des noirs de la traite. Onze ans après la découverte de l'Amérique, c'est-à-dire dans l'année 1503, ils commencèrent à acheter des nègres aux Portugais; en 1542, Charles V abolit la traite, ce qui n'empêcha pas, en 1569, de voir Saint-Domingue approvisionné de 22,000 nègres. Les Anglais, qui commencèrent la traite en 1563, contribuèrent principalement à fournir ce nombre d'esclaves, et après la paix d'Utrecht ils finirent, en vertu de la convention d'*Assiento*, par en être pour quelque temps les seuls colporteurs, et même jusqu'en 1789 où le trafic devint général *.

On compte que durant la période de 1789 à 1799 il fut importé dans l'île de Cuba 41,500 nègres, environ 4,000 annuellement. L'im-

* La France n'avait autorisé la traite que long-temps après l'Espagne et l'Angleterre. C'est chez elle encore qu'on avait suivi la belle maxime, que quiconque met le pied sur le sol français en Europe est libre; maxime que l'Angleterre n'adopta qu'en 1772.

portation des quatre années suivantes s'éleva à 34,500, à peu près 8,600 annuellement. Depuis cette époque jusqu'à l'année du traité d'abolition (en 1817), période de 13 années, on y introduisit 150,000 nègres, au-delà de 10,000 annuellement; mais c'est de 1817 à 1819 inclusivement que cette importation prit un accroissement si considérable, que durant ce court espace de temps, on importa dans l'île près de 60,000 esclaves.

Ainsi dans les trente dernières années, 200,000 nègres sont passés d'Afrique à Cuba, et ce n'est pas une vague supposition que de porter à 50,000 ceux péris dans le trajet *, on s'abstiendra de tout commentaire à ce sujet! J'ai déjà dit qu'il y avait dans l'île 370,000 individus de couleur, parmi lesquels figurent

* Beaucoup d'exemples malheureusement trop vrais, viennent à l'appui de ce calcul. Les lois d'Espagne allouent cinq esclaves par deux tonneaux; et bien que ce nombre soit toujours au complet sur les côtes d'Afrique, cependant le terme moyen de l'importation n'est guère que de *deux* esclaves par *tonneau!* Un bâtiment chargé de nègres, arriva à sa destination avec perte

au premier rang, dans leur propre opinion surtout, les mulâtres et les nègres. Les premiers regardent au-dessous d'eux les derniers dont ils tirent leur origine, et ils les considèrent avec plus de mépris que ne le font les blancs à l'égard des noirs. Les hommes de couleur qu'on appelle libres, malgré la teinte de l'esclavage, possèdent quelques priviléges; mais cette *liberté*, dont on dit qu'ils jouissent, a peu d'analogie avec l'acception du mot tel qu'il est compris en Europe. Ils sont bien affranchis de leurs chaînes, mais beaucoup de dépendance les asservit encore et on les assujettit à beaucoup de restrictions imposées à l'esclave, telles que la défense du port d'armes *, celle de sortir la nuit sans une lan-

presque totale de son chargement; ce même navire retourna sur les côtes de la traite, et avec les provisions qui lui restaient à bord, il avisa aux moyens de recomposer une autre cargaison; arrivé à la Havane, il n'avait plus qu'un esclave et demi par tonneau.

* La défense du port d'armes, au moins dans les villes, est commune aux noirs comme aux individus de couleur.

terne, etc. Privés d'instruction, leur liberté ne s'étend pas au-delà de ce qu'ils en conçoivent; nonobstant leur extrême indolence, ils ont d'assez bonnes qualités. Le prix élevé du travail leur donne les moyens de faire de belles épargnes, malgré l'humiliation dont ils sont l'objet, la paresse qui les distingue, et qu'ils passent le tiers de leur temps à dormir et à jouer. Un homme libre de couleur, s'il est un artisan habile, gagnera dans sa journée de 22 réaux à 3 piastres (10 à 15 fr.), et cela par un travail interrompu par beaucoup de nonchalance. L'ouvrier fera aujourd'hui la moitié de son ouvrage, le lendemain il n'en fera que le tiers, le jour d'après il l'abandonne pour ne le reprendre que quand il y sera poussé par le besoin; quelquefois avant de terminer son ouvrage ou au milieu de sa tâche, il quittera celui qui lui donne de l'emploi pour entreprendre un autre travail, si en changeant de maître il peut se rapprocher des maisons de jeu qu'il a l'habitude de fréquenter; on ne peut enfin faire aucun fonds sur lui.

Dans la classe domestique ces hommes re-

çoivent ordinairement six réaux (3 fr. 60 c.) par jour, et lorsqu'ils n'ont pas l'amour du jeu, ils font d'assez bons serviteurs; toutefois une sorte d'inquiétude et de peine d'esprit qu'ils s'efforcent en vain de cacher, les caractérise, et ils ne veulent se croire communément propres qu'à certains services, tels que ceux de cuisinier, de cocher, de portier, etc.; il est difficile d'obtenir d'eux quelque chose au-delà des limites précises de leur devoir, et ils ne manquent jamais de faire porter sur leurs contrats les obligations auxquelles ils s'engagent. Deux ou trois jours après être entrés à votre service ils vous diront, qu'on sert trop de plats à votre table, que vous demandez trop souvent votre *volanta* (voiture du pays), ou bien que vous donnez trop de commissions. Ils vous quitteront à la veille d'une partie, à l'instant même que vous montez en voiture ou au moment que vous cachetez une lettre. Nonobstant ces inconvéniens, le service de cette classe est encore préférable à celui que l'on obtient d'un sombre esclave à qui on n'adresse que des paroles dures et que l'on frappe quel-

quefois pour ce qu'il fait ou ne fait pas, et qui, sans aucune perspective pour ses vieux jours, ne voit aucun intérêt à mettre du zèle à ce qu'il fait.

Beaucoup d'hommes de couleur parviennent à acheter leur liberté avec les gains qu'ils font, cette classe est sans contredit la plus estimable; ils sont ordinairement colporteurs de denrées, petits marchands de tabac, etc. Les nègres de la campagne diffèrent peu de la basse classe des blancs avec lesquels ils vivent en bonne intelligence; ces deux espèces de gens exercent ensemble la même industrie, et plus souvent, il est fâcheux de le dire, se livrent ensemble au jeu. Ce vice et un goût immodéré pour la toilette sont la ruine de la classe laborieuse. Vous mourriez de rire en voyant un groupe de négresses en bas de soie, souliers de satin, robe de mousseline et schal français, parées de boucles d'oreilles et de fleurs sur leur tête crépue, courtisées par des élégans nègres à chapeau blanc de castor sur la tête, en habit ou redingote, et une [illegible] à pomme d'or à la main, fumant

de concert avec leurs supérieurs. Tel est le luxe des blanchisseuses et des savetiers dans un jour de fête, ou les *dias de dos Cruces*. Le jour suivant vous les trouverez quelquefois sur le seuil de votre maison à vous offrir quelque article de cette toilette qu'ils ont besoin de vendre pour subsister.

La manie de se distinguer par la parure, les dimanches et fêtes, fait tout le bonheur de cette classe du peuple, que le mépris général, dont elle est l'objet, isole et prive d'une honorable émulation dans une carrière quelconque : car les blancs les excluent, en s'emparant de tout ce qui leur convient. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la plante qu'on empêche de monter croisse toute tortueuse.

Le nombre des gens de couleur libres dans cette île est à peu près égal à la totalité des individus de cette classe dans toutes les îles des Antilles. Cette circonstance est attribuée à la douceur du code noir de l'Espagne, qui modifie la rigueur de la dure destinée des esclaves, chose à laquelle on devrait être bien loin de s'attendre de la part d'une nation dont

les entreprises coloniales ont causé tant de dévastation et porté la misère au milieu des hordes indiennes. Je vais vous parler en peu de mots de la condition de ces esclaves.

On peut considérer les esclaves de Cuba sous deux points de vue généraux; comme laboureurs et comme domestiques : car, dans cette île plus que dans toute autre, leur condition respective varie beaucoup. Ceux employés à des services domestiques jouissent de certains avantages, parce qu'ils y acquièrent d'excellentes qualités qui les mettent au-dessus de leurs camarades; souvent c'est le bon naturel ou la nonchalance des maîtres qui les placent dans une situation favorable. Le luxe et la vanité sont cause que beaucoup de propriétaires ont autour d'eux un nombre considérable d'esclaves. Il en est qui, à la Havane, n'en ont pas moins de soixante, étalage de l'orgueil qui occasionne plus de désordre qu'il ne donne d'éclat; toutefois je me plais à faire une exception en faveur de quelques propriétaires riches qui ont beaucoup d'esclaves domestiques moins par

luxe que par cette affection qui les porte à garder auprès d'eux ceux nés sous le même toit et portant le nom de l'habitation. *

Ces domestiques élevés dans la servitude héréditaire, sont ordinairement, pendant leur enfance, les associés de leurs jeunes maîtres et souvent les souffre-douleurs de leurs maîtresses. Se vautrant et jouant avec les jeunes blancs de la famille, ils s'habituent à cette familiarité qu'ils contractent naturellement avec les enfans de la maison, et qu'ils ont de la peine à quitter, lorsque, plus avancés en âge, la nature de leur service vient à changer. Ce qui arrive quand ils deviennent les serviteurs de leurs camarades d'enfance blancs devenus leurs maîtres. Ils ne servent plus qu'avec une sorte de familiarité que le premier observateur prendrait pour de l'insolence, ou bien ils sont rudoyés et commandés impérieusement. Quel que soit d'ailleurs le traitement dont ils peuvent être l'objet, l'amour de la liberté les a bientôt rendus turbulens. Ils voient beaucoup

* Après le baptême, les esclaves prennent le nom de famille du premier maître de l'habitation.

d'individus de leur couleur libres, et comme ils savent que la loi sanctionne les tentatives qu'on fait pour s'affranchir, il en résulte qu'ils secouent le joug de l'esclavage aussitôt qu'ils le peuvent.

Par la législation coloniale d'Espagne, tout esclave qui offre à son maître la somme pour laquelle il a été acheté, a le droit de requérir son affranchissement sous certaines conditions, *affranchissement que son maître ne peut lui refuser.* C'est-à-dire qu'il lui est permis d'acheter une portion de sa liberté, *par instalacion*, selon que ses moyens le lui permettent, ce qui s'exprime par *être quartado;* ce racheté *par portion* est autorisé de travailler où bon lui semble en payant à son maître un *réal* par jour pour chaque 100 dollars (500 fr.) qui restent dus de sa valeur, déduction faite du prix de l'*instalacion* payé. Cependant il y a des nègres qui ne sont pas *quartados* et qui ont aussi la faculté de travailler pour leur propre compte sous certaines restrictions; c'est qu'alors le propriétaire n'y a donné son consentement que dans la vue de procurer

à un esclave industrieux les moyens de se racheter dans peu d'années. La bonté d'un pareil réglement est facile à apprécier. La faculté de se racheter par portion est à la fois une politique sage et humaine. Pour le maître lui-même n'est-ce pas une satisfaction que de voir ses esclaves se livrer au travail avec la pensée qu'ils acheteront un jour leur liberté; par là ils contractent des habitudes industrieuses, et quittent insensiblement les chaînes qui les abrutissent. Il est un second point de loi dans le même esprit que ce qui précède : c'est la permission donnée à un esclave, mécontent du traitement de son maître, de former une demande de *carta* pour être mis en vente, ou, en d'autres termes, de changer de service. Dans ce cas le propriétaire détermine arbitrairement le prix de son esclave.

Rien n'est plus étrange pour l'oreille d'un Européen dans les Indes occidentales que d'entendre quelqu'un vous dire : *Monsieur, voudriez-vous être assez bon pour m'acheter*. Une pareille question, dans les commencemens,

vous fait éprouver une impression pénible, mais à la longue, elle tourne en sensation agréable, parce qu'on se dit : Tu appartiens à une nation à laquelle la race africaine doit un bienfait, et la postérité noire civilisée reconnaîtra un jour qu'à cette nation est due la délivrance du double lien de l'esclavage et de la barbarie.

Aux améliorations réglementaires sur l'esclavage dont j'ai parlé plus haut, il faut ajouter encore l'obligation dans laquelle on a placé le propriétaire de l'esclave de le nourrir et de le vêtir décemment. Les lois peuvent-elles prescrire davantage? Elles ne peuvent pas changer la tyrannie en clémence, ni déchirer les fibres des préjugés qui enveloppent le cœur des propriétaires d'esclaves. Ils posent en principe que les hommes égaux devant Dieu sont inégaux entre eux, et ils expliquent cette inégalité au-delà de toutes les conventions humaines; ils élèvent le despotisme là où la nature n'a placé qu'une dépendance fédérale, et ils imposent à la civilisation des droits en contradiction avec ses principes. La société d'Europe

a bien établi la distinction des rangs, mais tout individu peut, par son mérite ou par d'heureuses chances, changer la condition dans laquelle il est né, tandis qu'ici, dans les contrées insulaires de l'Amérique, la majorité de la population est marquée au coin de la dernière dégradation; elle est tellement foulée qu'il est presque impossible à cette classe de pouvoir jamais s'élever. Cet ordre de choses a acquis un tel degré de consistance, que les seigneurs et maîtres blancs demeurent fermement persuadés que la nature le veut ainsi. Aussi des esprits grossiers, *nés maîtres* de créatures qui *naquirent esclaves*, pensent que la Providence les a tous deux départis de cette manière, et, partant de cet axiome, ils commandent avec un froid despotisme.

Les lois dont j'ai fait mention sont applicables aux deux classes d'esclaves, bien que plusieurs circonstances les rendent moins profitables aux gens des champs qu'à ceux de la domesticité. Sans doute ils sont tous égaux si on les considère sous le rapport de l'entière ignorance dans laquelle on les retient. Nulle

part on ne comprend mieux cet axiome, que *l'instruction est la puissance*.

Les nègres de la campagne sont *bozales* *, ou esclaves envoyés dans les plantations où ils restent à demeure; on y destine aussi ceux qu'on ne croit pas propres au service domestique; et lorsqu'on veut sévir contre ceux des serviteurs dont on a à se plaindre, on les menace ou on les punit de cette sorte de bannissement. Être envoyé « *Al monte* » est la punition la plus sévère dont on puisse menacer un domestique nègre. Ceci doit suffire pour faire connaître la distinction des conditions entre ces deux classes d'individus.

Les contrées de l'île où se trouvent les *ingenios* (plantations de sucre), ainsi que les *cafetales* (cafeiries), sont plus ou moins éloignées de la Havane et des villes où les propriétaires ont leurs résidences, et il en résulte qu'elles sont abandonnées à la gestion des intendans, gens qui, dans toute l'île, ont ordinairement un caractère insouciant ou apa-

* C'est-à-dire d'une intelligence très grossière.

thique ; et quand ils ne sont pas tels, ils sont placés dans cette condition sociale qui les rend peu propres, lors même qu'ils ont quelque éducation, à se défaire des préjugés trop fortement enracinés chez eux. Leurs sensations sont peu susceptibles de s'élever jusqu'à la sensibilité. Les esclaves soumis à leur surveillance dépendent tout-à-fait de leur humeur; car ils sont trop isolés de la société de leurs camarades les plus favorisés, pour apprendre à connaître les droits que la législation du pays leur confère. Ils sont, à cause des localités, privés des avantages de travailler pour leur compte et de trouver un emploi domestique. Ils sont comme parqués au milieu des montagnes, et le seul remède à leurs souffrances c'est la patience ou la révolte. Rarement il se passe une année sans qu'il y ait quelque exemple de tumulte ou de rebellion. C'est ainsi que j'ai vu rassemblée sur les hauteurs une bande d'environ 700 individus que deux mois de poursuites faites par de bonnes troupes et de combats livrés par elles ont pu avec peine ramener à la soumission. A quoi

bon d'ailleurs parler d'hommes qu'on devrait bien traiter, quand aux dépens de leur vie ils cherchent quelquefois à améliorer leur sort.

La loterie qui se tire tous les mois à la Havane est une ressource de fortune pour les esclaves, en ce que, pour *quatre réaux*, (2 fr. 50 c.), ils peuvent y gagner un lot. Ce moyen procure la liberté à quelques uns d'entre eux; mais il est encore plus avantageux aux maîtres, en ce que la misère des premiers procure souvent aux derniers des hommes pour les plantations. Celui qui veut courir cette chance de fortune commence par ramasser *quatre réaux*, il tente ensuite le sort qui lui sera peu favorable. Trompé dans ses espérances, il se livrera bientôt au larcin, puis au jeu, et l'ivrognerie suivra de près ces vices. Ces malheureux encourent le châtiment de leurs fautes ou de leurs délits; ils deviennent chagrins et indifférens et s'endurcissent au point qu'ils augmentent par là tous leurs maux; s'ils prennent la fuite, on les atteint, et envoyés aux travaux des plantations où l'on

dissémine les mécontens, ils n'attendent souvent là que l'opportunité d'un soulèvement.

Telle est sommairement la condition des esclaves dans cette île; et, s'il est vrai que le contentement soit une partie constituante et essentielle de la prospérité, il est impossible alors d'avancer qu'un pays d'esclaves soit prospère. Les deux couleurs sont dans un état de crainte continuelle l'une de l'autre; et quoique l'indolence des blancs marche de front avec l'apathie des noirs, le bonheur n'est qu'un état continuel de malaise, et les sentimens doux et délicats disparaissent d'un lieu où ils sont à chaque instant exposés à être troublés. C'est ainsi que vit cette population bigarrée d'une île de l'Inde occidentale, n'ayant de commun qu'une foi dont le dogme principal est qu'après la mort on se retrouve ensemble *en bon accord dans les cieux*.



LETTRE TROISIÈME

Rétablissement de la constitution, ses conséquences. — Situation. — Division territoriale et gouvernement de l'île. — Administration de la justice. — *Junte provinciale*. — Délégation des cortès. — Description de la Havane. — Fièvre jaune, et quelques unes des causes de son intensité. — Construction et revenus des maisons. — Boutiques. — Édifices publics. — Églises et couvens. — Moines et religieux. — Université de *San-Geronimo*. — Écoles et établissemens pour l'instruction publique. — Éducation et caractère d'un Espagnol. — Clergé. — Archevêché de Cuba; églises dans ce diocèse. — Évêché de la Havane; églises dans ce diocèse. — Revenus de l'évêque et du clergé. — Division de la ville. — Garnison et milices. — Compagnies urbaines. — Assassinats fréquens.

Puisque je vous ai comme introduit ici chez mes connaissances, il est temps de les visiter dans leurs demeures pour apprendre de quelle manière ils y vivent. En attendant il ne sera pas hors de propos de vous donner quelque idée des raisonneurs de ce pays, en matière

politique. Les têtes sont aujourd'hui tellement montées que l'on n'entend plus partout que des discussions sur les affaires publiques, et les Havanais se rassemblent par groupes sur la place, uniquement pour raisonner sur la nature et l'essence des constitutions. *

On ne peut plus rien dire, qui ne soit ou ne soit pas *constitutionnel*. Cet état de liberté qui succédait au gouvernement arbitraire, rompit au bout de quelques années le sommeil politique de l'Espagne et de ses provinces; ses éclats retentirent tout à coup aux oreilles des habitans de Cuba, comme le tonnerre qui gronde en ce moment au-dessus de ma tête. Jamais société d'hommes ne fut plus que celle-ci privée des moyens d'apprendre les choses qui pouvaient l'intéresser. Toutes les nouvelles publiques passaient par la censure, et n'arrivaient au public qu'altérées ou tronquées; mais si les articles même les plus innocens étaient supprimés ou au moins épluchés avec soin, le commerce facilitait souvent les moyens de

* Il est bon de remarquer que c'est en 1821 que ces lettres s'écrivaient.

connaître ce qu'on dérobait aux yeux; toutefois ces informations, comme les miasmes de la fièvre, ne sortaient pas du littoral où elles finissaient par s'ensevelir; on semblait prétendre que le chef du corps politique, c'est-à-dire du gouvernement, était le seul siége de l'intelligence, et que de lui seul devait tout émaner; c'était au point qu'on ne se serait pas même permis de publier une carte de l'île *. On dut bientôt s'apercevoir que les membres de cette société *pensaient*.

Le 15 avril 1820, un bâtiment marchand

* Le gouvernement de la Havane était assez bien pourvu des appareils du despotisme, ainsi que le prouve ce qui suit :

Un extrait du rapport fait par la députation de la *Junte provinciale* concernant les prisons de la Havane, en date du 22 mai 1820, fait connaître que dans la *Cabana* on fut frappé d'horreur en trouvant des donjons obscurs, humides et insalubres, qui jusqu'ici avaient affligé l'humanité; la junte trouva des prisonniers détenus depuis plusieurs années sans condamnation; elle visita aussi les forts du *Morro*, de la *Punta* et *del Principe*; les casernes des dragons et celles de la milice blanche, de *Santelmo* et de l'*Artillerie*, dont les cachots

venant de la Corogne apporta une copie de la gazette de Madrid du 7 mars, contenant l'adhésion du gouvernement à la constitution de 1812. Après que cette nouvelle eut transpiré, le gouverneur s'empressa de publier *une feuille extraordinaire* dans laquelle il annonçait qu'à la vérité il avait eu connaissance de cet événement, mais il ajoutait « que le *capitaine-général* ne connaissait pas « d'autre ligne de conduite que la volonté « de son souverain et qu'il attendrait ses or- « dres. » Le peuple, et plus encore les militaires, firent entendre quelques murmures, ils interprétèrent cette annonce comme l'expression de décliner le régime constitutionnel, et se rassemblèrent tous sur la place d'armes où la maison du gouverneur est située. Là, ils demandèrent à haute voix, au capitaine-général, de prêter immédiatement serment d'adhésion au nouvel ordre de choses; cette

réservés aux criminels sont spacieux et bien aérés; quant aux prisons de l'*Arsenal*, ce sont des galeries étroites; celles de la *Fuerza* et les casernes des noirs sont obscures et manquent d'air.

impulsion de l'esprit public força le gouverneur d'accéder à ce vœu intempestif, et le 16 au soir (il avait dans la matinée de ce même jour fait publier sa notification), il prêta le serment; ce qui fut également suivi par toutes les autorités.

Il était curieux de voir cette ville peuplée d'automates prendre vie tout à coup; les esclaves, comme rafraîchis par l'air de la liberté soufflant autour d'eux, parurent fiers de ce changement. Établir la *pierre de la constitution* fut la première pensée; après, on procéda à modifier les emblèmes royaux en y ajoutant des dénominations plus populaires ou moins aristocratiques. La *plaza de Fernando septimo*, prit le nom de *plaza de la Constitucion*. La *Real Hacienda*, celui de *Hacienda publica*. On destitua les *Alcades* royaux, les *Regidores*, qui à la Havane avaient acheté leurs places jusqu'à 8,000 dollars, ainsi que les autres officiers municipaux, qu'on remplaça par des hommes dévoués au régime des Cortès. *

* Ici comme en Espagne, les exigences des Cortès et



La presse libre alors fit éclore une nuée d'odes, de sonnets, d'avertissemens, d'essais, et une grande variété de compositions par des écrivains de toute espèce. Peu de semaines se passaient sans donner jour à une quarantaine de feuilles quotidiennes ou périodiques, non compris un nombre prodigieux de productions isolées sur des matières politiques, sur l'art de gouverner les hommes et sur les abus qui avaient existé sous le précédent gouvernement *. Malheureusement la plupart de

toute l'inconvenance de leur conduite postérieure à 1820, refroidit beaucoup dans l'île l'esprit *constitutionnel*, et leurs actes si peu politiques finirent par faire regretter aux Havanais l'enthousiasme avec lequel ils accueillirent un ordre de choses qui, au premier abord, semblait devoir produire beaucoup de bien.

* Les titres de quelques uns de ces écrits donneront une idée de leur contenu et de leur style : *El mosquito* (le moucheron), *La avispa* (la guèpe), *La mosca* (la mouche), *El esquife* (l'esquif), *El sartre constitucional* (le tailleur constitutionnel), *Los rugidos de un leon africano* (les rugissemens d'un lion africain), *Razgos brillantes de arbitrariedad* (brillans faits de l'arbitraire); plus, une infinité de *proclamas, manifies-*

ces écrits entachés de personnalités excitèrent une si violente polémique, que la *Junta de censura* se vit obligée d'arrêter par la saisie ou l'interdiction ce débordement d'insidieuses injures et de grossières assertions.

L'exercice arbitraire du pouvoir provoqua une sorte d'esprit public d'où s'éleva bientôt une opposition qui s'étendit jusqu'au sein du gouvernement constitutionnel; l'autorité dans des temps de crise lutte contre les craintes et les défiances des gouvernés, et, comme il arrive quand on veut innover, on renverse ce qui est établi; ainsi les nouveaux gouvernans ayant besoin d'appui firent un appel au peuple dans des termes imprudens, moyen dont on ne doit user qu'avec réserve et méfiance.

Ce qu'on redoutait arriva; des exigences trompées on en vint à des saturnales; le peuple venait de recevoir des libertés et voulut en prendre davantage. L'opinion du gouverne-

tos, etc., par divers individus, commençant presque toujours par ces mots « *á mis conciudadanos*, *ilustres* « *Habaneros*, etc. »

ment, pour ce qui touche la portée de l'esprit public, peut se déduire de l'assurance que l'autorité donna de nouveau, que « rien n'est « plus éloigné de la pensée du *peuple hé-* « *roïque* de cette île, que la séparation d'in- « térêt avec la péninsule », malgré les efforts que faisaient certains faiseurs ignorans pour lui persuader que cette séparation était formelle. Quant à moi, j'étais porté à croire que le *peuple héroïque* * seul était imbu de ces notions, mais que le bon sens de l'île s'opposait à émettre une ambition insensée et subversive de tout ordre de choses raisonnable et raisonné. L'indépendance de Cuba, si jamais il en était question, rencontrerait beaucoup d'obstacles; et la nature, comme le nombre de la population actuelle de l'île, préviendra long-temps une insurrection générale; toute tentative à cet égard prouve-

* On employait volontiers dans les adresses publiques les épithètes de *ilustre*, *noble*, *heroico*, souvent même pour des affaires de commune de la moindre importance.

rait son impuissance *. Il serait sans doute absurde d'avancer que cet état de choses puisse durer toujours, surtout quand on voit cette île, quel que soit l'accroissement de la population auquel elle puisse jamais atteindre, entourée de territoires indépendans, augmentant en puissance, et dont le voisinage doit un jour changer son existence politique. Ce lien à la mère-patrie s'use insensiblement, et l'émancipation des colonies est pour Cuba un exemple qui l'entraînera plus tard à cette même destinée. Mais il est douteux qu'elle puisse jamais former à elle seule un état; et Dieu veuille qu'elle ne le tente jamais, il pourrait lui en arriver malheur.

Il est temps enfin de vous donner quelques détails sommaires sur l'île et ses habitans; je ne m'embarrasserai pas davantage dans des prophéties politiques dont le siècle des événemens, dans lequel nous vivons, semble autoriser la hardiesse sophistique. Je me résu-

* En effet les essais récens de soulèvement étouffés dans leur naissance à Matanzas, viennent à l'appui de cette assertion.

merai en vous faisant connaître Cuba sous ses diverses phases, surtout depuis que la forme de son gouvernement a reçu de notables modifications. *

Cuba figure une bande oblongue dont le point de départ commence vis-à-vis les côtes nord-ouest de Saint-Domingue (Haïti); elle longe au septentrion le canal des Florides, domine à l'occident le golfe du Mexique, à la naissance duquel elle aboutit par la pointe du cap *Catoche*. Une chaîne de montagnes la parcourt dans presque toute sa longueur de l'est à l'ouest; des deux côtés de sa base descend un grand nombre de rivières qui, se dirigeant vers la mer, au nord comme au sud, parcourent trop peu de pays pour produire quelque embouchure considérable. Il n'y a guère que le *Rio Sagua la grande*, *Giguia*, *Jaruco* et *Santa-Cruz* où peuvent pénétrer de petits bâtimens, encore ne peuvent-ils remonter ces rivières qu'à une lieue de la mer.

L'île de Cuba a près de 700 milles (anglais)

* On se rappellera que l'auteur écrivait ces lettres à l'époque du gouvernement des Cortès à Madrid.

de long sur 50 à 60 de large, et même plus vers la partie de l'est. Sa division populaire la coupe en deux parties par une ligne supposée tirée du nord au sud, de manière que la partie occidentale est appelée « *Vuelta abaxa* » et celle orientale « *Vuelta arriba* ».

La division politique est en trois provinces, *Havane*, *Santiago de Cuba* et *Puerto-Principe* *, commandées chacune par un gouverneur; mais comme la Havane est aussi le siége du capitaine-général de l'île, cette province a le pas sur les deux autres. Chaque province ensuite est divisée en *partidos*, portions de territoire d'une ou de deux lieues communément. La province de la Havane contient 76 de ces *partidos*, celle de Santiago de Cuba en a 32, et celle de Puerto-Principe 12. La plupart de ces *partidos* comprennent des contrées de l'île inhabitées, soit dans l'intérieur, soit sur le littoral. Celles du midi particulièrement sont sans nom ni propriétaire.

* Aujourd'hui *ciudad de Principe*. (*Voyez* l'Aperçu statistique).

Il y a dans chaque *partido, un capitan de partido*, immédiatement subordonné au gouverneur de la province. Son emploi est de maintenir la paix publique, de veiller à ce que les routes ne s'obstruent pas, de publier et de faire observer les proclamations du gouvernement. Les villes, lors même qu'elles font partie d'un *partido*, bien qu'elles possèdent une municipalité (*ayuntamiento*), ne sont point soumises à sa juridiction. Ces *ayuntamientos* gouvernent leur propre district subordonné à l'assemblée de la province (*Junta provincial*), à laquelle ils sont tenus de fournir un état annuel des recettes et des dépenses publiques dont on leur confie l'administration. On compte dans la province de la Havane 42 de ces *ayuntamientos*, dont les membres sont élus par les habitans de la ville; toute localité possédant mille âmes jouit de ce droit municipal.

Les *partidos* et villes privilégiés sont de plus subdivisés en paroisses, dont chacune a un curé; et dans l'élection des députés aux Cortès et à la *Junta provincial*, ils choisissent

un délégué pour assister à l'assemblée électorale du *partido*. *

Dans les *partidos*, les tribunaux et l'administration de la justice siégent dans les différentes villes où il y a des alcades. Leur autorité se borne à connaître et décider (avec l'assistance de deux hommes probes et un avoué ou un greffier) toute affaire civile n'excédant pas 100 *dollars*, ainsi que toute matière de police correctionnelle touchant la morale et l'ordre public. Les délits ou crimes d'une plus grande importance sont du ressort de la *audiencia* ou cour de justice, laquelle consiste en un *regente*, neuf *ministros* et deux *fiscales*. Elle exerce une autorité sur les juges territoriaux, et on en appelle à cette cour en matière de dîmes; de plus elle règle l'admission des avoués comme des avocats ainsi que des greffiers, dont la pratique n'est jamais orale, tout se traitant chez eux par écrit. La justice s'administre à huis clos, et toute

* C'était ainsi sous les Cortès; aujourd'hui l'administration civile et politique de l'île est ce qu'elle était auparavant. (*Voy.* à ce sujet l'Aperçu statistique.)

information au civil comme au criminel, ainsi que les plaidoiries, sont disposées et redigées dans les offices des avocats et des greffiers.

Puisque je suis sur ce sujet, je ne puis m'empêcher d'interrompre le fil de mon récit pour vous faire remarquer l'amour des Havanais pour les procès. A peine Dublin l'emporte-t-il sur eux pour le nombre d'avocats et d'avoués, et l'île peut se vanter d'avoir au-delà de 150 de ces docteurs, non compris une nuée de greffiers (*escribanos*), qui, pour leur rendre toute justice, sont une classe aussi industrieuse qu'aucune de celles de l'ancien monde. Ces praticiens, comme je vous l'ai déjà observé, exercent leur profession beaucoup plus paisiblement que chez nous; ils sortent peu de leurs études, et ils ont soin d'informer le public fort exactement de leur demeure. Enfin, la justice se ressent ici de l'influence du climat; son action est excessivement lente, et les juges ne bougent pas de leurs siéges. Il est vrai que des courses en province ou dans les districts seraient, lorsque

le thermomètre est à 80 degrés (de Fahrenheit), une effrayante corvée; et quand on considère d'une part l'irritabilité de la fièvre, et de l'autre la passion des procès, commune à un grand nombre d'individus, on n'est plus surpris de voir que les avocats et les avoués ne cherchent point à courir après leurs cliens.

Aujourd'hui que la nation est un peu plus éclairée, elle semble moins excitée par la manie des procès; et sous ce point de vue les élections ont peut-être rendu quelques services*. Les colonies d'Espagne, comme vous le savez, faisant partie intégrante de la nation, participent à la représentation **. Il y a dans l'île une députation (*Junta provincial*) qui se compose de neuf membres dont le gourverneur et l'intendant de la province font partie, les

* Tout au contraire, les procès au lieu de diminuer ont pris un accroissement affligeant pour les familles; avocats et juges traînent indéfiniment ou dans une désespérante langueur des procès qui en France comme en Angleterre se décident promptement.

** L'île de Cuba envoyait trois députés aux Cortès à Ma[illegible] n'existe plus aujourd'hui.

sept autres sont élus par les habitans ; ce personnel a beaucoup de ressemblance avec le conseil de nos colonies.

Maintenant vous connaissez assez ce qu'il est indispensable de savoir de l'île avant de pénétrer dans l'intérieur de la Havane; et je puis vous parler tout de suite de la ville et du mouvement de sa société.

La Havane est située, comme la plupart des cités de l'Inde occidentale, sur la côte basse d'une baie. Lorsqu'on en approche par la mer on remarque une entrée étroite, à la gauche de laquelle est une proéminence de roche surmontée d'une citadelle appelée *el Morro*, ouvrage régulier et extrêmement fort, dont le développement majestueux et l'élévation de la maçonnerie, toute garnie de canons et ornée de pavillons et d'emblèmes militaires, présentent, au reflet du soleil, un aspect noble et imposant. A la droite de cette entrée est un petit fort carré appelé *la Punta*, bien inférieur en force et pour le coup d'œil au *Morro*. Arrivé à cette passe, vous êtes hélé par une sentinelle qui demande votre nom,

celui du navire et le lieu du départ. La largeur de cette espèce de canal est très commode et sans danger; et lorsqu'on l'a dépassé, on entre dans un havre ou plutôt une baie profonde, dont l'espace a près d'un mille d'étendue en tout sens et autour duquel sont trois attérages. C'est sur la droite, derrière *la Punta*, qu'est assise la Havane; cette ville présente à la première vue de solides édifices de pierre entremêlés d'un grand nombre de flèches pyramidales, qui dominent les églises et les couvens placés derrière les murs formant son enceinte. Vue du port, elle a quelque chose d'imposant et donne d'abord à l'esprit l'idée d'une cité opulente; le mouvement du commerce et de la navigation ajoutant à cette grandeur, il est impossible de se défendre de l'impression qui résulte de cet étalage de richesse et de luxe. Tout étourdi du bruit des voitures et de cette bruyante gaîté qui règne partout, vous contemplez avec surprise cet éclat particulier commun à beaucoup de localités des tropiques, et vous oubliez que cette ville que vous parcourez des yeux

est à la fois un lieu de festins et un cimetière; car on ne peut se dissimuler que la mort y exerce un grand ravage.

La Havane, par sa position, doit nécessairement renfermer des germes viciés et délétères, qui engendrent et propagent de bien funestes maladies. Ses fortifications resserrées de toutes parts par des terrains élevés, gênent la libre circulation de l'air, et donnent naissance à des émanations fétides, que concourent à entretenir et une population agglomérée et les marécages qui avoisinent le port. Ces exhalaisons qui enveloppent presque toujours la ville déterminent cette horrible fièvre jaune appelée *vomito negro*, dont le danger ne dépasse jamais les confins du littoral. Les bâtimens étrangers qui fréquentent ce port souffrent considérablement de ce fléau; et l'on voit souvent des équipages entiers en devenir victimes peu de temps après leur arrivée; ce qui est d'autant plus effrayant qu'il est ici très difficile de se procurer des marins. Il est rare qu'un Européen échappe à une première attaque, et une foule de jeunes aventu-

constructions présentent, vues de la rue, une façade unie en pierres, avec un passage large, ouvert par le côté, pour remiser les voitures dites *volantas*. Lorsqu'il y a des appartemens au rez-de-chaussée les fenêtres en sont larges, hautes, sans vitrage et garnies de rideaux ou de marquises, pour échapper à la curiosité indiscrète des passans et se garantir en même temps de la poussière. Il y a au-dessus de semblables fenêtres qu'on ouvre sur un balcon qui règne sur toute la largeur de la maison. Le toit est couvert en tuiles, et n'est point, comme en Europe, couronné de tuyaux de cheminées.

Les rez-de-chaussées, assez communément, même ceux des maisons nobles, sont loués pour des magasins, principalement les encognures de rues dont la triste uniformité se trouve ainsi agréablement rompue. Beaucoup d'habitations n'ont qu'un rez-de-chaussée dont l'aspect offre une bizarre gaîté, particulièrement par la singularité des enseignes qu'on multiplie beaucoup. Je pourrais vous aire une liste aussi curieuse que plaisante

de ces enseignes ridicules et à prétention, qui font l'ornement de beaucoup de rues de la Havane; mais je supprime des futilités peu dignes de votre attention.

Les édifices publics, tels que *l'Intendencia* (résidence du capitaine-général), la cathédrale, les églises, les couvens, etc., annoncent peu de style et d'élégance. Le premier est un beau bâtiment au milieu d'une belle place ouverte qu'on appelle *Plaza de Armas*. Cet édifice a un grand portique sous lequel les négocians s'assemblent comme à une bourse; quant à ses autres dispositions, le plan ne diffère pas de celui des grandes maisons, à l'exception du rez-de-chaussée, qui, au lieu d'être consacré à des magasins, sert de prisons.

Les églises et les couvens sont bâtis avec solidité, mais rien n'en est imposant à l'extérieur; la disposition des uns et l'ordonnance des autres ne sont pas d'un même genre. Les autels des églises sont richement ornés d'or et d'argent, et on y remarque quelques beaux tableaux dont les figures sont de grandeur naturelle, et de magnifiques décorations de

parler. Je lis avec regret, dans un compte rendu sur les progrès de ces diverses institutions, écrit par le secrétaire de la société économique, que (*se hallan menos concuridos que al principio, en que por razon de la novedad hubo grande afluencia de jovenes*) « il y a une « affluence moindre qu'au commencement, « attendu que la nouveauté y avait attiré beau- « coup de jeunes gens ». Le directeur du théâtre a fréquemment occasion de faire la même remarque, pour des représentations de ses *comedias famosas*.

Je crois que les Espagnols parviendront plus tôt qu'on ne le pense à une haute civilisation. Après une longue nuit, la lumière va luire enfin pour eux; et ils montrent les meilleures dispositions à profiter de l'*adversité*, ce maître si rude et si habile.

Il y a dans les préjugés mêmes de l'Espagnol quelque chose de favorable à son avancement intellectuel, quoiqu'il paraisse paradoxal de s'exprimer ainsi : il se croit dans le plus beau pays et sur le meilleur sol du monde. Il est courtois et plein d'honneur, parce qu'à

ses yeux la courtoisie et l'honneur constituent essentiellement le caractère d'un Castillan. Quant à la fierté, il ne se croirait pas Espagnol s'il n'était pas vain; mais l'instruction venant à l'éclairer sur le ridicule de ses prétentions, cette vanité se change alors en élévation de caractère et de sentiment. On peut done dire que le préjugé est le moule dans lequel est jeté son caractère; brisez-le, vous trouverez dans un Espagnol éclairé un esprit droit et élevé.

La conduite du clergé de ce pays a été remarquable en ce qu'il a soutenu avec la plus grande chaleur la cause constitutionnelle, que celui de la péninsule a combattue. L'évêque actuel avait été député des anciennes Cortès. C'est un ecclésiastique d'un grand caractère et généralement estimé. Il y a dans l'île deux diocèses : Santiago de Cuba qui fut érigé en archevêché en 1804, et la Havane qui est évêché. L'archevêché contient une cathédrale, vingt-deux églises paroissiales, et cinq succursales. Le diocèse de la Havane a une cathédrale érigée en 1788, quarante-cinq

ou accidentelle pour les autres, ce qui donne pour résultat 13,715 hommes propres à entretenir la milice. Ensuite, si l'on réfléchit aux difficultés infaillibles qui se présenteraient en cas d'attaque de la Havane, pour disposer ces forces, et tout ce qu'il en coûterait de peine pour détourner les habitans de leurs habitudes et de leurs travaux, on peut facilement juger quelle peine on aurait de rassembler quelque partie de cette milice, en cas de danger. *

Les compagnies urbaines, dont j'ai fait mention, ont, en l'année 1820, été organisées dans l'intérêt de la tranquillité publique. Leur obligation est de faire des patrouilles dans les rues pendant la nuit, et cette précaution est malheureusement trop nécessaire. Les fréquens assassinats, et les avertissemens dans les journaux, offrant des récompenses à

* Ici l'écrivain anglais est dans l'erreur, la milice qui serait requise pour défendre le pays, que l'ennemi viendrait envahir ou attaquer, opposerait une masse d'hommes plus considérable qu'il n'énumère, et elle se défendrait, il ne faut pas en douter, avec toute la bravoure d'une nation injuriée par des actes d'hostilité.

ceux qui rapporteraient des objets dérobés, prouvent jusqu'à quel point la police est relâchée. En juin 1820, il y eut en un seul jour sept personnes blanches assassinées dans les rues; peu de temps auparavant le maître d'hôtel d'un seigneur fut assassiné en plein jour dans son propre appartement, et il se passait rarement une semaine sans qu'on n'entendît parler de quelque attentat ou de quelque jugement en matière criminelle *. Une pétition adressée au capitaine-général par les habitans du *barrio San-Lazaro*, demandait l'ouverture d'une porte sur le rempart de leur quartier, à raison du danger auquel ils étaient exposés en se rendant à l'*Alameda*, promenade publique, fort éloignée de leur demeure. Toutes ces circonstances engagèrent le gouvernement à ordonner des patrouilles pour le maintien de l'ordre et la sûreté des citoyens.

Une population mixte, la paresse sans

* On se rappellera que toutes ces scènes de désolation se passaient à une époque d'effervescence des esprits, et où les passions étaient en jeu pour des abstractions politiques.



LETTRE QUATRIÈME.

Population de la Havane. — Marchés. — Manière de vivre des Havanais. — Description d'une *Volanta corrida de Toros* (combat de Taureaux). *L'Alameda.* — Dames de la Havane. — Théâtre. — Annonce de comédie de la Havane. — Critique sur les pièces dramatiques des Espagnols. — Maisons de jeu. — Danses. — *Tertullas* (assemblées). — *Catres* (lits).

On comptait en 1817, *intrà muros* de la Havane, 10,392 hommes blancs et 8,125 femmes blanches, de tout âge. La population de couleur montait à 12,738 hommes, et 13,214 femmes; total, *intrà muros* 44,469. Les cinq *barrios* (faubourgs) renfermaient 15,661 blancs hommes et femmes, et en gens de couleur 6,823 mâles, et 7,821 femelles. Ensemble 34,178 blancs, et 40,596 individus de couleur *. Ajoutez à cette population, la garnison et les équipages des navires qui fréquentent le port journellement, et vous concevrez qu'une aussi

* Population beaucoup accrue aujourd'hui. *Voyez* cet article dans l'Aperçu statistique.

grande quantité de bouches doit nécessiter des marchés bien approvisionnés.

Les différentes parties de la ville sont coupées par de grands carrés appelés *plazas*, qui servent aussi de marchés. Là, vous trouverez, dès les quatre heures du matin, un nombre incalculable de *monteros*blan cs, noirs et bruns arrivant d'un rayon de plus de vingt milles avec des denrées et des produits du pays, apportés dans des paniers à dos de chevaux ou de mulets. On est surpris de voir de quelle manière ces pauvres animaux sont chargés de volaille, de fruits, de maïs, de *maloja* *, et de toute espèce de légume; malgré la charge déjà considérable, le conducteur monte lui-même sur ces paniers en fumant un cigare et en faisant claquer son fouet. Jamais vous ne verrez un mulet attelé à une voiture sans qu'il ne soit monté par le conducteur, qui, pour le soulager, ferait mieux de se mettre sur la voiture; car l'envie de marcher lui prend fort rarement.

* Tiges et feuilles de maïs frais coupées et servant de fourrage pour chevaux et autres bestiaux.

Nonobstant ce traitement, chevaux et mulets ont bonne mine, et font avec leurs charges bien des lieues à l'ardeur du soleil sans quitter le trot. Ces animaux sont de petite race, à peu près semblable à la haquenée de louage d'Angleterre. Très dociles, ils sont presque toujours montés sans brides ni étriers; une muselière ou même un bout de corde tient lieu de rênes. Enfin pour terminer, j'ajouterai qu'ils sont rarement ferrés, et le seul soin qu'on en ait c'est de les baigner régulièrement tous les matins.

Revenons aux marchés. Les étaux et échopes sur lesquels la municipalité perçoit un droit d'un réal par semaine (et autant pour chaque bête de somme chargée qui entre dans la ville), sont bien fournis de viandes, de poissons, de volailles et d'une grande variété de produits, suivant la saison. Le prix du pain et de la viande est réglé par les *regidores;* le pain n'est pas très cher, et le bœuf, le mouton et le veau coûtent environ 10 à 12 sous la livre. Les Havanais qui font une grande consommation de viande mettent un soin

particulier à nourrir une quantité de bétail qu'ils élèvent dans des *potreros* ou parcs, et l'on peut assurer que la viande fraîche, le poisson, la volaille et les végétaux sont abondans dans toute l'île. Le *tasajo* ou bœuf séché, le *bacallao* ou poisson sec, dont les nègres se nourrissent, le jambon, le riz et tous autres comestibles sont apportés par les étrangers. On importe annuellement à la Havane 80,000 barils de farine, bien que le sol pourrait aisément produire d'excellent froment, particulièrement dans les environs de *Villa-Clara* et de *Santo-Espiritu*, dans la partie orientale; on a reconnu que le grain qui y croît est de bonne qualité, et que la culture du riz près de *los Güines* y réussissait bien.

Il y a dans l'île des hommes industrieux qui comprennent fort bien tout ce que présenterait d'utilité la culture des articles de première nécessité, et l'avantage qui en résulterait de conserver au moins deux millions de piastres qui sortent annuellement de l'île pour payer l'importation des denrées nécessaires à la vie; mais le travail prend difficilement de

l'essor dans un climat qui vous invite au repos.

Ici le luxe ne se laisse pas affamer. Les tables des riches sont couvertes d'une grande quantité de mets, toutefois les grands dîners ne sont pas ici fort à la mode. Quand il y a quelque fête dans une famille, le festin commence par un déjeuner qui équivaut à un dîner splendide.

Le *caballero* cubanais se lève de bon matin, et aussitôt sorti de son lit, il prend une tasse de chocolat ou de café; ensuite il allume son cigare et se promène sur son *patio* ou balcon, ou bien il monte à cheval. A dix heures il déjeune et se fait servir de la soupe, du poisson, de la viande, des œufs et du jambon, du vin et du café. Un peu avant que les convives se lèvent de table, on présente à chacun une petite cassolette à charbon ardent pour allumer le cigare. Les femmes aussi fument, cependant celles de la haute volée s'en abstiennent, et je dirai que la plupart de celles qui affectent d'avoir de bonnes manières dédaignent cet usage; et en cela elles ont raison. Néan-

moins j'ai vu la femme et les filles d'un officier du roi fumer dans les rues; j'ai vu fumer encore les femmes et les demoiselles de médecins, d'avocats et d'alcades, tandis que tout homme comme il faut dit à la Havane qu'aucune dame ne fume *. Quoi qu'il en soit, l'habitude de fumer est si générale, que l'attitude que prennent beaucoup de fumeurs leur donne un air d'automate. Il n'est pas jusqu'aux enfans qui ne fument! On rencontre de petites créatures avec un cigare entre les doigts, et comme les parens habillent les garçons de cet âge avec des habits longs et qu'ils tiennent une petite canne à la main, cela leur donne l'apparence d'hommes faits; il ne leur manque que des favoris pour paraître la caricature de leurs pères.

Je ne vous ferai pas la description d'un déjeuner dînatoire que je viens de quitter un peu brusquement. Il en est de ces déjeuners

* Il est de fait que les dames de la Havane ne fument pas de cigare, et si l'auteur anglais a vu fumer quelques femmes blanches, elles ne pouvaient appartenir à cette classe dont il devait faire la société.

ici comme ailleurs, c'est qu'on ne modère pas assez son appétit, et la sobriété ne saurait, dans ces climats, être trop observée par les étrangers. Que devenir après le repas? C'est là une question qui fréquemment embarrasse la plupart des Havanais. Au demeurant, il faut faire quelque chose. D'abord on commande la *volanta*. Cette voiture est une caisse de la forme des anciens cabriolets français, posée sur deux énormes roues, sans ressorts, mais bien suspendue sur des courroies; le cheval s'attelle à l'extrémité des brancards, de telle sorte que les roues se trouvant à un bout et le cheval à l'autre, la charge pèse également entre cet intervalle, et la caisse reçoit le mouvement d'un palanquin. Pour les *volantas* destinées à aller dans la ville, il n'est permis d'atteler qu'un cheval, sur lequel est un nègre accoutré d'une bien simple livrée, de longues guêtres de cuir faites en forme de bottes de postillon, et d'une paire de gros éperons plus propres à piquer un éléphant qu'un cheval. A la campagne, le conducteur monte un autre cheval qu'on

attelle de volée. Sur le devant de la voiture est étendu un morceau d'étoffe de laine d'un bleu foncé, pour garantir de la poussière et des rayons solaires pendant le jour, et de la rosée pendant la nuit. Ces cabriolets se croisent dans la ville en tous les sens, et il n'est presque pas de famille blanche un peu distinguée qui n'ait sa *volanta;* pour ceux qui n'ont pas les moyens de tenir équipage on trouve ces voitures de louage sur presque toutes les places et sur les carrefours.

C'est dans les chaleurs du jour que se font les visites de cérémonie. Les dimanches et jours de fêtes on va présenter ses civilités chez ses connaissances; les autres jours peuvent être réservés pour ses amis les plus intimes. Lorsqu'on ne sait que faire, on se balance dans un fauteuil contre un mur, ou bien on prend un bain; après on s'habille pour aller dîner. Ce repas a lieu à trois heures, et dure tout au plus cinq quarts d'heure; car comme les Espagnols ne boivent pas de vin après avoir dîné, ils ne demeurent pas long-temps à table; mais avant de se lever, la cassolette à char-

bon fait son apparition, le café suit immédiatement après. La conversation se ralentit peu à peu, et chacun se retire pour faire sa sieste. Dans moins d'une heure tout le monde est de nouveau en mouvement. Aussitôt on commande la *volanta;* peut-être y a-t-il une *corrida* de *toros* (combat de taureaux), et c'est là que se précipite la population havanaise. Ces divertissemens n'ont lieu qu'occasionnellement, et se tiennent dans une vaste enceinte circulaire construite en bois, hors de la ville. Il est extrêmement difficile d'y entrer, tant est considérable l'affluence, surtout lorsque les taureaux sont *todos de muerte*, c'est-à-dire pour être tous tourmentés par des artifices, et ensuite mis à mort. Le produit de la caisse s'élève ordinairement de 2,000 à 3,000 piastres.

Quand il n'y a pas de *corrida*, on s'en va à *l'Alameda*, promenade publique; c'est une grande et belle avenue dont le milieu est réservé aux voitures, et les allées de droite et de gauche aux piétons; elle est hors des remparts, à l'extrémité la plus éloignée de la ville,

où se trouvent à la fois un hôpital militaire et des *baracones*, établissemens consacrés à garder les nègres nouvellement importés, et destinés à être vendus *. Ainsi un étranger qui parcourt des yeux cet espace fréquenté par de joyeux promeneurs et des voitures élégantes, peut d'un coup d'œil apercevoir les trois particularités d'une île des Indes occidentales : une population fastueuse, l'esclavage et la fièvre jaune !

C'est toutefois un spectacle agréable que celui de voir dans un jour de fête ce concours de monde. Alors on relève *le capacete* (pièce de laine placée sur le devant de la *volanta*), et les beautés cubanaises déploient leurs grâces aux regards du public. On voit dans les *volantas* plus d'un œil vif et éclatant; car on sait que dans ce pays les dames ne couvrent pas leurs têtes de bonnets ou de chapeaux; au contraire, coiffées en cheveux, elles sont presque toutes à la grecque, ce qui leur sied à merveille. C'est seulement à l'église que le

* L'abolition de la traite a dû donner une destination différente à ces *baracones*.

beau sexe porte une mantille ou un voile, et se couvre ainsi la tête et les épaules plus ou moins selon son degré de dévotion, et alors son habillement est noir, suivant l'ancien usage espagnol. Dans toute autre circonstance, les femmes ont quelque chose de piquant et d'aérien dans leur mise, qui participe à la fois de la française et de l'anglaise; mais c'est la mode de la première qu'elles affectionnent plus particulièrement, et dont elles aiment à imiter la tournure. Les Havanaises sont généralement bien prises du corps, et l'on voit dans la haute classe beaucoup de jolies figures. Ces dernières se distinguent par de l'aménité et des manières aimables; et quoique l'habitude consacre ici une liberté d'expressions qui ferait rougir une lady, si elle osait se la permettre, leur licence n'empêche pas les Cubanaises d'être des épouses fidèles et des filles soumises à leurs devoirs. Les soins de leur éducation ne laissent rien à désirer; on leur apprend le français, la musique, la danse, la géographie et l'histoire; et comme on n'aime point à faire ici des *femmes*

savantes, classe fort ennuyeuse en tous pays, l'étude du latin et des sciences est abandonnée aux hommes.

Ici les hommes se distinguent généralement par un esprit naturel, et les femmes par un penchant inné à la pratique des vertus. Quant à la jalousie, cette passion y paraît presque éteinte. Les femmes jouissent d'une liberté telle, qu'assises à leurs croisées, elles regardent les passans sans craindre d'être arrogamment lorgnées ! Jamais dans la maison d'un mari je n'ai rencontré de *Dueña*, et ce que le langoureux et romanesque Espagnol aura peine à croire, c'est que je ne me rappelle pas y avoir jamais entendu donner une sérénade.

Si je descends dans la classe inférieure des femmes blanches, je regrette beaucoup de ne pouvoir en parler aussi avantageusement. Le fait est qu'elles sont sans aucune éducation, et sans propreté dans leurs vêtemens ; leurs manières sont lentes, leur esprit indolent ; et souvent on les voit les soirs s'aborder hommes et femmes, pêle mêle, sans se douter qu'il

puisse y avoir quelque chose de répréhensible en cela ; aussi suis-je porté à croire que les deux cent quatre-vingts enfans trouvés admis annuellement à l'hospice appartiennent tous à cette classe. Vous me pardonnerez cette digression, que je n'ai faite que parce que vous aimez à tout savoir. De l'*Alameda* nous nous rendons au spectacle, peut-être y joue-t-on quelque opéra passable; car si c'était une *comedia famosa* qu'on représentât, nous abandonnerions la salle au peuple. Il est d'usage de prendre une loge pour la saison, c'est ordinairement un laps de temps de trois ou quatre mois; sans cette précaution vous vous exposez à ne pas trouver de place dans une loge. Vous commencez par payer 4 réaux à l'entrée, ensuite moyennant un supplément vous vous placez où vous voulez, ou comme vous pouvez. La société y est agréable, et la salle assez commode, quoique peu spacieuse; elle n'est magnifiquement éclairée que lorsqu'il y a une représentation extraordinaire, circonstance qui ne manque jamais d'être annoncée par un programme de la pièce; l'annonce qui suit en

donnera une idée. « Ce soir il sera représenté « devant l'illustre et l'honorable public de la « Havane, la fameuse et admirable comédie, « intitulée : *El triunfo de la virgin santa Ma-* « *ria*, dans laquelle *le señor Garcia* remplira « le rôle très divertissant du *gracioso* (valet), « et la señora *Gamborino* celui de la *graciosa* « (soubrette); leurs saillies fines et spirituelles « amuseront agréablement l'auditoire. La co- « médie sera ornée de costumes et de décors « analogues, et entr'autres scènes on figurera « l'armée héroïque espagnole marchant contre « les infidèles, avec accompagnement de com- « bats et accessoires militaires; le héros espa- « gnol est à cheval, un chef moresque s'avan- « cera pour défier les Espagnols au combat; « mais le brave Castillan assisté de la *sainte* « *Vierge* tranchera la tête à l'audacieux More; « divers autres accidens plus surprenans les « uns que les autres termineront cette pièce ; « à ce spectacle succédera le *Rétablissement de* « *la constitution*, pièce admirable, écrite par « un fameux patriote, dans laquelle on figu- « rera la cérémonie de la pose de la pierre

« *lapida*, de notre *glorieuse constitution*. Le « théâtre sera illuminé avec éclat, et rien ne « sera négligé pour se rendre digne du suf- « frage d'un aussi respectable public. » *

J'ai vu un ouvrage espagnol récemment publié à Londres, où j'ai lu que le théâtre anglais était dans un état semi-barbare**. Je ne dirai pas précisément la même chose en parlant du théâtre espagnol; mais je me permettrai d'avancer qu'il y a beaucoup de sauvagerie (du poétique si l'on veut) dans leurs compositions dramatiques. Pour ce qui est de la comédie moderne espagnole, il n'y a pas grand' chose à en dire, toutefois il y aurait de la partialité à assurer que le dialogue manque de comique; ce qu'on ne saurait y trouver, ce sont des caractères, et c'est la pierre de touche des poètes dramatiques de tous les pays; on reproche avec raison aux anciens auteurs

* Lorsque l'auteur vit cette facétie, ce fut pendant la courte durée du règne des Cortès à Madrid.

** Pour s'assurer du contraire, on n'a qu'à lire l'ouvrage de M. Pichot, sur l'Angleterre et l'Écosse, écrit avec un talent d'observation très distingué.

espagnols des tours d'expression trop bizarres; quant à leurs héros, leurs *graciosos* (valets comiques), et leurs jeunes premiers, ils ne varient que de noms; ce sont les mêmes sujets agités par une multitude d'incidens et d'intrigues. Il me paraît que *Moreto* s'est montré supérieur à ses devanciers et à ses contemporains; sa touche dans la peinture des caractères est beaucoup plus délicate. *El Desden contro el Desden* est écrit avec élégance et pureté, et il a su éviter dans cette pièce ces fleurs métaphoriques que les écrivains espagnols aiment à prodiguer. Les *saynetes* (intermèdes), que les Espagnols affectionnent, sont faits avec esprit; le rôle du comique est presque toujours piquant et léger; quant à leurs grandes pièces, le style en est partout excessivement boursouflé, et elles sont remplies d'anachronismes étranges, et de tirades à perte de vue *. Pour ce qui concerne le programme dont j'ai fait mention plus haut, je n'ose en

* Moratin cependant ne mérite aucun de ces reproches, et si l'anonyme anglais eût connu cet auteur dramatique espagnol, sa critique eût été plus mesurée.

parler davantage quand ma mémoire me retrace d'avoir vu sur la scène d'un théâtre royal à Londres, *Timor le Tatar*, madame Sacchi et un éléphant dans une pantomine *d'un jour de Noël* (in a Christmas pantomime).

Quand le théâtre n'offre pas suffisamment d'attrait, il est d'autres ressources pour tuer le temps. Ce sont deux ou trois maisons belles et élégantes à une petite distance de la ville; les salons en sont spacieux et décorés avec goût. C'est peut-être le moment de vous dire à cette occasion que généralement les plafonds sont blanchis même jusqu'au-dessous des lambris; toute la partie inférieure est peinte dans un style assez gai; au milieu de ce plafond est suspendu un lustre. Un sofa, de petites tables dans les encognures et une rangée de chaises ordinaires composent communément l'ameublement des maisons havanaises; mais celles dont je vous parle ont un mobilier beaucoup plus splendide. Les personnes qui les habitent les éclairent tous les soirs, et la porte en est ouverte au public. Toute personne blanche des deux sexes peut y

entrer sans avoir besoin d'être présenté. On y trouve un orchestre pour la danse et des tables pour jouer le *monte*, jeu favori des Cubanais. En un mot, ce sont des maisons de jeux, dont les propriétaires ont le profit des cartes. L'opinion leur est si peu défavorable qu'on les voit fréquenter par des pères de famille qui y conduisent leurs femmes et leurs demoiselles; au reste comme ces maisons sont tenues par de braves gens qui ont une bonne réputation on n'y rencontre que de la société choisie.

Vous avez sans doute entendu dire que la danse est un amusement de prédilection des Indes occidentales; ce n'est pas ici une fureur comme dans les îles anglaises, cependant on y danse aussi beaucoup. Le menuet, propre à ce climat, passé de mode en Europe, est ici encore goûté, et les contredanses françaises y sont le plus à la mode.

La *Tertulla* (assemblée), est le *rout* espagnol où tout est grave et compassé. La Havane peut fournir à des assemblées un grand nombre de jolies femmes et beaucoup d'hommes ai-

mables. On pourrait cependant reprocher à la classe distinguée, un air cérémonieux qui la ferait juger appartenir à la vieille école. Lorsque un *caballero* de bon ton, après avoir fait sa visite, vous quitte, il commence par faire une révérence très respectueuse, arrivé à moitié chemin de la porte, il vous en fait une autre, et enfin une dernière lorsqu'il touche le seuil. Tout cela est très bien, cet air de cérémonie et de courtoisie a quelque chose d'élevé et donnerait une idée favorable de l'habitude des manières de salon, si le *caballero* n'avait pas été tout le temps de sa visite à cracher autour de sa chaise, de manière à vous faire lever le cœur.

Il me semble que je reprends mon rôle de censeur; mais comme je suis fatigué de ma tournée de plaisirs, il est grand temps d'aller prendre un peu de repos.

Le lit, dont on fait le plus communément usage dans le pays, est formé simplement d'un cadre de bois posé sur des pieds en croix avec une toile en travers; on étend soi-même sur ce lit une paire de draps, et de son ciel

on laisse tomber un filet dont on s'entoure pour se préserver des *mosquitos*. Ce genre de lit s'appelle un *catre*. Il faut sans doute quelque habitude pour s'accommoder d'un meuble aussi dur; mais comme cette manière de se coucher contribue à entretenir la fraîcheur, si recherchée dans les climats chauds, on lui sacrifie volontiers les plus tendres matelas.



LETTRE CINQUIÈME.

Fondation de la Havane; progrès de son commerce; son port ouvert à toutes les nations; autres ports de Cuba jouissant du même privilége. — Effets de cette mesure sur les revenus de l'île. — Progrès rapides de Matanzas. — Le monopole aboli pour faire place à la liberté du commerce accordée aux ports de la Havane, de Santiago de Cuba, de la Trinidad et de Matanzas. —Résultats de cet état de choses.—Revenus; secours fournis sur ce revenu à d'autres gouvernemens. — Exportations et importations de l'île. — Ports de Baracoa et de Mariel ouverts.—Embarras du trésor; ses causes. — Ressources; disposition du gouvernement à les accroître. — Nouveaux établissemens sur l'île; leurs progrès et leur état actuel; fonds destinés à des institutions publiques.

Le commerce seul a fait la Havane ce qu'elle est aujourd'hui; les vastes parties de cette île demeurées désertes pendant des siècles entiers voient diminuer ou augmenter la population dont elles sont couvertes en raison du déclin ou de l'accroissement des relations commerciales.

Cuba avait vu se former un établissement sur son sol bien des années avant qu'aucun homme, pas même le fondateur de cette colonie, se doutât de son importance et de sa valeur. Lorsque Diego Velasquez * fonda la Havane en 1515, il n'y vit qu'un pied à terre utile dans l'expédition qu'il méditait contre le Mexique, et un lieu propre à en faire un dépôt d'aventuriers. Le flot de la population, agité sur la terre ferme où s'ouvrait le vaste champ des spéculations, était ballotté entre le choix de ce port et céux de la Nouvelle-Espagne et de la Floride. Déjà un couvent de franciscains établi à la Havane en 1576, un autre établissement de même genre fondé par les Dominicains deux ans après, donnent une idée de l'importance que la colonie avait acquise. Une autre preuve de l'accroissement de cette importance c'est que vers la même époque

* Le fait est que Velasquez forma dans l'île des établissemens utiles et y attira beaucoup d'Espagnols; il contribua par ses conseils à frayer à Fernand-Cortez le chemin de la gloire qu'il a parcouru avec tant de succès au Mexique.



LETTRE CINQU

Fondation de la Havane; progrès
son port ouvert à toutes les natio
Cuba jouissant du même privilég
mesure sur les revenus de l'île. —
Matanzas. — Le monopole aboli
liberté du commerce accordée au
de Santiago de Cuba, de la Trin
—Résultats de cet état de chose
fournis sur ce revenu à d'autr
Exportations et importations d
Baracoa et de Mariel ouverts.—
ses causes. — Ressources; disp
nement à les accroître. — Nouv
sur l'île; leurs progrès et leur
destinés à des institutions publiqu

Le commerce seul a fait la Ha
est aujourd'hui; les vastes part
demeurées désertes pendant des
voient diminuer ou augmenter l
dont elles sont couvertes en raison
de l'accroissement des relations co

elle fut deux fois ravagée par les Anglais * et les Français. La Havane ne fut entourée de murailles qu'en l'an 1633, époque à laquelle la capitainerie-générale de l'île fut réunie au gouvernement de cette ville; elle devint bientôt le point central du commerce, et son port le rendez-vous ordinaire des galions qui se rendaient dans l'île. Cependant ce commerce, qui ne se faisait que par les galions et les bâtimens de l'état, fut dans l'origine d'un rapport si précaire, que les dépenses de l'administration de l'île furent presque entièrement supportées par la caisse de Mexico qui pourvut long-temps à tous ses besoins. Les ports de cette île, la plupart en état de contenir des bâtimens de toute capacité et en grand nombre, se virent condamnés à

* En août 1762, les Anglais assiégèrent et prirent la Havane, qu'ils furent forcés d'abandonner le 6 juillet 1764. Ils se conduisirent avec tant de hauteur et si peu d'égards, qu'ils se firent généralement détester par les habitans; aussi depuis cette époque on célèbre tous les ans dans l'église de Santo-Domingo un service pour la commémoration de cette heureuse délivrance.

l'inactivité, aussi long-temps que prévaudrait le principe vicieux du monopole exclusif. Antérieurement à 1778 l'Espagne avait déjà senti combien ce système de restriction était impolitique; mais comme si son réveil se fût opéré dans les ténèbres, elle n'alla d'abord qu'à tâtons; dominée par la crainte et usant de circonspection, elle n'ouvrit que quelques ports de l'île aux relations commerciales avec la péninsule. Ceux de la *Havane*, *Santiago de Cuba*, *la Trinidad* et *Batabano* furent d'abord les seuls qui jouirent de cette faveur; le même privilége fut par la suite étendu à d'autres ports, et comme les dates de ces concessions peuvent mettre à même de juger des progrès locaux des diverses parties de l'île et du cercle qu'a parcouru successivement la population qui la couvre, je vais vous en présenter le tableau.

Nuevitas (sur la côte nord de la juridiction de *Puerto-Principe*, à 170 lieues est de la Havane), le 5 août 1784.

Matanzas (sur la côte nord, à 22 lieues est de la Havane), le 3 décembre 1793.

San Juan de los Remedios (sur la côte nord, à 90 lieues est de la Havane), le 14 mai 1796.

Baracoa (sur la côte nord-est, à 304 lieues de la Havane, et 78 de Santiago de Cuba), le 21 juillet 1803.

Manzanillo (sur la côte méridionale de la juridiction de Bayamo, à 218 lieues de la Havane), le 21 juillet 1803.

El Goleto (sur la côte méridionale de la juridiction de *Santo Espiritu*, à 114 lieues de la Havane), le 21 juillet 1803.

Avant l'année 1778 (époque où les premiers ports dont nous avons parlé obtinrent leurs priviléges), l'exportation du sucre, produit principal du commerce indigène, n'était guère que de 200,000 quintaux, qui équivalent à 12,500 *hogsheads* anglais *. Le plus mauvais terrain des Indes occidentales rapporte plus d'un *hogshead* de 16 quintaux par

* Quatre *arrobas* font un quintal, et chaque *caxa* ou caisse de sucre espagnol contient de 16 à 20 *arrobas*. La caisse a 45 pouces de long sur 22 ½ de large, il n'y a point de règle fixe pour la hauteur qui dépend de la

2 acres; par conséquent, en ne prenant même pour base que ce minimum, il paraîtrait que les plantations de cannes à sucre ne couvraient pas 25,000 acres d'une île qui en contient plusieurs millions. Toutefois les progrès que firent l'agriculture et le commerce furent bientôt marquans, et afin de les faire ressortir davantage et de vous donner une idée de cet accroissement, je crois qu'il est à propos de vous présenter l'état financier de l'île.

Elle se divise en trois *intendances* ou administrations des finances, qui sont : la *Havane*, *Santiago de Cuba* *, et *Puerto-Principe*. L'intendant de la première est *surintendant général des deniers publics* et

dimension des planches, ce qui varie la quantité du contenu. Les caisses elles-mêmes pèsent ordinairement de 35 à 70 livres chacune. La même inégalité se rencontre dans la capacité des boucauts de mélasse, qui contiennent de 16 à 20 barils chacun; le baril contenant 10 *frascos*, qui équivalent à 30 *quartillos* ou pintes.

Une pipe de rum contient 180 frascos ou 67½ gallons.

* On dit communément dans le pays, *Cuba* pour *Santiago de Cuba*.

a l'entière administration des revenus. Ces intendances ont sous leur dépendance dix districts ou administrations territoriales confiées à des *subdélégués*. Ces subdélégués sont chargés des revenus de l'intérieur (qui avant 1703 ne valaient pas la peine d'être recueillis), et ont des employés répartis dans leurs districts pour faire la levée des impôts. Tous les ports libres ont leur subdélégué subordonné à l'intendant du district.

Il n'existe point d'états précis du produit de ces dix administrations jusqu'en 1762; les registres ayant été en partie rongés par les teignes (*edax archivorum*) jusqu'à cette année, et ceux antérieurs à l'an 1735 ont été entièrement détruits par ces insectes. En 1762, première année sur laquelle on ait des données certaines, le produit total de ces districts fut de 23,040 dollars ou 115,000 fr. Mais en 1778, le revenu s'éleva à 158,624 dollars ou 793,000 fr. Une énumération de quelques revenus particuliers fera mieux connaître les progrès de la colonie et de ses finances; un subdélégué fut attaché, en 1756,

à la ville de *Matanzas;* sa situation sur la côte septentrionale à 22 lieues de la Havane, un bon port dominant le golfe de la Floride, la fertilité des terres qui l'entourent, tout semblait devoir favoriser son commerce, et cependant son revenu se bornait encore, en 1762, à une misérable somme de 74 dollars ou 370 fr. Quoique son port n'ait été libre qu'en 1793, néanmoins sa proximité de la Havane la mit à même de participer aux avantages de celle-ci et d'étendre son commerce, de telle sorte qu'en 1780 le revenu des impôts de l'intérieur se monta à 7,167 dollars ou 35,835 fr., centuple de ce qu'ils rapportaient en 1762. En 1794, à la fin de la première année de l'ouverture de son port aux bâtimens marchands, les droits d'entrée s'élevèrent à 812 dollars ou 4,060 fr. et les revenus de l'intérieur à 9,091 dollars, ou 45,455 fr., le tout formant un total d'environ 55,700 fr. En 1818, cette même ville de *Matanzas* produisit 249,023 dollars ou 1,245,000 fr. Ainsi, cinquante-six ans avaient suffi pour porter ses impôts à quatre mille fois ce qu'ils étaient autre-

fois *; le revenu intérieur des dix districts était en 1818, de 618,036 dollars ou 3,090,000 fr.

Il est à remarquer que ces dix districts ne comprennent pas le port de la Havane, et que les impôts dont je viens d'exprimer le montant ne se sont prélevés que sur le commerce intérieur. Cet accroissement de revenu est donc une preuve évidente des progrès simultanés de la population et du commerce; et on peut en tirer ces conséquences : qu'il y a un peu plus de cent ans que la première n'était pas assez nombreuse et assez concentrée; que le second n'offrait pas des produits assez considérables pour supporter des impôts; et que depuis l'établissement de ces impôts la population d'une part, et le commerce intérieur de l'autre, ont éprouvé un accroissement rapide. On ne peut douter que

* Dans l'année 1819, *Matanzas* reçut dans son port (déclaré libre en 1809), 268 bâtimens et en expédia 265; ses exportations se sont élevées en sucre, à 42,279 caisses, et en café, à 47,941 arrobas. 5,447 nègres y ont été importés d'Afrique dans la même année. Le total des importations s'est monté à 308,419 dollars ou un million et demi de francs.

ces avantages ne soient dus au changement de système et à la liberté du commerce, qui, dégagé des entraves du monopole, s'éleva de lui-même à la hauteur où il devait naturellement atteindre. Mais le décret de 1778 était loin encore de donner toute la latitude nécessaire. Les restrictions apportées aux relations de l'île avec le sol et les habitans de la péninsule n'étaient pas encore en harmonie avec les exigences toujours croissantes du commerce, et les circonstances politiques dans lesquelles se trouva la métropole rendirent même les concessions à peu près illusoires.

En trente ans, Santiago de Cuba vit plus que tripler ses produits en sucre. Une nouvelle branche de culture, le café, lui était déjà d'un très grand rapport; son tabac était le plus recherché sur la place, et vingt mille arrobas de cire sortaient annuellement de ses ports. Néanmoins, malgré cet accroissement dans les produits du sol et de l'industrie, avant l'admission des navires étrangers dans les ports de la colonie, ses exportations ne consistaient encore qu'en une valeur d'environ 5,000,000 de dol-

lars, ou 25,000,000 de francs, tandis qu'il s'en fallait de plus d'un million et demi de dollars que les droits prélevés sur ces exportations et sur les importations, joints aux impôts perçus dans l'intérieur, fissent face aux dépenses du gouvernement.

On songea enfin à remédier au mal, en étendant les premières concessions ; si bien qu'en 1809, la *Havane*, *Santiago de Cuba*, *la Trinité* et *Matanzas*, ouvrirent leurs ports à toutes les nations et y appelèrent les spéculations et l'industrie du monde entier. Depuis ce moment, ces places se sont enrichies et s'élèvent à un état prospère toujours croissant. Environ onze cents bâtimens de toute nation touchent annuellement à la Havane. La culture du café a pris un tel accroissement, que la seule province de la Havane y emploie près de 25,000,000 de dollars (125 millions de fr.). Les gens les mieux informés jugent que les capitaux en circulation dans l'île se sont accrus d'environ le double de cette somme dans le peu d'années écoulées depuis que son commerce a été déclaré libre. L'aug-

mentation du revenu a répondu aux progrès de l'agriculture et du commerce, il est d'environ 4,000,000 de dollars (20 millions de francs). Le résumé des comptes arrêtés le 31 décembre 1819, donnait 4,104,568 dollars. En 1818, la recette se monta à 3,793,914 dollars, qui joints à 573,668 dollars, résultat de la balance de 1817, forment un total de 4,367,582 dollars. Les dépenses pour 1818 se sont élevées à 3,686,993 dollars. Excédant, 680,589 dollars pour le service de 1819. Dans le cours de cette dernière année la recette, comme je l'ai déjà dit, a produit 4,104,568 dollars, formant avec l'excédant de 1818 un total de 4,785,157 dollars, (24 millions de francs). Les dépenses de 1819 ont exigé une somme de 3,847,890 dollars; compte fait, l'excédant est de 937,267 dollars, transportés à la caisse de l'année 1820. *

Si des dépenses de l'île vous déduisez 469,370 dollars destinés au soutien des deux Florides **, près de 100,000 dollars pour Saint-

* *Voyez* l'article Finances dans l'Aperçu statistique.

** Provinces qui faisaient dans le temps partie de

Domingue et ses réfugiés; environ un million et demi pour la garnison habituelle et la marine royale, sans compter les frais de guerre; 25,377 dollars pour *Puerto-Rico*, et près de 400,000 dollars pour le soutien de la cause royale dans l'Amérique méridionale, vous pourrez vous faire une idée des avantages que la liberté du commerce a procurés à cette île.

Les exportations de la Havane seule, en 1819, donnent les résultats suivants :

192,743 caisses de sucre pesant environ	850,000 quint.
642,716 arrobas de café, ou.......	160,679 quint.
30,845 boucauts de mélasse, ou...	1,974,000 gall.
2,830 pipes de rum, ou........	191,017 gall.
19,373 arrobas de cire, ou.......	4,843 quint.

La valeur de ces exportations peut être estimée environ 9 millions de dollars, faisant 45,000,000 de francs. *

Matanzas, qui par l'importance de son com-

la capitainerie-générale de la Havane, et cédées aujourd'hui aux États-Unis, sous des conditions qui rendent cette cession presque encore provisoire.

* *Voyez* l'article Commerce dans l'Aperçu statistique.

merce vient immédiatement après la Havane, a vu sortir de son port, en 1819:

14,760	caisses de sucre..........	60,000 quint.
35,198	arrobas de café..........	8,799 quint.
8,216	boucauts de mélasse*......	525,804 gall.

On peut estimer ces exportations à un million de dollars (25 millions de francs).

Les exportations de Santiago de Cuba ainsi que les importations, quoiqu'on n'ait pas une connaissance bien exacte du mouvement de son commerce, présentent à peu près la même valeur.

La *Trinidad*, d'après des données plus précises, a exporté pour une valeur d'environ 200,000 dollars (un million de francs).

Le port de *Baracoa* obtint, en août 1815 seulement, l'autorisation de recevoir quatre ou cinq bâtimens chargés d'objets de première nécessité; il fut déclaré entièrement

* 27,519 caisses de sucre, 12,743 arrobas de café et 139 tonnes de mélasse ont aussi été expédiées d'autres ports de l'île, mais ces exportations ont été comprises en grande partie dans celles de la Havane.

libre en décembre 1816 *. Cependant, quoique les droits de douane soient moindres de moitié que ceux de la Havane, son commerce est encore très peu considérable.

Mariel, excellent port, à quelques lieues ouest de la Havane, a aussi été déclaré libre par ordonnance royale du 29 février 1820; les denrées qu'il exporte annuellement consistent, sans compter le café et autres articles, en près de cinquante mille caisses de sucre, que jusqu'à présent on envoie à la Havane pour être expédiées de ce port.

D'après cet aperçu, les exportations de l'île de Cuba en sucre, café, cire, rum et mélasse, s'élevèrent à une valeur d'environ 11,200,000 dollars, ou 56,000,000 de francs.

Outre cela elle exporte encore pour près de 2,000,000 de dollars de tabac, des cuirs pour une somme de 80,000 dollars, et des fruits confits, du bois d'ébénisterie, de la mélasse, etc., pour une somme de 150,000 dollars. On peut donc porter l'estimation an-

* Tels sont les termes du décret royal.

nuelle des exportations générales de l'île à 13,230,000 dollars, ou 66,000,000 de francs.

D'un autre côté l'île reçoit des farines, du vin et des provisions sèches pour 2,500,000 dollars; des meubles pour 700,000 dollars, et pour 6,000,000 de dollars en produits manufacturés; ce qui forme un total de 9,200,000 dollars, ou 46,000,000 de francs.

Remarquez que je n'ai point encore parlé de la traite des esclaves, commerce plus lucratif, et qui a été en pleine vigueur durant l'espace de temps qu'embrassent ces calculs. Dans le cours de 1819, la valeur des esclaves importés, en prenant le minimum pour base, se monte à 5,000,000 de dollars. Je suis très porté à croire que la plus grande partie des capitaux employés à ce trafic ne provenait pas des richesses de l'île, mais bien de l'étranger, et que, par conséquent, tout le bénéfice ne pouvait appartenir à l'île. Toutefois en comprenant ces esclaves dans l'estimation générale des importations, on obtiendra une valeur totale de 14,200,000 dollars, ou 72,000,000 de francs.

Tels sont les progrès qu'a faits le commerce de la Havane dans le court espace de onze ans, quoique ce port ait été harassé par les bâtimens armés en course des provinces insurgées de l'Amérique espagnole, et qu'il ait ressenti avec le continent opposé les commotions politiques de l'Europe. Depuis quelque temps cependant son commerce a un peu perdu de son activité. L'état d'épuisement de la métropole, l'ébranlement du crédit aux États-Unis, et les entraves dans le système de restriction que l'Europe continue de maintenir, ont nui aux exportations de l'île, et diminué par conséquent ses revenus. Par suite de ces circonstances et de l'évidence de leurs effets, le gouvernement fut ici obligé, le 19 juin 1820, d'adapter les impôts à la nécessité du temps; les raisons qu'on a fait valoir pour justifier ces modifications sont : « le dépérissement du « commerce maritime; le peu d'arrivages de « bâtimens ; la diminution dans les exporta- « tions* ; la baisse des denrées coloniales,

* Si l'on compare les sept premiers mois de l'année 1818 aux sept mois correspondans de l'année 1819, on

« surtout du rum et de la mélasse, dont le prix « paie à peine leur transport sur les lieux de « l'embarquement, et tout cela à une époque « où un trafic essentiellement nécessaire à la « culture des terres vient d'être aboli. » * Il en est résulté que les revenus ont matériellement souffert, tandis que les dépenses étaient accrues par l'augmentation de la garnison, et les secours exigés par la métropole pour la cause royale sur le continent de l'Amérique. Quelques mois après que la constitution fut

verra que la première de ces deux époques a exporté 10,000 caisses de sucre de plus que la seconde, et que près de 200,000 arrobas de café restèrent d'excédant sur les approvisionnemens de 1819.

* Tel est le langage du gouvernement, et c'est pour nous un pronostic des dispositions que nous lui supposons qu'il exécutera la loi de l'abolition.

Le passage suivant d'un rapport d'un des commissaires espagnols nommés pour l'abolition de la traite des nègres, se trouve dans un pamphlet qui vient d'être publié ici en apologie de la conduite de l'autre commissaire, l'intendant de l'île.

« Le cabinet anglais, *l'implacable ennemi des posses-* « *sions d'autrui*, a long-temps *couvé le dessein de ruiner*

rétablie, presque toutes les classes se refusèrent ici au paiement des impôts, s'imaginant que le coup porté au pouvoir absolu frappait également toutes les branches de son système. Le peuple, imbu de cette idée, s'obstinait à n'obéir à aucune intimation, et à résister à toute contrainte; si bien que, cinq mois après le rétablissement du gouvernement constitutionnel, il existait à peine dans l'île une autorité qui eût le courage d'agir. Le trésor était vide, les lois sans vigueur, l'entêtement avait tout remplacé; l'ordre public était partout violé, et les tribunaux ne retentissaient

« *cette île*, objet favori de son ambition, depuis surtout « que l'éloquence perfide de Shéridan l'a comparée à « un géant naissant. Ce cabinet, renversant les principes « du commerce comme s'ils eussent été en opposition « avec l'esprit des nations, s'est emparé des idées no- « bles et philanthropiques de l'estimable philosophe « Willberforce, et à l'aide de sa politique ordinaire a « arraché à notre gouvernement, qui n'était alors qu'un « vrai simulacre, son assentiment à un traité qui, « quelque fatal qu'il soit à l'île, ne lui cause cependant « pas tant de préjudice qu'il n'est odieux et humiliant « dans sa manière d'abolir la traite des noirs. »

plus que des querelles de leurs membres et des railleries de la populace. Tout a prouvé que le mot liberté n'est pas encore appelé à prendre place dans le dictionnaire espagnol, et que le peuple n'est pas fait pour le comprendre; chacun l'interprète selon ses vues; les uns vont éclaircir sa signification chez les Français, d'autres chez les Anglais, et le plus grand nombre l'entend à la manière des Tartares. Un gouvernement ferme et une réforme complète dans l'administration de la justice supprimeront avec le temps tous les abus. Il ne manque pas d'hommes pourvus de sens dans cette ville; en les encourageant et en réprimant cet esprit audacieux d'une prétendue liberté qui s'empare de tout sans vouloir entendre à aucune concession, on opérerait une réforme réelle et salutaire.

D'autres causes que la suspension des paiemens ont amené la gêne présente du trésor de l'île : l'extinction de plusieurs impôts déclarés *inconstitutionnels* par les Cortès lors de leur première institution, tels que *el estanco* ou monopole royal du tabac, la vente des

charges, et l'impôt additionnel sur les *pulperias* *, ainsi que l'*alcabala*, ou droit sur la vente des esclaves, qui n'existe plus. Ajoutez à cela les pertes occasionnées par les faillites des négocians, et les délais que mettent les personnes chargées de faire valoir les propriétés et d'en payer le revenu. En effet, plusieurs faillites considérables se sont déclarées, et l'abolition de la traite, qui en a été la principale cause chez plusieurs colons, fait malheureusement présumer que d'autres les suivront. Cependant les ressources sont grandes, et il ne faudrait qu'arrêter les progrès de cette maladie de langueur, fruit des contestations entre les colonies et la métropole, pour voir reprendre cet état d'aisance et de prospérité qu'un gouvernement sage et paternel doit s'efforcer de procurer à ses administrés. **

Il est cependant vrai que dans le cours

* On appelle de ce nom les boutiques où se vendent des provisions de toute espèce.

** On fera attention que l'époque citée par l'auteur anglais, est celle où le gouvernement des Cortès avait porté dans l'île le désordre de son système.

des dernières années le gouvernement n'a rien négligé pour l'amélioration de la colonie et la prospérité de sa population. Pour remplir le dernier objet, on publia, en octobre 1817, un décret royal portant que des terres sur les côtes méridionales et septentrionales seraient accordées aux personnes qui désireraient y faire des établissemens. Un fonds a été créé au moyen d'un impôt provisoire de six dollars sur chaque esclave mâle importé d'Afrique. Cet impôt, à partir du 10 février 1818, époque où il fut établi, jusqu'au 30 novembre 1819, a produit 106,130 dollars. Sur ce fonds le gouvernement s'est engagé à payer à tout catholique blanc qui viendrait s'établir dans l'île trois réaux par jour pour ceux qui ont atteint l'âge adulte, et un réal et demi pour ceux au-dessous de quinze ans, pendant les deux mois qui suivront leur arrivée; de plus un dollar par lieue pour le voyage de l'adulte, du lieu du débarquement à celui assigné pour sa demeure; et quatre réaux à ceux qui n'auraient pas encore atteint l'âge mentionné. Les parties de l'île désignées pour

l'établissement de ceux qui voudraient s'y fixer sont :

Nuevitas, sur la côte nord; *Guantanamo*, sur la côte orientale, connu des Anglais sous le nom de *Walthenam*, ou *port de Cumberland*; une étendue de terrain de six lieues carrées, contiguë à la baie de *Jagua*, sur la côte septentrionale, et une autre d'environ quatre lieues et demie, appelée *Santo-Domingo*, à environ quatre lieues de la côte nord, à dix lieues ouest de *Villa Clara*, et à soixante-dix de la Havane.

Chaque individu blanc au-dessus de l'âge de dix-huit ans, qui se sera rendu à *Nuevitas*, recevra en toute propriété une *caballeria* de terre (32 $\frac{1}{2}$ acres), à condition d'en commencer la culture dans les six mois qui suivront son arrivée, et d'en mettre la moitié au moins en rapport dans l'espace de deux ans. Depuis que l'offre de ces concessions a été publiée, près de quatre cents personnes ont voulu profiter des avantages qu'elles semblaient promettre. Mais, soit indolence, soit qu'il y ait difficulté insurmontable, le découragement

a pris le dessus, et les colons abandonnent successivement ce nouvel établissement. *

Les mêmes avantages ont été offerts à ceux qui se présentèrent à la baie de *Guantanamo* et de *Santo-Domingo*. Après expiration des termes fixés pour les concessions à *Nuevitas* et dans les deux derniers établissemens, et lorsque les dons des terres auront cessé, celles qui resteront seront offertes à titre de récompense, ainsi qu'il suit : la première année après l'expiration du terme, à raison de 100 dollars pour chaque *caballeria* ; la seconde année, à raison de 125 dollars et ainsi de suite, avec une addition progressive de 25 dollars, par année, jusqu'à la dixième inclusivement. Dernièrement le port de *Guantanamo* a aussi été déclaré libre, et un impôt de deux pour cent en

* D'après le rapport qu'a fait de cet établissement, il y a quelque temps, un écrivain espagnol de l'opposition, qui se plaint de l'incurie de ceux qui étaient chargés de la direction de cette nouvelle colonie, il n'y restait plus qu'une quarantaine de personnes. Le port de *Nuevitas* ne peut recevoir que des navires de petite capacité.

sus des droits ordinaires, a été établi sur les produits exportés. Les deniers provenant de cet impôt doivent être employés à la construction d'une batterie pour la défense du port, d'une maison pour la douane, et d'un phare. Cet établissement compte déjà soixante-dix plantations, et une manufacture de tabac du second ordre; de plus, l'excellence de la baie et sa situation pour le commerce ne peuvent manquer d'accroître rapidement sa prospérité.

L'établissement de *Santo-Domingo* ne possède pas ces avantages. A la vérité, il est placé au milieu des terres à blé de Cuba, où le froment réussit parfaitement, et le tabac croît dans les terrains bas, tandis que les lieux élevés sont couverts de cèdres, d'acajou, et d'*acana*, espèce de bois dont on fait des meubles ; mais un inconvénient empêchera probablement cet établissement de prendre un bien grand essor ; la rivière de *Jagua*, qui traverse ce pays, et par laquelle s'effectuent les transports, a, en raison de ses détours, un cours de sept lieues avant d'arriver à la mer,

et à son embouchure il ne pourra approcher que des bâtimens d'un très léger tonnage.

Le lieutenant-colonel don *Louis de Clouvet*, officier en retraite du régiment de la Louisiane, a obtenu une concession de cent *caballerias* de terres sur la côte de la baie de Jagua, et s'y est établi avec quarante familles de colons espagnols venant de la Louisiane. Il s'y est colonisé dans l'espace de deux ans deux cent quarante-une personnes. Le gouvernement accorde 30 dollars à tous les individus arrivant de la Louisiane ou des États-Unis, et 60 à ceux qui partent d'Europe. Pendant les six premiers mois, les nouveaux arrivés reçoivent trois réaux et demi par jour, et peuvent pendant cinq ans, c'est-à-dire jusqu'en 1824, importer tous les articles de nécessité sans payer aucun droit. Les colons dans leurs établissemens respectifs ne peuvent vendre les terres qu'on leur a accordées que cinq ans après en avoir pris possession.

En s'efforçant d'accroître la population blanche, le gouvernement n'a pas négligé les moyens de la perfectionner. La société éco-



LETTRE SIXIÈME.

Description des environs de la Havane. — Routes ; réglemens les concernant ; description de celle qui conduit dans les terres. — *Regla*. — *Guanabacoa*. — Petits fermiers. — *Guanabo*. — Rivières de *Giguia* et de *Jaruco*.—*Rio-Blanco*. — *Rio Santa Cruz*.— Ville de *Gibacoa*. — Bois de Cuba, réglemens qui y ont trait. — Droits sur les bois de construction et merrains étrangers. — Mines de cuivre. — *Santa Maria del Rosario*. — *San-Juan de Jaruco*. — *Los Güines*. — Culture du riz. — Alligators (caïmans). — Contrée à l'ouest de la Havane. — Port de Mariel. — Projet de cession de la partie sud-est de Cuba à la France, et mention de celui qui en eut la pensée.

Le pays qui entoure la Havane dans un rayon de dix milles est stérile, dépourvu de bois, épuisé et abandonné. Le soleil et les pluies, frappant alternativement la surface dépouillée de la terre, ont lavé et desséché le sol. Dans les vallées abritées on voit çà et là, en culture, quelques pièces de terre où croît le maïs, dont le grain et la tige servent de

nourriture au bétail. La trace des eaux, les ravines qu'elles ont formées en entraînant toutes les terres qui se trouvaient sur leur passage, sont les seuls moyens de communication offerts d'un lieu à l'autre, sur un roc nu et raboteux. La nécessité a d'abord engagé à s'en accommoder, et l'usage a fini par leur donner la forme de routes. Par ordonnance de police, les lignes de communication d'une ville à l'autre doivent avoir 16 verges (yards*) de largeur, et il est défendu de rien établir sur leurs bords qui puisse la diminuer, comme maisons, haies ou enclos, surtout dans les endroits où la nature du sol rend difficile l'application du réglement. Les chemins de l'intérieur passent sur des montagnes, et offrent des endroits tellement difficultueux, qu'ils ne sont praticables qu'à cheval ou à mulet. Un grand nombre de petites rivières ont leurs sources sur le revers de ces montagnes, et quand on traverse l'île pour descendre vers la mer, au nord comme au sud, le cours

* C'est l'aune d'Angleterre.

des rivières arrête souvent le voyageur, particulièrement dans la saison des pluies, bien qu'on ait jeté presque partout des ponts de pierre et de bois.

Le gouvernement a établi, au mois de septembre 1818, une taxe de 4 dollars sur chaque esclave mâle importé d'Afrique, pour subvenir aux dépenses que nécessitent la construction et l'entretien de ces ponts, ainsi que l'amélioration des chemins *. Toutefois les difficultés naturelles des communications intérieures, communes à tous les pays sous les tropiques, ne sont rien en comparaison des inconvéniens et des dangers qu'y sèment les bandes de voleurs noirs et blancs, dont l'île est souvent infestée. Malheur au voyageur qui, seul et sans armes, aurait assez peu de prudence ou de connaissance du pays pour s'aventurer au milieu des *sierras* escarpées de l'intérieur!

En partant de la Havane, pour prendre la direction des terres, rien n'arrête l'attention

* Il aura été substitué depuis l'abolition de la traite une autre subvention pour cet objet.

dans les deux premières lieues que l'on parcourt; après avoir traversé le bassin, on arrive à une petite ville, appelée *Regla*, située sur une côte marécageuse, à un mille et demi de la Havane; c'est un endroit malpropre et malsain. A deux milles de là, à l'extrémité d'une éminence de rochers, se trouve la ville de *Guanabacoa*, lieu de plaisance où les Havanais passent la belle saison. Les bâtimens de cette ville, et on pourrait ajouter de presque toutes celles de l'intérieur, offrent l'apparence d'un village anglais en ruines, sur le point d'être reconstruit. Les maisons ressemblent extérieurement à des granges ou à des cabanes de terre, et les masses de rochers qui les séparent, et sur lesquelles elles sont bâties, donnent un air de dévastation à toute la ville; il ne faut y chercher ni pavé ni trottoirs; à la vérité il ne serait pas aisé d'essayer de niveler un terrain parsemé de blocs de rochers qui embarrassent les rues, ni de combler les cavités que laissent les intervalles; il existe dans cette ville beaucoup de sources minérales et de bains publics souvent visités en été.

La route qui conduit de la Havane à *Matanzas* est très fréquentée et a près de vingt lieues de longueur*. Pendant les douze premières lieues à peine rencontre-t-on une côte; le pays est uni et découvert, parsemé çà et là, à de très grandes distances, de cabanes et de terres cultivées. La population de ces campagnes est blanche, quelques familles possèdent un esclave ou deux. Ils élèvent des cochons et de la volaille, nourrissent des vaches pour fournir de lait les villes voisines, cultivent le *muniato*, la *yuca*, et fournissent les marchés de la Havane d'ail, de tomates, de melons, de calebasses, d'oranges, de *mameyes*, de *sapotes*, etc. A l'approche de ces demeures solitaires qui portent dans l'âme quelque chose de sombre et d'effrayant, les aboiemens des chiens et les cris des enfans indiquent assez combien il est rare d'y voir un étranger. Quant à l'hospitalité, il ne faut point y compter, et elle n'y est même pas à désirer. Il y a cependant jusqu'à *Matanzas* deux *posadas* ou auberges isolées,

* *Voyez* le tracé de cette route à la fin de l'ouvrage.

mais elles sont faites tout au plus pour recevoir des gens du commun; des personnes de condition supérieure n'y trouveraient ni commodité ni sûreté. La manière ordinaire de voyager est d'aller, de concert avec un autre voyageur, en *volanta* attelée de deux chevaux ou mulets, et de faire le plus de chemin possible. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de l'adresse avec laquelle ces animaux parcourent ces chemins raboteux, ou de la patience à toute épreuve avec laquelle ils supportent un travail pénible, exposés aux rayons brûlans du soleil. Les bœufs sont plus particulièrement employés à transporter les denrées, mais comme les charbonniers et beaucoup de ceux qui vont vendre des provisions au marché, demeurent souvent dans des lieux inabordables aux voitures, ils transportent leurs marchandises à dos de mulet; aussi rencontre-t-on souvent de longues files de ces animaux sur la route.

Le premier *ingenio* ou plantation de sucre que l'on rencontre sur la route de *Matanzas*, par *Guanabo*, est à près de cinq lieues de la Havane, d'une lieue de *Guanabo* et de la

mer. Cette dernière *villa* est un endroit composé d'une église et d'environ une vingtaine de cabanes ou maisons couvertes de chaume, habitées par de pauvres fermiers qui cultivent du maïs et des denrées qu'ils vont porter au marché. Toute la population se compose d'environ cent vingt blancs et à peu près autant de noirs. A quelques lieues de là commence la *sierra* ou chaîne de montagnes qui traverse l'île dans la direction du sud-est, et forme une barrière naturelle qu'interrompent de temps à autres quelques défilés très difficiles. Au nord-est et au sud-ouest de ces montagnes, sont situés de nombreux *ingenios*, et sur leur pente, qui est très douce, on aperçoit plusieurs *potreros* ou parcs dans lesquels on élève une quantité considérable de cochons, de bêtes à cornes et de chevaux. Quelques uns de ces *potreros* embrassent environ mille acres en étendue, quoique dans les parties plus écartées de l'île on ait consacré des terrains propres à cet usage, d'environ deux ou trois lieues carrées. En général la récolte annuelle d'un *ingenio* couvre de six à sept cents acres.

En avançant vers l'est, à près de deux lieues de *Guanabo*, on arrive sur les bords d'une rivière formée de la jonction de la *Giguia* avec le *Jaruco*. Une population peu nombreuse s'est réunie en cet endroit, et a construit sur les bords de la rivière, à une lieue de la mer, des quais où les bâtimens peuvent remonter pour prendre chargement. On trouve dans le voisinage de très belles propriétés, parmi lesquelles on distingue les *ingenios* de *Giquiabo*, de *Jauregui*, de *Rio-Blanco de Peñalver*, et notamment une caféière appartenante au comte de *Loreto*.

A une petite distance de là se trouve la ville de *Rio-Blanco* : car, en ce pays tout assemblage de cabanes autour d'une église prend le nom de *villa* *. Cela vient de ce qu'en traversant ces vastes contrées toute habitation humaine nous apparaît comme la manne dans

* L'auteur anglais se trompe en nommant *villa*, tout assemblage de cabanes autour d'une église ; un semblable endroit prend le nom de *pueblo* qui signifie village. *Villa* a beaucoup d'analogie avec *Ciudad* (ville ou cité), et peut aussi se traduire par *bourg*.

le désert, et nous sommes naturellement portés à agrandir ce qui est rare et inattendu. Le *partido de Santa-Cruz*, qui s'offre immédiatement après, est couvert de *potreros* et d'*estancias* * dans lesquelles on cultive un peu de tabac.

La rivière de *Santa-Cruz* porte de petits bâtimens jusqu'à quelques milles de la mer, et l'on a établi des quais sur ses bords pour faciliter les chargemens.

La *villa* ou *pueblo* de *Gibacoa* est située à deux lieues plus à l'est. Elle a une église et une petite population dans le fond d'une vallée arrosée par un ruisseau qui porte bateau. C'est par ce ruisseau que l'on transporte jusqu'au lieu de l'embarcation sur la côte, le bois coupé sur les hauteurs des environs.

Dans le principe, l'île faisait un assez bon commerce de bois, dont elle produit toutes les espèces connues sous les tropiques. De ce

* Une *estancia* est une pièce de terre en culture qui ne produit ni sucre ni café.

nombre sont, le cèdre, *le caoba*, le pin, *l'acana*, le *chicotron*, le *sabicu*, le *jobo*, le *quiebrahacha* ou bois de fer, le *jocuma de corazon*, le *roble*, le *guallo* et le *frigotillo* (employés comme poutres et solives dans les constructions), *l'elocuge* et la *lebisa* (pour planchéier et faire des cages), le *dagame* (pour des essieux), le *guira* (pour des jougs et des manches de charrue), le *cuagani* (pour les voitures et les chariots). Vers l'an 1622, le gouvernement commença à mettre des restrictions à la coupe du merrain, dans la crainte que sa rareté ne nuisît à la construction des vaisseaux. Mais comme il s'éleva en 1776, un différend à ce sujet entre le gouverneur d'alors et le commandant de la marine, il fut créé une junte chargée de la surintendance des bois, qui publia diverses ordonnances et réglemens sur cet objet.

En 1789, on publia un décret par lequel le droit royal d'abattage s'étendait à tous les arbres qui, dans les forêts de Cuba, seraient reconnus propres à la marine, et on établit des peines pour les contraventions à ce décret.

Le *consulado* (chambre de commerce) ayant représenté l'injustice de cette lésion du droit de propriété, il fut pris des mesures pour adoucir la sévérité de l'ordonnance, et avant l'année 1815, on apporta un soulagement réel par l'abrogation de toutes les restrictions précédentes, et toute intervention dans la jouissance des droits des particuliers cessa entièrement. Un *décret du* 23 *juin* 1819 déclare libre de tous droits le merrain coupé et mis en œuvre dans l'île; le merrain étranger paie 21½ par 100 à l'entrée (*Voyez* le Tarif).

La partie orientale de l'île est très productive en bois, elle renferme aussi quelques mines de cuivre qui ne sont pas exploitées. L'île tirait anciennement de *Lima*, pour les instrumens et ustensiles nécessaires aux sucreries, du cuivre d'une très mauvaise qualité; mais l'Angleterre et les États-Unis ont prévalu sur tous leurs concurrens, et aujourd'hui les premiers fournissent à l'île du fer, qu'on substitue au cuivre employé précédemment.

Les arbres fruitiers abondent dans toutes les parties de l'île; les petits fermiers qui ont

des *estancias* auprès des principales villes retirent ordinairement de chaque cocotier ou sapotillier de 6 à 8 dollars par an. Le *mamey colorado* et le *naranjo de China* (oranger de la Chine), rapportent environ 3 à 4 dollars par an. Le *platano* (bananier), de son côté, prodigue libéralement son fruit agréable et nourrissant, dont les gens les plus pauvres et les plus indolens retirent du soulagement et du profit. Il ne donne qu'une seule récolte par an, et tous les soins qu'il exige se bornent, lorsqu'on a cueilli son fruit, à couper la tige qui l'a porté; en moins d'un mois une jeune famille de rejetons a pris sa place.

C'est en avançant dans l'intérieur de l'île qu'on aperçoit plus ordinairement autour des cabanes cette dernière plante qui s'élève de cinq à huit pieds de haut, et dont les larges feuilles, d'un beau vert, donnent de l'agrément et de la fraîcheur au paysage.

De *Gibacoa* à *Matanzas*, la route s'élève sur les montagnes à travers les bois et les *potreros*. Il y a encore deux autres routes, l'une

laissant *Guanabacoa* sur la gauche, traverse la *villa Santa-Maria del Rosario* et va joindre *Jaruco;* sur celle-ci se trouvent plusieurs lagunes dans lesquelles on prend un poisson appelé *viajaca*, petit, mais d'un goût très délicat. On y rencontre aussi beaucoup de petites rivières et de ruisseaux poissonneux où l'on pêche des anguilles, des chevrettes et un poisson du nom de *guavina;* sur le bord des eaux croît le tabac. L'autre route passe aussi par *Jaruco* et se sépare de celle de *Gibacoa*, environ à une demi-lieue avant d'arriver au premier *ingenio;* cette route est bordée d'une multitude de plantations à sucre et de caféières. Dans le pays sur la droite on remarque plusieurs plantations ruinées (*ingenios demolidos*), ou propriétés dont on a épuisé la fertilité. A quelques lieues de *Jaruco*, le pays devient montagneux, et arrivé sur une côte, le chemin est tellement difficile que les voitures ne peuvent y passer et sont obligées de faire un long détour pour arriver à *Jaruco*. Ce passage est très bien nommé la *Loma de cansavacas* (la côte de

Fatigue-Vache), la *sierra* sur laquelle il se trouve porte le nom de la *Escalera* ou de l'Échelle.

San Juan de Jaruco est à dix lieues de la Havane. Cette *villa* occupe un assez grand espace et a un *Cabildo* (corps municipal); hors cela, elle ne mérite aucune attention. On cultive le riz dans ses environs et sur une petite étendue de pays. La vallée *de los Güines*, à douze lieues sud-ouest de la Havane, offre la situation la plus favorable pour la culture de ce grain alimentaire. Cette vallée présente une surface plane que parcourt en tous sens la rivière de *los Güines*, et l'on y a fait des saignées pour faciliter l'irrigation; car en temps de sécheresse, on va jusqu'à arroser les champs avec des seaux. Plusieurs propriétaires d'*ingenios* ont tiré avantage de leur position en établissant des moulins à eau sur leurs propriétés. Vers la côte méridionale où se rend le *rio de los Güines*, le sol est si bas qu'il ne forme sur une étendue de quelques lieues, qu'un vaste marécage rempli de caïmans :

laissant *Guanaba*
la *villa Santa-Mar*
Jaruco ; sur celle-
gunes dans lesqu
appelé *viajaca*,
délicat. On y
petites rivièr
où l'on pêch
un poisson
des eaux
aussi par
bacoa,
river
bord
et d
rem

··s hommes de guerre, pour les mettre
·i de la mauvaise saison. » Il n'était
de ruiner un port qui a vingt-deux
· eau près du rivage. N'allez pas toute-
·us imaginer que je me prête aux plans
·s par certaines gazettes anglaises du
., en donnant à entendre que si l'An-
.e possédait un port comme *Mariel*, qui
..it les golfes du Mexique et de la Flo-
.a sécurité maritime de ses colonies aux
es n'en serait que plus raffermie.

is à propos de projets à perte de vue, tou
nde ne sait peut-être pas qu'après leur
issement dans l'île de Cuba, les planteurs
çais expulsés de Saint-Domingue formèrent
umirent au gouvernement français un plan
r la cession de la partie de l'île située vers
vent, dans lequel on proposait de tirer une
ne depuis *Baracoa* (à 21° 4′ lat. n. et 76°
′ long. occ.) jusqu'à la Trinité (située
us le 21° 48′ 20″ lat. n. et le 80° 0′ 52″ long.
cc.). Il est vraisemblable que le gouverne-
nent français de ce temps aurait donné suite à
ce projet si les affaires de l'Europe, en 1814,

n'avaient entièrement changé la politique de la France et des cabinets de l'Europe. *

* L'usurpateur de la couronne d'Espagne, Joseph Bonaparte, plus connu de cette nation sous le nom de *Pepe*, chargea un don *Manuel Rodriguez Aleman y Peña* d'une mission secrète pour cette île en 1809. Cet individu arriva de Norfolk (É.-U.) à la Havane, le 18 juillet de la même année. Des soupçons s'étant élevés sur son compte, ses effets furent visités, et l'on trouva trente-trois lettres dans le double fond d'une malle; elles étaient signées de J. Bonaparte, et adressées aux principaux personnages de la Havane, de Mexico, de Guatimala, de Santa-Fé, de Mérida dans le Yucatan, de Caracas et de Puerto-Rico. *Don Manuel* fut déclaré coupable de trahison et exécuté à la Havane, le 30 juillet.



LETTRE SEPTIÈME.

Climat de Cuba. — Saisons insalubres. — Pluies. — Vents du nord. — Hiver. — Observations atmosphériques et variations du thermomètre pendant une année.—Influence du climat sur les produits. — Bétail. — Chevaux. — Animaux venimeux : serpens ; *arañas peludas* (araignées velues); scorpions ; *mosquitos* (moucherons) ; oiseaux. — *Cocuyo* (scarabée luisant). — Limier de Cuba. — Revue du caractère des habitans et des ressources de l'île. — Abolition de la traite des noirs démontrée favorable aux intérêts réels et permanens de l'île.—Conclusion.

Je ne vous ai pas encore parlé du climat de l'île de Cuba. Située au septentrion du tropique du capricorne, elle est en grande partie exempte de ces ouragans terribles qui ébranlent jusque dans leurs fondemens les îles plus au sud de l'archipel. Les tremblemens de terre y sont aussi très rares. Quant à la chaleur, elle est telle qu'on doit la concevoir entre les tropiques. Cependant, dans les plus grandes des Antilles, comme celle-ci, la nature du climat

varie très sensiblement selon qu'on se trouve sur la hauteur des montagnes ou sur des terres incultes. Par la même raison, l'île offre souvent différens degrés de température, plus ou moins favorables à la santé des Européens.

Je ne pense pas qu'il y ait dans toutes les Indes occidentales une ville qui renferme autant de germes de mortalité que la Havane. Ses fossés, ses fortifications, le nombre et la qualité de sa population, la manière de vivre des habitans, et la plage basse et marécageuse qui entoure son port, tout en elle concourt à produire les plus pernicieux effets. A une lieue à l'est dans les terres, le sol s'élève, et là les ravages de la fièvre ne se font presque pas sentir. En avançant davantage dans l'intérieur du pays, et en atteignant de plus grandes hauteurs, on trouve une atmosphère pure et assez vive pour dissiper les vapeurs humides sans priver le sol de sa fraîcheur et de ses principes nutritifs. Les habitans n'y éprouvent plus que des indispositions auxquelles exposent dans tous pays des imprudences ou de mauvais soins. On a observé que les in-

digènes, lorsqu'ils viennent demeurer à la Havane, sont, comme les nouveaux débarqués d'Europe, exposés aux ravages de la fièvre jaune. On a même de fréquens exemples de cette maladie attaquant des individus arrivant de la côte ferme et du Mexique.

Les mois d'août et de septembre sont les plus malsains de l'année; l'air sec et embrasé est en grande partie privé d'oxigène, et dépose des miasmes malfaisans que la ville exhale. L'année 1819 fut remarquable par des chaleurs et une sécheresse extraordinaires, et conséquemment par de nombreuses maladies. Durant les mois d'août et de septembre, le terme moyen des morts fut de vingt-cinq par jour.

Vers le milieu d'octobre, les pluies d'automne commencent à tomber; ces pluies, rafraîchissant considérablement la température, occasionnent beaucoup de rhumes et de catharres. Les plus fortes pluies d'Angleterre ne sont, en comparaison de celles qui tombent sous les tropiques, que de légères ondées d'été. Elles amoncellent de si grandes masses d'eau, qu'en quelques minutes on voit

se former des gouffres et des ravines où elles se précipitent comme d'une cataracte. Les exhalaisons brûlantes qui s'élèvent de la terre après la première pluie qui suit une sécheresse, et qui coupent la respiration, attestent la grande quantité de calorique dont le sol est chargé. Durant le fort de l'été, les rochers qui font partie de ce sol autour de la Havane, réfléchissant les rayons du soleil, accroissent considérablement la chaleur; mais, dans les temps de pluies, ils offrent un dédommagement en ce que les eaux ne font que glisser sur leur surface. Il est à remarquer cependant que cet avantage est plus que balancé par un grand inconvénient: l'écoulement des eaux au fond des vallées, où elles vont former des marécages. Au reste, il est possible de choisir, à une ou deux lieues de la Havane, des sites où ces inconvéniens ne se rencontrent pas, et où dans un lieu sec et couvert, quoique sur une éminence, on est à l'abri des miasmes offensifs que charrie ailleurs le vent brûlant du midi.

Les vents du nord commencent à souffler vers le mois de novembre ou de décembre.

Ils sont à la vérité très souvent rudes, mais très propres à rétablir les élémens décomposés de l'atmosphère, et à remettre des constitutions épuisées par une longue continuité de chaleurs. Mon tempérament anglais s'en arrange assez bien, peut-être parce que les pòres de ma peau n'ont pas encore acquis ce relâchement qui nuit à l'équilibre de nos humeurs. Les naturels se précautionnent contre le vent et le froid, en se couvrant de leurs lourdes capotes, et en s'enveloppant, lorsqu'ils sortent, la tête dans des mouchoirs. Je conçois facilement que la classe ouvrière puisse avoir à souffrir des rigueurs *del norte*, mais ceux qui comme moi n'ont rien à faire ne peuvent que se bien trouver de la fraîcheur qu'il apporte dans l'air.

Décembre, janvier, février et mars sont les mois les plus agréables de l'année. C'est pendant ce temps que se fait la récolte du sucre; celle du maïs dans ce dernier mois seulement*. En décembre les orangers étalent aux

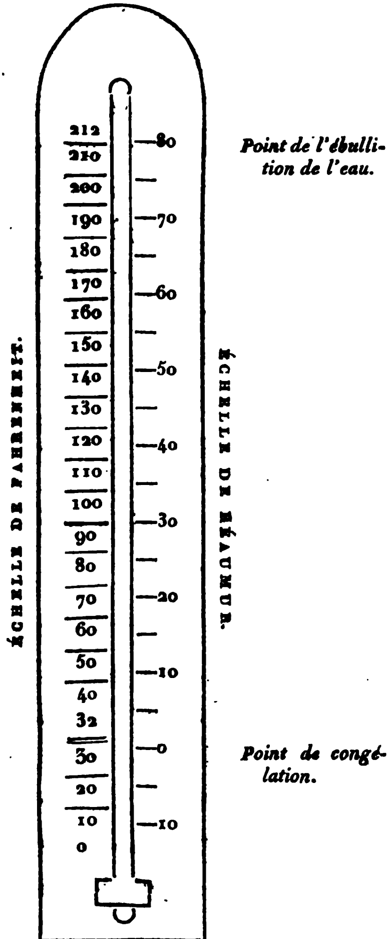
* Il se fait deux récoltes de maïs par an, l'une en été, et l'autre en hiver (maiz de agua y maiz de frio).

yeux la riche beauté de leurs fruits délicieux, alors en maturité; en mars le tamarin, non moins agréable que rafraîchissant, courbe ses branches chargées de fruit. La végétation est alors dans tout son éclat, un ciel pur et serein éclaire tout le pays revêtu de la plus brillante verdure. De toutes les saisons, sous les tropiques, celle-ci seule est digne d'exercer l'imagination du poète et le pinceau du peintre.

Les observations atmosphériques faites pendant douze mois, des années 1819 à 1820, en apprendront plus que toutes les descriptions que je pourrais essayer de donner. C'est à Guanabacoa, à quatre ou cinq milles de la Havane, que les variations du thermomètre de *Fahrenheit* ont été scrupuleusement observées, dans une chambre où régnait un courant d'air continuel; on peut en garantir l'exactitude. *

* La division du thermomètre de Fahrenheit étant peu en usage en France, où l'on ne connaît généralement que le thermomètre de Réaumur, ou celui centigrade, j'ai pensé que ce serait soulager l'attention de beaucoup de lecteurs, que de figurer ici le rapport des deux échelles française et anglaise.

RAPPORT DU THERMOMÈTRE DE FAHRENHEIT AVEC CELUI DE RÉAUMUR.



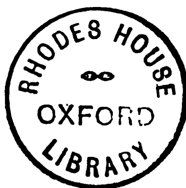
OCTOBRE 1819.

Pendant la première quinzaine, le thermomètre a marqué assez régulièrement à 6 heures du matin 77°, à midi 82°, à 9 heures du soir 79°. Dans les derniers quinze jours, il marquait à 6 heures du matin 74°, à midi 79°, à 9 heures du soir 75°. Sa plus grande élévation fut de 84°, le 1er octobre à midi; son plus grand abaissement de 73°, le 23 octobre à 6 heures après midi; variation, 11°.

Le commencement du mois, chaleurs étouffantes et tonnerre; de la pluie tous les jours et presque sans interruption durant la dernière quinzaine.

NOVEMBRE.

Dans la première quinzaine, le thermomètre a marqué à 6 heures du matin de 69 à 71°, à midi 75°, à 9 heures du soir 73°. Dans la dernière partie du mois, à 6 heures du matin 69°, à midi 74°, à 9 heures du soir 71°; point le plus élevé, 78°; le plus bas, 67°; variation, 11°.



Beau temps en général, avec un vent rude du nord-est vers la fin du mois.

DÉCEMBRE.

Pendant ce mois le thermomètre s'est maintenu assez habituellement à 68° à 6 heures du matin, à 73° à midi, et à 70° à 9 heures du soir. Pendant les deux ou trois jours de pluie il est tombé dans la nuit à 61°; plus haut point 78°; variation 17°; température douce et agréable.

JANVIER 1820.

Très peu de différence durant ce mois dans le thermomètre de ce qu'il a marqué le mois précédent. Point le plus élevé 78°; le plus bas 70°; variation 8°.

Temps frais, sec et beau pendant tout le mois.

FÉVRIER.

Durant la première partie de ce mois le tube a indiqué 72° le matin, 76° à midi, 70° sur le soir; vers le milieu du mois il a été à 80° à midi. Pendant la dernière partie du mois temps rafraîchi par un vent de nord-est. Plus

haut point du thermomètre, 82°, et le plus bas, 69° ; variation, 13°.

Sécheresse continuelle et chaleurs sensiblement croissantes jusqu'à la dernière semaine.

MARS.

Le thermomètre a suivi une marche constante. Le matin 76°, à midi 81°, sur le soir 78° ; au plus haut, 82° ; au plus bas, 73° ; variation, 9°. Sécheresse continuelle avec des vents froids du nord-est.

AVRIL.

Le matin 74°, à midi 79°, sur le soir 75°. Peu de variation durant tout le mois ; trois jours de pluie seulement, et beaucoup de brises de nord-est, qui ont fréquemment rafraîchi l'air. La plus grande élévation, 81° ; point le plus bas, 71° ; variation, 10°.

MAI.

La température durant la première quinzaine a été à peu près la même que dans le dernier mois ; le thermomètre s'est rarement élevé

au-dessus de 80°. Dans la dernière quinzaine, la chaleur a acquis tout à coup de l'intensité; le thermomètre, qui le matin indiquait 79°, passa à midi à 84° ; sur le soir il était descendu à 81°; plus haut point, 86°; plus bas, 75°; variation, 11°.

Un peu de pluie au commencement du mois; vents du sud et orages sur la fin.

JUIN.

Le matin le thermomètre a constamment marqué 78°, à midi 81°, sur le soir 79°; plus haut point 85°; plus bas 78°; différence 7°. Pluie presque tous les jours.

JUILLET.

Constamment égal; 79° le matin, 85° à midi, 80° sur le soir. Plus haut point, 87°; le plus bas, 79°; variation, 8°.

Quelques ondées de loin en loin, et de violens coups de tonnerre. Pendant ces deux derniers mois les jours ont été rafraîchis par une brise de mer qui s'élevait sur les dix heures du matin, et durait jusqu'à cinq heures

du soir. Les soirées d'une chaleur étouffante, et des mosquitos (moucherons) par nuées.

AOUT.

Peu de différence avec juillet. Vers le milieu du mois le thermomètre marquait 88° à 2 heures de l'après-midi. Le 30, un violent ouragan, parti du sud-ouest, amena du vent et de la pluie. Le thermomètre tomba à 78°, mais il remonta le jour suivant à 84°. Variation, 10°.

SEPTEMBRE.

Ce mois fut tempéré, et mêlé de quelques pluies. Le thermomètre marquait le matin 78°, à midi 84°, sur le soir 80°; il monta un peu après la première semaine, mais sa plus grande élévation ne dépassa pas 85°; point le plus bas 77°; variation 8°.

La variation annuelle du thermomètre observée pendant un certain nombre d'années, a été de près de 50°, terme moyen; car il y a eu des hivers où la température s'est abaissée presque au point de congéla-

tion, et des étés où elle s'est élevée à près de 92°.

On peut, de ces observations sur le climat, déduire la nature des productions de l'île. Le sucre, le café et le tabac en ont pris possession à l'exclusion de presque toute autre espèce de culture; celle du coton y est très négligée. On ne récolte qu'une très petite quantité d'indigo; point de piment ni de gingembre. On n'a pas essayé d'y faire venir la cochenille, quoique le nopal ou *tuna*, comme on l'appelle ici, y soit en quantité suffisante.

Le gros bétail est une branche d'économie agricole considérable, et on emploie un grand nombre de bœufs au transport des produits. Les moutons sont rares, et ne figurent dans cette colonie que comme objets de luxe et de curiosité. On voit beaucoup de cochons; leur chair est délicate, et très recherchée par la basse classe, qui en fait grand cas. L'île élève aussi des chevaux et des mulets, mais ces derniers animaux y sont importés en grande quantité de la côte ferme. Les Anglo-Américains fournissent aussi une belle race de che-

vaux appelés *frisons*. Ils s'acclimatent difficilement, et périssent par le premier été très chaud. Un cheval coûte depuis 60 jusqu'à 500 dollars, et pour en avoir un passable il faut au moins mettre 200 dollars.

Cette île a le bonheur de ne pas être beaucoup incommodée d'animaux venimeux. Les serpens que l'on y trouve ont beaucoup de ressemblance avec ceux qui infestent les bois d'Angleterre ; ils recherchent la solitude, et leur morsure n'est jamais mortelle. Le plus à craindre des reptiles c'est l'*araña peluda* (araignée velue), hideuse espèce, de la largeur de la main, et couverte de poils bruns ; la morsure en est regardée comme dangereuse, mais il est rare que l'homme en soit atteint. Le scorpion y est si commun, que la vue d'un grand nombre de ces animaux a presque fait disparaître la frayeur qu'ils inspiraient. Parvenu à toute sa grosseur, il égale alors celle d'un gros scarabée ; c'est au bout de sa queue, repliée sur son dos et qu'il déploie à volonté, que se trouve l'aiguillon, dont la piqûre occasionne

des douleurs assez aiguës, et d'où résulte souvent une paralysie locale; mais le temps et l'application des spiritueux font bientôt disparaître le mal. Nous rangerons dans la classe d'insectes venimeux le *mosquito*, dont la piqûre importune beaucoup dans le moment; elle excite des douleurs cuisantes, et occasionne des ampoules.

Parmi les choses que l'île laisse à désirer, l'Européen habitué à la mélodie de nos bocages, ne tarde pas à s'apercevoir du manque absolu d'oiseaux chantans.

Mais si le rossignol refuse aux matinées de ce climat le charme de ses accens, le *cocuyo*, ou *mouche ardente* *, leur prête en revanche le coup d'œil brillant de ses feux. Ce singulier insecte, qui porte sur la partie supérieure de la tête une lumière phosphorique semblable à celle du ver-luisant, sillonne l'air, en grand nombre, sous l'apparence d'un météore. Il est absolument sans défense, ce qui l'expose trop souvent aux injures et aux caprices des enfans.

* Espèce de scarabée luisant plus commun dans l'île de Cuba que dans les autres îles des Antilles.

Parmi les animaux curieux de l'île j'aurais tort de ne pas citer le *limier* de Cuba, si connu par son amour pour les blancs, et la guerre qu'il fait aux noirs. Son port et son air ne diffèrent pas beaucoup de ceux du *mâtin*, mais il a toute la férocité des chiens exercés aux combats des taureaux. Comme les nègres ont plus de frayeur d'un de ces terribles animaux que d'un surveillant armé, chaque plantation en entretient beaucoup, soit pour la poursuite des *cimarrones*, ou nègres déserteurs, soit pour la sûreté des blancs. Toutefois j'ai lieu de croire qu'on ne s'en sert que comme guides dans la poursuite des fugitifs, et pour la garde des maisons. Cette haine persécutrice contre les malheureux nègres est certainement entretenue par toutes sortes d'encouragemens et de caresses; car il est impossible de croire que la nature ait été en contradiction avec elle-même, en faisant de cet animal un ennemi de l'homme de couleur. Vous avez dû souvent remarquer en Angleterre l'instinct qui porte les chiens, qu'on élève pour son plaisir, à chasser et attaquer un mendiant,

qui est moins facile à reconnaître qu'un esclave. C'est le même principe d'éducation, et cette insolente et tyrannique persécution est, d'un côté comme de l'autre, l'effet d'une instruction donnée par l'homme.

Il est inutile que je pousse plus loin les détails sur les espèces d'animaux et de végétaux de l'île; puisqu'ils sont à peu près les mêmes que dans les autres îles des Antilles. J'ai parcouru dans mes descriptions tout ce qui m'est venu à l'esprit, et vous ai détaillé ce que mes yeux ont aperçu sans entrer dans aucune recherche philosophique. En cherchant à acquérir quelques connaissances du caractère des habitans et des ressources de l'île, j'ai eu plus en vue l'économie sociale que les spéculations du cabinet.

Les habitans de l'île de Cuba me paraissent avoir un esprit plus national qu'aucun des habitans des autres îles des Indes occidentales (à l'exception d'Haïti); plus indépendans, ils montrent aussi moins d'attachement à la métropole.

L'opinion, ouvertement professée par plu-

sieurs est que, quoique la racine soit en Europe, la fleur s'épanouit ici, et contient des semences capables de reproduire la plante entière sur le même sol. Il n'y a pas de doute que lorsque ces moralistes auront plus de connaissances en géographie et en statistique, ils n'en raisonneront qu'avec plus de sagesse.

Beaucoup d'individus aiment à considérer leur pays comme le premier de l'univers; l'Espagnol va plus loin, il se considère comme le centre de tout ce qui se passe autour de lui. De même que toute demeure où réside un roi prend le nom de palais, ainsi tout coin de terre où il a plu à un Espagnol de s'établir, est ennobli; il y devient une nouvelle souche qu'alimente un sang toujours pur et antique. Les Espagnols d'Amérique ont apporté avec eux, de la Péninsule, tout ce qui constituait leur renommée, *leurs personnes*. Des siècles de résidence les ont identifiés avec les contrées qu'ils ont conquises, et le nom de colon est pour eux un titre dégradant. D'après cela ils ne se considèrent nullement comme établis dans cette partie du globe

dans une situation secondaire. A leurs yeux, tous les états espagnols sont égaux entr'eux; toutefois, les députés de Cuba, envoyés aux Cortès de Madrid, n'ont pu dans le temps faire partager cette opinion au gouvernement espagnol. De pareilles idées peuvent aussi exercer quelque influence sur le peuple, car l'orgueil des particuliers n'est nullement arrêté par des convenances sociales. Tous aiment à exalter le pays qu'*ils* habitent, parce qu'il est le *leur;* et ils ont l'intime conviction qu'il est ravissant sous tous les rapports. Voilà la logique populaire, qui, jointe à des considérations importantes et plus concluantes, a soustrait à la domination espagnole presque toutes ses possessions dans l'Amérique du Sud.

Il n'est point de société où l'on s'empare avec plus de chaleur d'une question d'intérêt public. Un point de cette nature se présente-t-il pour être débattu dans l'opinion du peuple : comme dans une opération chimique où vous avez pu voir un liquide se diviser, se décomposer et se troubler, de même une violente effervescence s'empare d'abord

des esprits; une discussion vive et bruyante en est le résultat, et vous jugeriez, à la fureur de la foule rassemblée, qu'on va se déchirer et se mettre en pièces; point du tout, à ce débordement menaçant succède un calme profond, comme pour se donner le temps de reprendre la vigueur nécessaire à une nouvelle lutte. Ces accès de fureur ne constituent pas un esprit public, cette âme de tout corps social, et sans lequel une nation n'est qu'un amas d'individus étrangers au sol qu'ils occupent. Tout ce qui se fait ici par le peuple comme *public*, procède d'un concours d'intérêts particuliers qui réunissent en corps des individus isolés. Quoique chacun ne suive que ses propres vues, il peut quelquefois arriver que plusieurs s'accordent dans la provocation d'une mesure, et alors ils la soutiennent chaudement, en raison de l'affinité qu'elle a avec leurs intérêts particuliers.

La liberté du commerce, dont l'île jouit depuis 1810, a fortement contribué à nationaliser les habitans. Ils sentent que cette concession a été forcée de la part de la Métropole,

et ils s'aperçoivent, jusqu'à l'évidence, du peu de ressources qu'elle a pour subvenir à leurs besoins commerciaux. Huit cents bâtimens étrangers, sur près de douze cents qui entrent annuellement dans le port de la Havane, leur donnent la conviction de leur importance.

Le nombre des blancs établis à la Havane, et le luxe d'une grande cité, sont des avantages que possède Cuba, à l'exclusion des autres îles des Antilles. Les bâtimens qui exportent les denrées de l'île arrivent tous chargés de marchandises, et les bénéfices qui résultent de ces opérations tendent à diminuer le fret de l'exportation.

La position du Mexique, à l'égard de l'Espagne, jette nécessairement quelque embarras dans les rapports de la Havane avec les ports du continent américain; mais cette gêne ne peut être que momentanée, et le jour où un arrangement définitif aura concilié les parties contendantes, verra aussi les relations de Cuba avec le Mexique prendre une nouvelle activité. En attendant, les étran-

gers s'établissent les intermédiaires entre la Havane et le Mexique, et par eux se font les échanges des produits des deux pays que couvrent les pavillons des États-Unis, anglais et d'autres nations; opérations qui, pour ne pas être directes, n'en profitent pas moins à l'île de Cuba, et c'est par ce moyen que la Havane continue sans interruption ses relations avec *Vera-Cruz* *, *Sisal* et *Campêche*.

On dira peut-être que l'abolition de la traite peut arrêter l'augmentation des produits; mais n'est-il pas raisonnable de penser que la culture des denrées coloniales doit avoir ses limites, et qu'elle doit être subordonnée aux demandes des consommateurs européens et américains, dont les besoins de ces denrées ne seraient plus dans le rapport de l'accroissement des produits, accroissement que la colonie pourrait aisément atteindre, et alors les importations ne jouiraient plus de l'avantage d'être proportionnées aux exportations.

* *Voyez* à la fin de l'ouvrage le Tableau des importations et des exportations de *Vera-Cruz*.

Mais ces limites ne sont point encore dépassées, et elles ne pourront l'être de longtemps à cause de l'apathie des indigènes; cependant des spéculateurs entreprenans peuvent arriver et s'établir dans le pays comme planteurs, ainsi que cela s'est pratiqué dans les vingt dernières années, et il pourrait résulter de cet accroissement de colons une augmentation de culture en denrées coloniales.

Toutefois, je ne partage pas la crainte de ceux qui croient que l'abolition de la traite doit arrêter les progrès de la culture; j'ai une opinion contraire. Pourquoi prétendre réduire l'île de Cuba à une colonie de planteurs de cannes à sucre et de café? Que l'industrie des cultivateurs blancs examine la variété et la richesse du sol, et elle apercevra qu'il est susceptible de recevoir presque tous les genres de culture connus; et d'abondantes récoltes récompenseraient largement des travaux pénibles dans les commencemens. Qu'on divise en petites fermes ou *estancias*, les vastes portions de terrain vierge, qu'on les partage entre les planteurs indigènes et étran-

gers, et on aura bientôt acquis la conviction que la prospérité de l'île, et le bien-être de ses habitans, ne consistent pas uniquement dans les plantations en sucre, café et tabac.

Cette marche sera probablement suivie dès que l'impossibilité, comme on l'espère, de se procurer de nouveaux nègres d'Afrique, obligera les capitalistes à placer leurs fonds dans d'autres spéculations que celles des plantations qu'ils seraient réduits à cultiver eux-mêmes. On les verra alors acquérir de vastes étendues de terre; ils les affermeront à des prix raisonnables à des individus industrieux; ils encourageront la culture des végétaux de première nécessité. Avec leurs fonds ils créeront des fabriques et des manufactures, dont les produits iront approvisionner tout l'archipel. On devra avoir soin de n'importer que des objets de commerce en harmonie avec les habitudes locales et les besoins des marchés de l'Amérique méridionale, où ils auront des débouchés faciles; on fera, enfin, de l'île un entrepôt pour le commerce de l'Europe, du Mexique et de l'Amérique du Nord.

C'est ainsi que Cuba retirera des avantages immenses de sa position, et deviendra la digne émule des états voisins de l'Amérique du Nord, qui, dans l'espace de cent cinq ans, a vu élever ses contrées, naguère simples colonies et plantations, au rang d'une des premières nations du monde.

Telle paraissait être la marche des spéculateurs avant que la liberté du commerce eût ouvert les ports de l'île. Dans les années 1806, 1807 et 1808, il fut vendu pour 11,548 dollars de terrains; en 1809, époque où beaucoup de ports furent déclarés libres, le gouvernement n'en vendit pas une seule *caballeria*. L'année suivante l'achat des terres ne produisit que 385 dollars. Comme l'abolition de la traite ferme les ports de l'île à un trafic considérable, et qu'elle produit une restriction nécessaire dans l'exportation des denrées que donne le travail des nègres, le principe qui agit dans les deux cas est le même; et, d'après toutes les observations faites avec attention, on peut déjà en tirer les conséquences.

Tout présage que la félicité qui attend les générations futures de Cuba sera complète par l'abolition de la traite. L'histoire sanglante des événemens passés dans une colonie noire voisine doit éclairer suffisamment le gouvernement de l'île, pour qu'il reconnaisse la nécessité de ne penser qu'à augmenter la population blanche. Je puis, à l'avance, affirmer qu'elle s'accoutumera facilement aux travaux dans ce climat. Le grand obstacle aux progrès de l'industrie parmi les blancs, c'est l'esclavage des noirs, qui imprime un caractère avilissant aux travaux manuels; à mesure que les faits qui donnent lieu à ces comparaisons diminueront, le nombre des laboureurs et des ouvriers blancs augmentera.

Une administration sage et vigoureuse pourrait, j'en suis convaincu, dans l'espace de cinquante ans, assurer l'ordre social de Cuba, accroître et rendre active sa population, et faire féconder, dans l'intérêt de l'état et des particuliers, des ressources égales à celles dont peut être susceptible tout autre territoire de

cette étendue. Personne ne désire plus que moi de voir l'île arriver au plus haut degré de prospérité, et les tombes de ses premiers aborigènes se couvrir de monumens expiatoires, élevés par le mérite supérieur des descendans de leurs destructeurs.

APERÇU

STATISTIQUE

SUR L'ILE DE CUBA,

POUR L'ANNÉE 1825.

APERÇU
STATISTIQUE
SUR L'ILE DE CUBA,
POUR L'ANNÉE 1825.

ÉTENDUE.

L'île de Cuba est située entre les 19° 48′ et 23° 12′ de lat. nord, et entre les 76° 30′ et 87° 18′ de long. ouest, à 34 lieues au sud du cap Floride, et à 25 lieues au nord de la Jamaïque ; elle a passé 300 lieues de longueur, et environ 18 à 20 lieues, terme moyen, de largeur ; 12 à 14 lieues dans la partie la plus étroite, et 30 lieues dans la partie la plus large ; la surface est de 6,800 lieues carrées.

LIMITES.

Entourée par la mer, elle a pour limites, au nord, les eaux qui la séparent des îles

Lucayes ou de Bahama, et de la Floride; à l'ouest, le golfe du Mexique, dont elle est en quelque façon la clef; au sud, la mer des Antilles, qui la sépare de la Jamaïque; et à l'est, le canal qui la sépare de Saint-Domingue (Haïti).

MONTAGNES ET RIVIÈRES.

Une chaîne de *montagnes* coupe cette île par moitié, de l'orient à l'occident, et sépare les eaux qui, d'une part, vont se jeter au nord, et de l'autre, au sud de l'île. Ces montagnes prennent naissance à *Jaruco*, vers l'est, et s'étendent jusqu'à l'autre extrémité de *Cuba*. Aucun bassin ni réservoir n'arrête ses eaux dans leur cours, aussi n'y voit-on ni lacs ni étangs. La partie de l'est est la mieux arrosée, et les seules rivières auxquelles on peut donner ce nom sont : *

Le Yumuri, près de Trinidad;

* Un *canal navigable* pour des bateaux plats sera ouvert sur une étendue de 15 à 18 lieues, depuis le golfe de Batabano jusqu'à la baie de la Havane, en traversant les belles plaines du district de *los Güines*.

La Sagua, }
San-Juan, } près de Matanzas;

Santa-Cruz, }
La Giguia, }
Jaruco, } Qu'on trouvera indiquées sur les cartes de MM. Arrow Smith et de Humboldt (*Voy.* la Lettre sixième).
San-Sebastian, }

Ces rivières sont plus ou moins navigables pour de très petits bâtimens ; d'autres, peu remarquables, traversent paisiblement un sol qu'elles fertilisent pour se perdre presque inaperçues dans la mer.

Les *montagnes* les plus connues portent les noms de *Cusco* et de *San-Salvador*, à l'ouest de la Havane. Les *Cuchillas* et les *Turquinas* en sont les plus élevées.

ÎLES ET ÎLOTS.

Beaucoup de *petites îles* entourent *Cuba*, surtout depuis Matanzas jusqu'à Nuévitas, et comme les alluvions accroissent visiblement les terres vers cette partie du littoral, il devra en résulter, par la succession des temps, une liaison entre les îlots et Cuba. Quelques parties de ces conquêtes sur la mer sont déjà cul-

tivées. La plus considérable des îles dépendantes de Cuba est celle de *los Pinos* au sud, île d'une riante végétation, mais presque sans population, et d'aucune importance commerciale.

SOL.

Le sol de Cuba est en général propre à recevoir presque tous les genres de culture des Antilles, et c'est la partie occidentale qui est, sous ce rapport, la plus favorisée par la nature. Les terres près de la mer sont en général basses et inondées dans les saisons pluvieuses, quand le soleil est vertical.

Les *forêts* très épaisses des *savanes*, les unes incultes, d'autres fertiles, les plantations de sucre et de café, une végétation partout constamment active, offrent aux yeux des voyageurs une variété de paysages à la fois rians, agrestes et sauvages.

CLIMAT.

Le climat subit, selon les localités, des modifications sensibles; quoique très chaud, le pays est cependant plus tempéré que Saint-

Domingue (Haïti), et l'air rafraîchit agréablement l'atmosphère matin et soir. Le thermomètre de Fahrenheit ne s'élève jamais à la Havane au-dessus de 93°, et il ne descend que rarement au-dessous de 70°. (*Voy.* sur les variations de l'atmosphère, la 7e Lettre.)

HABITANS.

Les premiers habitans de l'île ont entièrement disparu; cependant il reste encore quelques familles qu'on dit *indigènes*, que le gouvernement protége, et auxquelles le roi a donné un défenseur exclusivement chargé de leurs intérêts et de leurs réclamations. Ces indigènes jouissent de beaucoup de priviléges.

COLONS.

Les colons, bien qu'indolens, sont cependant les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles *. (*Voyez* pages 43 à 51 des Lettres.)

* Parmi les habitans de la Havane on trouve des familles nobles et riches, mais elles n'y jouissent pas, comme dans la métropole, de priviléges particuliers;

Quant aux *esclaves*, ils y sont traités à peu pres de la même manière que ceux des Antilles françaises. On adoucit leur sort par tous les moyens possibles, et leur condition serait moins dure s'il était plus aisé de concilier les intérêts des colons avec tout ce que commandent l'humanité et le vœu des gouvernans. D'ailleurs le nègre qu'on n'opprime pas, et dont on n'exige que ce que l'on peut raisonnablement attendre de son travail et de ses forces, est assez content de son sort. Les lois qui le protégent s'observent religieusement. Il peut s'affranchir en achetant sa liberté; le colon propriétaire favorise cette faculté.

Cuba compte sur toute sa surface 160 *villes*, *bourgs* ou *villages*.

POPULATION.

En 1755 *, on ne comptait guère dans

plusieurs titulaires de Castille y sont propriétaires. On y compte treize marquis et seize comtes.

* L'importance de l'île de Cuba ne date guère que de cette époque. Cette colonie prit alors son essor et a offert au monde politique et commerçant un intérêt toujours croissant.

l'île que 170,000 *habitans*, parmi lesquels 28,760 *nègres* esclaves.

En 1792 *, sa population s'élevait déjà à 254,821 habitans de toute couleur.

En 1800 elle montait à 300,000 individus. D'après le recensement de 1817, on comptait :

238,796 *blancs* dont { 129,656 mâles et 109,140 femelles.

314,202 *noirs* et gens de *couleur*,

répartis ainsi qu'il suit :

30,512	*mulâtres libres.*
28,373	*noirs libres.*
58,885	individus libres.
255,317	*esclaves*, dont 18,000 mulâtres.
314,202	individus de couleur.

Il faut ajouter à ce nombre l'importation d'esclaves des années 1817 à 1819.

	25,976	en 1817.
	17,000	en 1818.
	14,668	en 1819.
Total	57,644	nègres.

* *Voy.* De Pons, Voyage à la Terre-Ferme, tome I, page 220.

RÉCAPITULATION.

	238,796 blancs.
	314,202 noirs et mulâtres.
	57,644 nègres esclaves importés de 1817 à 1819.
Total	610,642

(*Voy*. la première Lettre.)

Cet accroissement successif est surtout devenu sensible depuis que la liberté de commerce s'est étendue sur toute la colonie; cette heureuse circonstance y a appelé l'industrie de toutes parts, les hommes de tous les pays sont venus peupler l'île, et pendant cinq ans, c'est-à-dire depuis 1815 jusqu'à 1820, année à laquelle la traite des noirs à dû cesser, beaucoup de capitaux ont été employés pour l'importation d'esclaves. En sorte qu'aujourd'hui des Havanais instruits qui connaissent la statistique de leur pays en élèvent la *population* à

	257,000	individus libres
et	395,000	*idem* esclaves.
Ensemble,	652,000	

La population des *blancs* est à celle des *noirs*,

comme 27 est à 60, sur les plantations, mais dans un rapport bien différent dans les villes. Cette population est répartie ainsi qu'il suit :

JURIDICTION DE LA HAVANE A L'OUEST.

	197,658	blancs.
	58,506	hommes de couleur libres.
	136,213	esclaves.
Total...	392,377	

JURIDICTION DE SANTIAGO DE CUBA A L'EST.

	59,722	blancs.
	57,185	hommes de couleur libres.
	63,979	esclaves.
Total...	180,986	
Ensemble..	573,363	
	78,637	pour les autres parties de l'île dans lesquelles se fond la juridiction de Ciudad de Principe.
Total...	652,000	

Comme la population est en statistique ce qu'il importe le plus de connaître exactement, et qu'on ne saurait recueillir trop de

documens qui traitent de son évaluation, seul moyen d'établir des points de comparaison, je présenterai ici le recensement de la population de l'île, tel que l'établit M. *Poinset* dans son ouvrage sur l'Amérique du sud, publié à Londres l'année dernière.

RECENSEMENT DE 1817.

POPULATION BLANCHE.

Mâles.	Femelles.	Clergé séculier.	Clergé régulier.	Religieuses.	Troupes régulières et milices.	TOTAL.
129,656	109,140	515	348	171	19,430	259,260

POPULATION LIBRE.

De couleur.		Nègre.		TOTAL.
Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.	
70,512	29,170	28,373	26,002	154,057

POPULATION ESCLAVE.

De couleur.		Nègre.			TOTAL.
Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.	Importés en 1817.	
17,813	14,499	106,521	60,322	25,976	225,131

RÉCAPITULATION.

Population blanche.	259,260
idem libre d'individus de coul.	154,057
idem esclave.	225,131
Ensemble.	638,448
A quoi M. *Poinset* ajoute une population passagère (*transient*) qui, mobile par sa nature, change continuellement de place et qu'il a évaluée (pour 1817) à.	32,641
Total.	671,089

M. *Poinset* estime que l'accroissement annuel de la population est de 19 à 20,000; à ce compte il faudrait donner présentement près de 800,000 âmes de population à l'île de Cuba, ce qui est sans doute exagéré.

Pour mieux faire apprécier ces diverses évaluations nous ferons également connaître à la page suivante les estimations que M. *de Humboldt* assigne à la population de l'île.

Selon ce célèbre voyageur, la population de l'île s'élevait en 1804, à 432,000 habitans, répartie ainsi qu'il suit d'autre part.

POPULATION D'APRÈS M. DE HUMBOLDT.

234,000	blancs.
90,000	de couleur.
108,000	esclaves.
432,000	individus.

De 1804 à 1817 il a été importé 95,606 esclaves.

On comptait dans la juridiction de la Havane :

197,658	blancs.
58,506	personnes de couleur libres.
136,213	esclaves.
14,000	troupes.
25,000	population mobile et passagère.
Total... 431,377	

En 1817, il se trouvait en individus de quinze à soixante ans propres à porter les armes.

71,047	blancs.
17,862	personnes de couleur libres.
17,246	noirs libres.
10,506	de couleur esclaves.
75,393	esclaves noirs.
Total.... 192,054	

La ville de la Havane contenait en 1817 139,996 habitans :

dont	44,310	*intra muros*.
	39,279	dans les faubourgs.
	10,507	en garnison.
	25,900	en nègres introduits dans cette même année.
	119,996	
	20,000	individus mobiles.
Total..	139,996	

PORTS DE MER

DANS L'ORDRE DE LEUR IMPORTANCE.

La Havane (*Habana*), capitale de l'île de Cuba, à 80 lieues du cap Saint-Antoine, est la ville la plus considérable de l'île. Son port, le meilleur de toute l'Amérique, est assez profond pour des vaisseaux du plus haut bord, et assez spacieux pour en contenir plus de 1000. Son entrée est un canal très étroit, d'un mille de long, et qui ne peut donner passage qu'à un seul bâtiment. Le canal, bien défendu sur toute son étendue, est plus particulièrement protégé par les forts *del Morro* * et *de la Punta*. La ville, demi-circulaire, a près d'une lieue de circonférence; elle abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie. Elle contient 11 églises, plusieurs monastères et couvens, 2 hôpitaux, et quelques édifices publics. Sa population s'élevait, en 1817, à 93,000 âmes, aujourd'hui elle dépasse 100,000; et le nombre de ses maisons est de plus de 3,700. Il y

* Cette citadelle date de 1584.

est entré, dans les dernières années, de 1000 à 1400 bâtimens marchands et de guerre, preuve manifeste de l'activité de son commerce et de son industrie; et pour rendre cette vérité plus sensible, il est bon d'apprendre que dans la Havane on compte :

410 fabriques de cigares.
800 magasins d'étoffes diverses.
286 marchands de tabac.
310 *idem* de vin.
112 fabriques de chocolat.
114 confiseurs.
50 carrossiers.
9 imprimeries.
7 librairies.

Plus un assez bon nombre d'ateliers qui confectionnent divers objets dont le pays fournit la matière première.

Santiago de Cuba, ville épiscopale, est située sur la côte méridionale, dans l'intérieur d'une baie, et sur le bord d'une rivière de même nom. Elle a un assez bon port qui est défendu par un système de fortifications bien entendu. Ses sucres et cafés sont estimés,

tandis que le tabac, qui y vient en grande quantité, est d'une qualité inférieure à celui de l'ouest de l'île. Les environs abondent en excellens fruits. La population de Santiago de Cuba, antérieurement à la révolution de l'Espagne, en 1808, s'élevait à près de 30,000 habitans, dont la plupart français. A cette époque, les Espagnols attachés à la métropole signalèrent tous les Français établis à *Santiago* comme partisans de la révolution, et par conséquent capables de porter le trouble dans la colonie; la populace s'ameuta, et les força de quitter la ville, réduite dès-lors à 12,000 habitans; la culture de son territoire en a souffert, et le commerce se ressentira long-temps encore de cette émigration. Année commune, il n'entre pas moins de 300 bâtimens dans le port.

Matanzas, dans le fond d'une bonne baie, a un beau havre; à 22 lieues est de la Havane, en face du canal de Bahama, et au centre des plantations de sucre. Cette ville est appelée, par divers avantages de sa position, à devenir, avec le temps, la rivale de la Havane. Depuis

quatre ou cinq ans seulement on a vu s'y former une cinquantaine de nouvelles sucreries. Matanzas exporte déjà une très forte quantité de sucre, de mélasse et de café. On peut évaluer ces exportations, année commune, ainsi qu'il suit :

Sucre	300,000	quintaux (environ 70,000 caisses.)
Café	15,000	*idem.*
Mélasse	18,400	boucauts.

Cette ville, qui a un commerce actif en bois de cèdre et en acajou, a aussi une belle manufacture de tabac. Sa population dépasse 10,000 âmes, et le nombre des bâtimens entrés dans le port, pendant les dernières années, s'est élevé de 250 à 300, la plupart américains, anglais et espagnols.

La Trinidad, sur la Casilda, à 110 lieues sud-est de la Havane, a un bon port. Ses relations sont plus particulièrement établies avec Carthagène et le littoral de la terre-ferme. On élève à 10,000 habitans la population de cette ville.

Baracoa, à 78 lieues de Santiago, tout-à-fait à l'est de l'île, offre un havre commode pour

de petits bâtimens. Son commerce actif et les progrès de l'agriculture dans les campagnes voisines, font déjà élever sa population à près de 6,000 âmes, ce qui est dû particulièrement aux moyens de communication qui lui sont ouverts avec la Havane par un chemin intérieur de plus de 200 lieues de long. Il s'en exporte beaucoup de cire. *

PORTS ET BAIES.

Les côtes de Cuba offrent un grand nombre de havres et d'abris très intéressans pour les navigateurs ; mais ils sont d'une importance commerciale trop minime pour mériter tous une mention particulière ; on citera cependant les plus connus, et ceux qui ont le plus de points de contact avec la Havane ou Santiago de Cuba, ainsi qu'il suit d'autre part.

* Toute l'île est croisée de petits chemins incommodes pour les piétons, et quelquefois impraticables pour les chevaux ; ce qui manque ce sont de grandes routes propres au roulage ; et s'il en est parfois de praticables pour les voitures, ce n'est jamais que pour de petites distances. Le chemin de la Havane à Santiago de Cuba est le seul qui ait plus d'étendue.

1°. *Bahia de Xagua*, au sud; très bon havre, eaux profondes, et dont l'entrée est défendue par un petit fort, sur un rocher, nommé *Cayo de Cabron*; ce pays produit d'excellent bois de construction navale qui se transporte à la Havane.

2°. *Batabano*, au sud, dont la population s'élève déjà à 3,000 âmes. Si jamais le canal projeté s'achève, ce port acquerra une grande importance (*voyez* la note de la page 16 de l'introduction). Ses principaux produits sont également transportés à la Havane.

3°. *Bahia de Nipe*, au nord-est de l'île. Baie considérable, et dont les eaux sont profondes. Cette petite ville n'est qu'à 18 milles de Santiago.

4°. *Puerto de Guantanamo*, assez bon port, que les Anglais appellent *Cumberland*; son entrée étroite est embarrassée d'îlots et de lagunes, et présente en divers endroits des marais et des sources salées dont on pourrait tirer un bon parti.

5°. *Mariel*, à 7 ou 8 lieues ouest de la Havane, bon refuge pour les bâtimens, et favo-

rable à y faire eau. Ce petit port fournit beaucoup de sucre au commerce de la Havane, et promet de devenir florissant.

6°. *Nuevitas*, dans la juridiction de Puerto-Principe, à 170 lieues est de la Havane (*voy.* Lettre cinquième). 7°. *El Cayo.* 8°. *Santa-Crux.* 9°. *San-Juan de los Remedios*, sur la côte-nord, à 90 lieues est de la Havane. 10°. *Jaruco.* 11°. *Manzanillo*, dans le district de Bayamo, à passé 200 lieues de la Havane. 12°. *El Embarcadero*, autrefois *Puerto del Principe.* 13°. *El Goleto* (au sud de la juridiction de *Santo-Espiritu*, à 114 lieues de la Havane), qui déjà récolte 200 quintaux de sucre.

On peut ajouter encore les baies qui suivent comme lieux de relâche, où le marin est sûr de trouver d'excellens abris, de bons atterrages, et de l'eau fraîche; telles que :

Honda-Cavanas-Bayamba-Güira-Tanamo-Cabonico y Livisa-Banes-del Padre-manati, etc.

Ces baies baignent un territoire vierge, où l'homme est sûr d'obtenir, par son travail,

des produits abondans de toute espèce. Quelques uns de ces points commencent déjà à se peupler, et bientôt on les verra se convertir en cités.

VILLES INTÉRIEURES PRINCIPALES.

1°. *Ciudad del Principe*, qui a conservé jusqu'ici son nom de *Puerto del Principe*, à 150 lieues de la Havane, et à 15 lieues de la mer. Ville riche et grande, que les flibustiers ruinèrent presque de fond en comble. Relevée de ses anciens malheurs, elle est aujourd'hui, après la Havane, la ville la plus peuplée de l'île. On estime à 40,000 le nombre de ses habitans, tous occupés à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux. Les savanes, aussi étendues que productives, favorisent beaucoup cette branche agricole. L'endroit où l'on débarque pour arriver à *Puerto* ou *Ciudad del Principe*, s'appelle *Embarcadero*, où se trouvent des sources bitumineuses.

2°. *Santo-Espiritu*, à 70 lieues de la Havane, et à 10 lieues de la mer vers le sud.

Population, 10,000 âmes. On s'y occupe beaucoup aussi de l'éducation des bestiaux.

3°. *Villa-Clara*, à 60 lieues de la Havane, et à 14 lieues de la mer. Ses environs fournissent de bon blé et d'excellens bestiaux.

San-Juan de Jaruco, à 10 lieues de la Havane, ville peu étendue, ayant un *ayuntamiento* (conseil municipal).

Quelques autres petites villes de moindre importance ne méritent pas une mention particulière. (*Voy.* la Lettre sixième.)

PRODUCTIONS TERRITORIALES.

Le territoire de Cuba passe pour être généralement très fertile. On y fait des récoltes presque à toutes les saisons de l'année, aussi les produits territoriaux forment-ils toute la richesse de ses habitans. On évalue à plus de 900,000 caballerias la quantité de terres cultivables, dont à peine un dixième est en pleine culture. *

* Les Cubanais ne connaissent pas assez les canaux d'irrigation et ne font pas usage des engrais. Ce qu'ils

Les plus riches productions de l'île sont :

1°. Le *sucre* raffiné et terré, que dans le commerce on connaît encore sous les dénominations de sucre *blanc* et *jaune* de la Havane (*blanco y quebrado*), dont, en 1820, la Havane seule exporta pour la valeur de 50,000,000 de francs.

2°. Le *café* : le prix en varie beaucoup suivant la qualité (*voy.* à l'art. Commerce); il y a 40 ans, qu'on n'en connaissait pas la culture dans Cuba. L'exportation en est aussi très considérable. On évalue à passé 600,000 arrobas celui sorti des divers ports de l'île.

3°. Le *tabac*, d'une qualité très supérieure à celui des Amériques. Non seulement cette plante fournit à la consommation de tout le pays, mais encore elle en approvisionne l'Espagne, et les principales places de commerce

ignorent encore c'est l'art de varier les cultures, moyens par lesquels on n'épuise pas la terre.

La terre rapporte ici presque partout à peu près le cinquième de la valeur, tandis qu'en France et dans toute l'Europe elle n'en rapporte qu'un vingtième au plus, et plus souvent encore qu'un trentième.

de l'Europe. Les meilleures qualités ne viennent que sur les bords des rivières de *San-Juan*, de *San-Sebastian*, de *Rio-Seco* et de *Rio-Sequito*. Ce tabac se distingue par les dénominations de *libra* et *de injuriado*, et par celles de :

A. *Tabaco de la Vuelta de Arriba*, qui croît dans la partie orientale de l'île ;

B. *Tabaco de la Vuelta de Abaxo*, recueilli dans la partie occidentale. Ce dernier est le meilleur, et on évalue à 20,000 charges de cheval la récolte qui s'en est faite en 1820.

4°. La mélasse (*miel*), dont on envoie des quantités considérables aux États-Unis.

5°. *Les bois* pour la construction navale, l'ébénisterie et divers autres usages.

6°. *La cire*, qu'on exporte pour Vera-Cruz. (*Voy*. le tableau des importations et des exportations de Vera-Cruz.)

7°. *Le coton*. Celui qui croît dans un état sauvage est de très mauvaise qualité. On avait entrepris cette culture il y a quelques années ; mais elle a si mal répondu aux espérances qu'on en avait conçues, qu'elle est aujourd'hui

abandonnée presque partout : aussi ne doit-on pas considérer le coton comme un article d'exportation digne de quelque attention.

On parvient insensiblement à naturaliser dans le pays les céréales de l'Europe ; mais de long-temps encore elles ne pourront en fournir suffisamment à la consommation générale.

J'aurais donné plus d'étendue à un chapitre fort intéressant des productions territoriales de l'île ; mais une dissertation sur cette matière, faite l'année dernière à la société de botanique à la Havane, se trouvant placée immédiatement après mon Aperçu, j'y renvoie le lecteur pour y apprendre combien est riche et variée la végétation de Cuba, et y voir les moyens qu'on indique pour améliorer avec le temps l'agriculture du pays.

La chasse, la pêche, et l'éducation des bestiaux y sont, comme chez d'autres peuples civilisés, une industrie, une occupation ou un délassement ; nous ne nous y arrêterons pas, il suffira de présenter, ci-après, un tableau des principaux produits de la colonie divisés en règnes *végétal*, *animal* et *minéral*.

PRODUITS NATURELS.

DU RÈGNE VÉGÉTAL.	DU RÈGNE ANIMAL.	DU RÈGNE MINÉRAL.
Arbres et *arbustes*, dont la plupart, inconnus en Europe, conservent leurs feuilles pendant toute l'année. Le *cèdre*, l'*acajou* et l'*acana*, l'*oranger*, le *citronnier*, le *tamarin*, le *platano* (bananier), arbre à fruit qui tient le premier rang, sont les plus communs de tous. Le *sucre*, le *café*, le *tabac* et le *cacao*; le *coton*, mais de mauvaise qualité. Un peu de *gingembre* et de *poivre*, le *cassia*, l'*aloès*, etc. Beaucoup de substances alimentaires, telles que : Le *maïs*, la *yuca* ou *manioc*, la *banane*, la *papa* (pomme de terre), le *maniato*, le *riz*, etc. Quelques *céréales* d'Europe qu'on réussit à faire venir dans quelques cantons. D'excellens *bois* pour la construction navale. Une grande variété de fruits, tels que le *mamey*, l'*acana*, le *sapote*, etc., et aussi beaucoup de légumes. *Las piñas* (ananas), d'une belle venue, très estimés et d'un goût exquis.	Si l'île de Cuba est heureuse de n'avoir aucun animal féroce ni dangereux, il n'en est pas de même des eaux qui l'entourent, remplies de *caïmans*. On trouve en abondance dans l'île le *bœuf* et le *porc*. On y élève aussi le *mouton*, la *chèvre*, le *cheval*, le *mulet*, etc. Il y a également beaucoup d'excellens *poissons* de mer et d'eau douce; la *tortue* de mer, etc. Les *œufs de la lisa* (espèce de caviar) qu'on fait sécher. Le *miel*, et de très bonne cire. Une grande variété d'*oiseaux*. Beaucoup de *volaille* et d'assez bon *gibier*. *Nota*. Un établissement de haras à l'est de l'île pourra, s'il prospère, donner quelques bonnes races de chevaux.	Soit que les produits de ce règne soient cachés dans le sein de l'île ou que véritablement il n'y en existe point de quelque importance, toujours est-il qu'on pourrait y exploiter du *cuivre* d'assez bonne qualité. Les mines de ce métal près de Santiago de Cuba, sont les seules qu'on puisse citer avec avantage, et qui produiraient beaucoup si on les exploitait avec quelque activité. Toutes les autres mines dont parlent les voyageurs, eussent-ils même aperçu quelques parcelles d'or, ne peuvent faire l'objet d'aucune mention, aussi long-temps qu'elles n'auront pas été mises en produit. On sait que l'île possède une grande variété de *marbre*, mais jusqu'ici on n'a pas essayé d'en faire l'extraction. Le *charbon de terre* qu'on a découvert dans la juridiction de la Havane est de très mauvaise qualité.

Indépendamment des produits naturels cités dans le tableau qui précède, on trouve dans différens endroits de l'île *des eaux minérales* fort salutaires, particulièrement à *San-Diego*, à quelque distance de la Havane, et dont les unes sont thermales, et les autres froides.

Quelques *sources* y donnent un bitume qui peut tenir lieu de goudron, c'est le *naphte* ou l'*asphalte*.

Ses *salines* seraient productives si on voulait se donner la peine d'en recueillir le *sel*. Toutefois il paraît que la Havane préfère celui que les Anglais lui apportent des îles Lucayes.

COMMERCE.

Le Commerce extérieur de Cuba, depuis que cette île jouit de la liberté de commerce, a fait des progrès rapides; elle s'est enrichie aussi des pertes que l'insurrection de Saint-Domingue a occasionnées à la France par l'émigration de tous les blancs qui furent obligés d'abandonner cette ancienne colonie; aussi peut-on dire sans prévention que l'industrie française a puissamment contribué

dans les vingt dernières années aux nouveaux progrès de la culture de Cuba.

Placée entre l'Europe et l'Amérique espagnole, Cuba servira, avec le temps, de lieu d'entrepôt pour les produits d'échanges entre les divers pays de l'Amérique et les états de l'Europe. *La Havane*, *Matanzas*, *Santiago de Cuba*, et *Batabano*, sont heureusement situés sous ce rapport. Ces places recevraient les produits de France pour les consommations américaines, et des négocians habiles et entreprenans donneraient d'autant plus d'alimens à ces relations qu'ils seraient sûrs, d'une part, de la protection de nos bâtimens de guerre, et de l'autre, de l'appui de nos agens consulaires.

Il est incontestable que la Havane est aujourd'hui la place de commerce la plus considérable de l'Amérique espagnole, et si ce port n'est plus le rendez-vous des galions des colonies espagnoles, il est celui des bâtimens de toutes les nations de l'univers. L'état suivant des arrivages à la Havane, dans l'année 1820, donnera une idée du mouvement de la navigation de cette colonie.

ÉTAT

DES BATIMENS ENTRÉS A LA HAVANE EN 1820 *.

SOUS PAVILLON	Nombre de navires.	OBSERVATIONS.
Espagnol	381	Il faut observer :
Américain	662	1°. Que la majeure partie des navires des États-Unis ne sont que des goëlettes de 50 à 100 tonneaux.
Anglais	164	
Français	90	
Des Pays-Bas	20	
Danois	12	2°. Qu'il en est de même des navires anglais, qui sont en grande partie de très faible tonnage, surtout parmi ceux qui viennent de la Jamaïque.
Suédois	11	
Brémois	10	
Hambourgeois	5	
Portugais	5	
Russe	4	
Sarde	3	3°. Que les bâtimens français sont tous de 300 à 500 tonneaux.
Sicilien	1	
Ensemble	1,368	4°. Que des caboteurs, dont le nombre est considérable, ne sont point compris dans ces arrivages.
Dont 96 de guerre, tant espagnols qu'étrangers.		Les arrivages annuels de *Matanzas* et de *Santiago de Cuba*, varient de 200 à 300 bâtimens dans chacun de ces ports.

* Il est entré dans l'année 1824 à la Havane :

159 bâtimens de guerre dont 89 espagnols et 70 étrangers
et 1086 navires de commerce dont 196 espagnols
et 890 étrangers.

Ens. 1245

EXPORTATIONS.

Dans une brochure intitulée *Communications*, etc., c'est-à-dire Renseignemens sur l'Amérique espagnole, communiqués par un Espagnol résidant à Philadelphie, et publiés par Tatham, à Londres, 1799, on trouve que l'exportation de Cuba, vers cette époque, était ainsi qu'il suit :

Sucre	392,000	quintaux.
Mélasse	60,000	gallons.
Rum	10,000	*idem*.
Café	9,000	quintaux.
Tabac	20,000	*idem*.
Cuirs bruts..	100,000	ballots.
Cire	6,000	quintaux.
Coton	1,500	*idem*.

Cette *exportation* s'est bien accrue depuis. Telles sont, ci-après, les quantités ou les valeurs qui, pour ces articles, figurent dans l'année 1823. (*Voy*. la Lettre 5e et le Tableau B.)

EXPORTATIONS DE L'ANNÉE 1823.

Sucre........ 1,600,000 quintaux.		
Mélasse...... 35,000 boucauts.		
Rum........ 20,000 pipes.		
Café......... 400,000 quintaux.		
Tabac(cigares). 200,000 boîtes.*		
Idem en poudre et en feuilles......		2,000,000 doll.
Cuirs bruts.....................		80,000 *id.*
Cire, au-delà de 25,000 arrobas..		100,000 *id.*
Coton (d'aucune importance).		
Cèdre, acajou et divers autres bois; quelques *fruits confits*..........		150,000 *id.*

EXPORTATIONS
DE LA HAVANE COMPARÉES ENTRE LES ANNÉES
1803, 1820, 1821 et 1824.

DÉSIGNATION des Articles.	Poids ou contenances.	En 1803.	En 1820.	En 1821.	En 1824.
Sucre....	Caiss.	158,000	219,593	236,669	225,328
Café.....	Arr.	50,000	686,040	792,509	681,674
Cire.....	*idem.*	40,000	16,939	15,724	»
Mélasse...	Bouc.	»	24,741	26,664	»
Rum.....	Pipes.	»	2,781	4,646	»

* Contenant chacune 1000 cigares.

On évalue à près de 19,000,000 de dollars (95,000,000 de fr.), terme moyen, les *exportations annuelles* de l'île de Cuba effectuées pendant les dernières années *; valeur qu'on répartit ainsi qu'il suit :

Les *Américains* pour une valeur de		7,500,000
Les *Anglais*	*idem*	4,500,000
Les *Français*	*idem*	3,000,000
Les *Espagnols*	*idem*	3,000,000
Diverses autres nations	*idem*	1,000,000
	Total.....	19,000,000

Cuba étant une colonie tout agricole, son industrie manufacturière est dans l'enfance; aussi tire-t-elle du dehors tout ce qui est nécessaire à la consommation des habitans comme aux agrémens de la vie, et si les valeurs des importations n'atteignent pas ordinairement les valeurs des exportations,

* En 1792, la valeur des exportations de Cuba n'était pas comptée pour plus de 5,000,000 de dollars (25,000,000 de francs), progression presque quadruple dans l'espace de trente ans. (*Voy.* de Pons, Voyage à la Terre-Ferme, tome Ier, page 220.)

au moins en approchent-elles souvent beaucoup. Toutefois est-il remarquable, surtout depuis que l'île est ouverte au commerce de tout l'univers, que la balance a constamment été en sa faveur. Cet avantage est évalué, depuis quelques années, à environ 10,000,000 de francs par an. *

On indiquera, ci-après, les principaux articles fournis aux Cubanais par diverses nations en relation avec Cuba. Cette île tire ordinairement :

IMPORTATIONS.

1°. *De la France :* **

Des vins, dont la consommation est consi-

* Cette évaluation pourrait bien être exagérée, si l'on fait attention aux valeurs des importations par fraude qu'il est important de ne pas négliger.

** On peut reprocher avec fondement à nos fabricans de travailler trop pour les classes aisées et de ne pas produire assez à l'usage du peuple, faute que nos voisins ne font pas. Le peuple consomme beaucoup, et on ne saurait assez calculer combien les objets manufacturés pour cette classe sont considérables et occupent de bras.

dérable ; des huiles, des savons, des toiles, des soieries, de la bijouterie, des nouveautés et objets de luxe de Paris, très recherchés par les femmes ; de la parfumerie, des souliers, des gants, des bronzes, de la porcelaine, des papiers, des fruits à l'eau-de-vie, et quelque peu de drap en concurrence avec le drap anglais qu'on y préfère (*voy.* le tableau A).

2°. *Des États-Unis :*

Leurs produits agricoles et les articles étrangers de leurs entrepôts, détaillés dans le tableau B *d'importations* et *d'exportations* entre Cuba et les États-Unis.

3°. *De l'Angleterre :*

Des tissus de coton et de laine, de la bonneterie, de la quincaillerie, de la coutellerie, de la verrerie et des cristaux, de la faïence, des draps et casimirs.

4°. *De l'Espagne :*

Ses vins et eaux-de-vie, ses fruits, et divers articles manufacturés dans le pays à l'usage des colons.

5°. *De l'Allemagne :*

Des toiles, du nappage, des armes à feu, de la verrerie de Bohème, des briques.

6°. *Des Pays-Bas :*

Des toiles de diverses qualités, de l'eau-de-vie de genièvre, du fromage, etc.

7°. *De la Russie :*

Cordage, toiles à voiles, toiles pour le vêtement des nègres, etc.

On estime qu'en 1819 les importations de ces divers articles se sont élevées à la valeur de passé 46,000,000 de francs.

Elles n'ont pas atteint cette valeur dans l'année 1824.

DOUANE.

Dans le système de douane de *Cuba*, toute marchandise peut y entrer et en sortir. On n'y connaît pas les prohibitions, à l'exception du sucre et du café qu'on ne peut introduire dans l'île. Les droits, plus ou moins élevés, qui frappent les marchandises à l'entrée, se perçoivent d'après le tant pour cent de la valeur à déclarer en douane. Cette valeur est quelquefois réglée par la douane ; plus souvent elle est établie

sur le taux des deux tiers du prix fixé par les prix courans de la place. Ces droits varient selon la catégorie dans laquelle les articles se trouvent placés au tarif. Le droit le plus généralement imposé est de 21 pour 0/0; le plus élevé est de 27 pour 0/0; les plus modérés sont de 3 jusqu'à 13 pour 0/0.

Quant aux droits à la sortie, ils varient de 2 à 6 pour 0/0. (*Voy.* le tableau C.)

INDUSTRIE.

Les *tableaux* A et C indiquent, l'un les principaux articles du commerce de l'île avec la France, et l'autre les droits dont ils sont passibles. Le tarif est trop volumineux pour qu'il ait pu faire partie de cet ouvrage.

Nous avons dit que la colonie étant essentiellement agricole, son industrie était naissante, et que conséquemment elle recevait du dehors les objets manufacturés, ce qui n'empêche pas cependant que dans ses principales villes on exerce plusieurs arts et métiers; nous présentons au lecteur l'énumération de ceux qui, dans la Havane, occupent un assez

grand nombre d'artisans et de fabricans, tels sont :

1°. Les *fabricans* de tabac; industrie qui occupe le plus d'individus.

2°. Les *fabricans* de chapeaux de paille, à l'imitation de ceux de l'Italie.

3°. Des *tanneurs*, au nombre de...... 2

4°. Des *fondeurs* en cuivre pour ustensiles nécessaires aux sucreries, au nombre de.. 4

5°. Des *chaudronniers*, *idem* de... 12

6°. Des *ferblantiers*, *idem* de... 30

7°. Plusieurs *orfévres*,

8°. Des *forgerons*, *idem* de... 50 environ.

9°. Des *maréchaux* ferrans, *idem* de... 12

10°. Des *selliers*, *idem* de... 20

Et diverses autres professions utiles. (*Voy*. l'article Havane à la page 236.)

Les principales occupations des Cubanais, après la culture des produits de l'île, consistent dans la *manutention du sucre*, et dans la *fabrication du tabac*. On compte 800 *raffineries* (*casas de purga*) qu'il faut se garder de confondre avec les raffineries d'Europe inconnues dans l'île. Il y a généralement dans chaque

plantation de sucre un alambic pour la fabrication du *rum* ou *tafia*.

Les *blancs cultivateurs* * sont communément occupés dans les *estancias*, *sitios* ** et *potreros* ***. On les emploie encore au transport des denrées. ****

* Ces blancs, qui viennent presque tous de Ténériffe, peuvent bien être propres à la culture des céréales, légumes et plantes potagères; mais on ne parviendra jamais à leur faire cultiver le sucre, le café et le tabac.

** Les *estaneias* et *sitios* sont de petits morceaux de terre, où se cultivent des substances alimentaires, telles que les *racines farineuses*, le *maïs*, le *riz* et le *yuca* dont on fait le pain du pays qu'on appelle *casabe;* aussi le *yuca* fait-il la principale culture de beaucoup de *sitios*.

*** Parcs ou enclos pour l'entretien des bestiaux.

**** Les *portions* de l'île assignées pour la *colonisation des blancs* qui arrivent du dehors sont :

a. *Nuevitas* au nord;

b. *Guantunamo* à l'est;

c. Un *territoire* de six lieues carrées, contigu à la baie de Jagua sur la côte septentrionale;

d. Un autre *territoire* de quatre lieues et demie car-

Les *nègres libres* sont la plupart employés aux manufactures de tabac, qui demandent beaucoup de soins.

rées, nommé *Santo-Domingo*, à soixante-dix lieues de la Havane et à dix lieues ouest de *Villa-Clara*.

Le gouvernement alloue à tout individu ayant l'intention de se faire colon cultivateur, 30 dollars s'il vient de la Louisiane ou des États-Unis, et 60 dollars s'il vient de l'Europe. Une fois livré à la culture, il reçoit les six premiers mois trois réaux et demi par jour, et il obtient en même temps le privilége d'importer francs de droit, pendant cinq ans, tous les objets de première nécessité.

On a commencé par donner à chaque colon une caballeria de terrain en toute propriété; mais cette cession gratuite a dû ou doit cesser pour un autre mode plus approprié au but qu'on se propose, et qui est sans doute déjà adopté. Quoi qu'il en soit des avantages que le gouvernement étend ou restreint selon la nature et les besoins des localités, toujours est-il que le blanc, en arrivant dans cette colonie, est assuré d'y recevoir toutes les facilités possibles pour s'y coloniser, et que s'il est industrieux, il peut retirer de grands profits d'un terrain qu'il aura rendu fertile par le travail et qu'il se plaira d'autant plus à faire produire qu'il en est propriétaire.

Les *nègres esclaves* sont exclusivement occupés aux plantations de sucre et de café, et à la culture du tabac. On compte sur chaque plantation, selon son importance, 200 à 400 esclaves.

Le *blanchîment de la cire* est encore une branche d'industrie qui emploie beaucoup d'individus.

Après une énumération rapide de l'état physique, de la population, des productions, du commerce et de l'industrie de Cuba, nous appellerons l'attention du lecteur sur l'état actuel de sa position politique, dont les lettres sur la Havane n'ont traité que pendant la très courte durée des Cortès.

Nous parlerons d'abord *de la division politique de l'île*, ensuite *du clergé*, *de l'instruction publique*, *de la justice*, *des finances*, *de la guerre*, *de la marine*, et enfin des *monnaies*, *poids et mesures* en usage dans la colonie.

1°. DIVISION POLITIQUE.

La colonie se divise en trois grandes provinces :

La Havane, *Santiago de Cuba*, *et Puerto Principe* ou *Ciudad del Principe*; et chacune de ces provinces en *partidos* *, savoir :

La *Havane*...............	en 76	partidos.
Santiago de Cuba...........	en 32	
Puerto ou *Ciudad del Principe*	en 12	

Chacun de ces *partidos* a son *capitan de partido* sous les ordres immédiats du gouverneur de la province. Il est chargé du maintien de la tranquillité publique, de la police, de l'entretien des chemins publics, et de l'exécution des ordonnances qui émanent de la première autorité. Celles des villes (quoique faisant partie des *partidos*) qui ont un *ayuntamiento* (corps municipal) ne sont pas sous la juridiction du capitan.

* Le *partido* est une portion de territoire dont l'étendue varie depuis une jusqu'à deux lieues carrées ; ces *partidos* augmentent à mesure qu'on livre à la culture des terres encore vierges qui les avoisinent.

Les attributions de l'*ayuntamiento* se rapprochent beaucoup de celles du conseil municipal en France, avec la différence que ces places sont héréditaires.

Il y a dans la province de la Havane 42 *partidos* avec *ayuntamientos*, et tout territoire qui possède 1000 âmes participe à ce privilége municipal.

2°. CLERGÉ.

La religion catholique est la seule qui s'exerce dans toute l'étendue de la colonie. Il y a tolérance d'opinion religieuse, surtout depuis qu'on n'y connaît plus de tribunal de l'inquisition; cependant on n'y tolérerait point l'exercice public d'aucun culte étranger.

Il y a dans l'île deux *diocèses*:

1°. *Le diocèse* de Santiago de Cuba, érigé en archevêché en 1804, et qui a une cathédrale, 22 églises paroissiales, et 5 succursales.

2°. *Le diocèse* de la Havane, qui n'est qu'évêché; il a une cathédrale, 45 églises paroissiales, et 53 succursales.

Le haut clergé de Cuba se compose :

1°. De l'*archevêque* de Santiago de Cuba, dont le revenu est de 15,000 dollars (75,000 f.).

2°. De l'*évêque* de la Havane; ses revenus annuels s'élèvent à 50,000 dollars.

3°. De onze *chanoines*, dont le revenu le plus considérable ne va pas au-delà de 10,000 dollars.

4°. D'un *vicaire* (provisor y vicario general) nommé par l'évêque.

Il y a à la Havane 150 prêtres réguliers, et à Santiago de Cuba de 60 à 70.

Chacun de ces diocèses a son séminaire.

En tout, l'île possède 204 églises ou chapelles et jusqu'à 1,000 prêtres tant *réguliers* que *séculiers*. Il y a aussi 12 *couvens* qui ne sont pas richement dotés.

Des *curés* sont répartis dans les diverses villes, bourgs et villages. L'exercice du culte dans les campagnes laisse beaucoup à désirer. Il n'y a pas assez d'églises, et il manque d'organes pour y répandre la morale chrétienne.

Le revenu du clergé se compose de la dîme qui se prélève sur le sucre, les grains et les

bestiaux. Les nouvelles plantations de sucre ne paient pas de dîme; le café et le coton en sont aussi exempts.

3°. INSTRUCTION PUBLIQUE.

Considérée sous le rapport de l'*instruction publique*, Cuba laisse aussi beaucoup à désirer; et malgré les efforts de la société royale patriotique de la Havane pour encourager les sciences, elles prospèrent lentement dans un pays où la culture d'une part et les produits coloniaux de l'autre fixent toute l'attention des habitans. Il y a cependant à la Havane:

1°. *La Société économique*, dite aussi *patriotique*, sorte d'académie dont il a déjà été fait mention dans les Lettres;

2°. *L'Université*, avec un revenu de 37,800 francs, placée dans le couvent des Jacobins, dit *les Pères prêchans*; on y enseigne la théologie, le droit civil et le droit canon, la médecine, la philosophie, les mathématiques et les humanités;

3°. *Le Séminaire* de Saint-Charles et de Saint-Ambroise, où l'on trouve aujourd'hui

deux chaires, l'une d'anatomie et l'autre de chimie;

4°. Une *École lancastérienne*, qui peut-être n'existe plus maintenant.

5°. Une *École de dessin*;

6°. Un *Institut* naissant d'orphelins *sourds et muets*;

7°. Un *Séminaire* à Santiago de Cuba,

8°. Des *Écoles primaires* dans les diverses villes de l'île;

9°. Plusieurs *Couvens* pour l'éducation des demoiselles.

Les *beaux-arts* sont entièrement dans l'en... et les seuls édifices qui méritent, sous ... rapport, quelque attention, sont à la Ha... l'*Hôtel du capitaine général*, 2°. la ... bâtie en 1788; 3°. la *Factorerie* ... la *Poste*.

... JUSTICE.

... de Cuba est tout espagnole, ... Antilles françaises, cette île est ... régime spécial. La conces... faite de commercer avec

toutes les nations du monde peut bien avoir apporté quelques modifications dans ses lois commerciales, mais celles administratives, criminelles et civiles sont demeurées les mêmes. Rien non plus n'est changé dans le code des noirs, qui est plus humain que tous ceux des Antilles.

La *justice* s'y administre à peu près comme en Espagne. *Les magistrats* sont à la nomination du roi, et quelques juges à celle des conseils municipaux de la Havane, de Santiago de Cuba et de Puerto ou Ciudad del Principe.

L'administration de la justice dans les partidos est confiée aux *alcades* des villes où ils font leur résidence. Ces alcades connaissent des affaires civiles et criminelles ; ils sont nommés par le corps municipal (*l'ayuntamiento*), et l'exercice de leurs fonctions ne dure qu'un an.

Les causes sont portées en appel devant la haute cour de justice (*audiencia*), laquelle consiste en un *régent*, quatre *ministros* et un *fiscal*. Cette cour siége à Puerto ou Ciudad del Principe; c'est le *tribunal d'appel* qui

examine et prononce l'admission des avocats et des avoués (*escribanos*), et qui tous exercent leur ministère par écrit.

Partout où il y a un *ayuntamiento* siége un ou deux alcades; ce magistrat connaît de toutes les causes civiles et criminelles. L'autorité de l'alcade est un tribunal de première instance. Il y a en outre :

1°. Un juge pour les biens et successions laissés à des héritiers sans dispositions testamentaires, ainsi que pour tous les intéressés absens;

2°. Un juge pour toutes affaires litigieuses en matière de finances, qui en est l'intendant;

3°. Un juge pour l'*escusado*, branche de revenu public;

4°. Un juge pour les *medias-anatas*;

5°. Un juge pour l'objet des dîmes.

Le *consulado* est un tribunal de commerce pour toutes les contestations commerciales. *

* Tout commerçant, tout artisan, tout individu exerçant une industrie quelconque se borne à se faire inscrire au *consulado* (tribunal de commerce); on ne connaît dans toute la colonie, ni maîtrise, ni corporation, ni jurande. La liberté industrielle n'est nullement gênée par des restrictions.

Si la *police* des esclaves dans la campagne est bien faite, en revanche celle civile et politique dans les villes y est très défectueuse.

Les *archives* et les hypothèques sont déposées dans l'hôtel du gouverneur, où elles sont tenues avec beaucoup d'ordre.

5°. FINANCES.

La métropole, qui autrefois retirait les revenus de Cuba, pourvoyait aussi aux dépenses de cette colonie. Aujourd'hui ces revenus ont été abandonnés à l'île qui suffit à tous ses besoins par ses propres ressources.

L'abbé Raynal a dit que les revenus de l'île ne s'élevaient pas au-delà de 2,430,000 fr. Il est vrai que le gouvernement espagnol versait alors dans l'île, pour l'achat des tabacs, 2,272,000 fr. Le même auteur estime que les plus fortes dépenses coûtaient à l'état,

1°. Pour l'entretien des *fortifications*.	1,350,000 fr.
2°. Pour l'entretien des *garnisons*..	2,160,000
3°. Pour les besoins de la *marine*...	3,780,000
Francs....	7,290,000

Ces dépenses ont augmenté successivement;

car déjà au commencement du 19e siècle elles s'élevaient d'après M. de *Humboldt* :

1°. *Atencion de tierra*, pour l'intérieur. dont 146,000 pour Santiago et 290,000 pour la Havane.	436,000 piast.
2°. *Atencion maritima*, dépenses pour la marine....................	740,000
3°. *Fortifications* de la Havane.......	150,000
4°. *Achat des tabacs* de l'île par l'Espagne.	500,000
(9,130,000 francs.)	1,826,000 piast.

Maintenant les *revenus* de l'île s'élèvent presqu'à la somme de 5,000,000 de dollars, c'est-à-dire 25,000,000 de francs; preuve évidente de la prospérité rapide de Cuba depuis l'époque à laquelle l'abbé Raynal écrivait, depuis le voyage de M. de Humboldt, et même depuis le recensement de 1817, dans lequel on voit figurer comme matières imposables :

D'une part,

779 Cafeiries (*cafetales*).
529 Plantations de sucre (*ingenios*).
1001 *idem* de tabac.
17 *idem* de cacao.

Et de l'autre part :

42,268 Maisons.
1,762 Fermes.
1,193 Prairies naturelles et factices.
354 Ruches.
830 Établissemens pour l'éducation des bestiaux.

La *Havane, Santiago de Cuba* et *Puerto* ou *Ciudad del Principe*, sont les trois grandes *intendances* où vont se verser les revenus publics. L'intendant de la Havane (*superintendente general de real hacienda*) a la haute administration des finances de l'île; il a sous ses ordres :

Les intendans qui ont des *subdelegados* dans les districts, chargés de la perception des impôts, des taxes territoriales et autres.

Les *revenus publics* les plus considérables sont :

1°. Les *douanes* * qui fournissent près des trois cinquièmes du total des produits;

* On estime que les produits des douanes de la Havane seule se sont élevés pour l'année 1824 à 3,035,300 piastres, passé 15,000,000 de francs.

2°. Le *droit d'enregistrement* qui est de 6 pour 100 sur les ventes territoriales, ainsi que sur celles des esclaves et des maisons;

3°. L'*impôt* sur le *sel;*

4°. La *dîme*, dont le neuvième est au profit du roi. Elle est destinée à l'entretien du clergé.

5°. Le *timbre ;*

6°. Les *bulles;*

7°. L'*impôt* sur les cartes à jouer ;

8°. *Id.* sur le combat des coqs;

9°. Divers autres impôts de moindre importance.

C'est avec ces diverses ressources que Cuba entretient :

1°. *Son état militaire et sa marine;*

2°. *Ses fortifications* et tous les travaux de la colonie.

3°. Les *autorités civile et judiciaire*, qu'elle solde.

On pourrait ajouter à ces dépenses, celles qui sont nécessaires à la conservation des Florides qui font ou faisaient partie de la capitai-

nerie de Cuba *; et enfin les secours qu'elle donne aux réfugiés de *Santo-Domingo*.

Les *intendances* de Santiago et de Puerto ou Ciudad del Principe ne pouvant suffire avec leurs propres revenus aux dépenses de ces localités, c'est le trésor de la Havane qui y supplée. (*Voy*. dans la Lettre cinquième, l'art. Finances.)

6°. GUERRE.

Avant de parler des forces militaires de la colonie, nous dirons que la première autorité du pays est celle du *capitaine général*. Nommé par le roi, il fait sa résidence à la Havane, et il a sous ses ordres :

1°. *L'inspecteur-général*,

2°. *Le lieutenant de roi*,

3°. *Le gouverneur de Santiago*,

* On s'est abstenu dans ce travail de parler des Florides, parce que ce territoire, dont les Américains se sont emparés en partie, est encore aujourd'hui l'objet d'une contestation entre la cour de Madrid et le congrès de Washington, mais que des négociations de nature pacifique réussiront sans doute à faire cesser.

4°. *Le gouverneur de Puerto ou Ciudad del Principe*,

5°. *Le vice-gouverneur de Trinidad*, qui a le titre de *commandant* des quatre villes comprises dans cette juridiction.

6°. Les *commandans* de toutes les forces militaires, ainsi que des forts, citadelles et postes sur tout le littoral de l'île.

Le roi a adjoint au capitaine-général deux *assesseurs* pour les consulter dans les affaires publiques, l'un en matière civile, et l'autre en matière militaire.

FORCES MILITAIRES.

A, *Troupe de ligne*, 5 à 6,000 hommes, qui se composent de :

6 régimens de chasseurs.
4 escadrons de dragons.
1 brigade d'artillerie.

B, *Troupe coloniale*, qui, à la Havane, est forte de

2 bataillons de fantassins. 4 escadrons de cavalerie.	Miliciens colons ou créoles.
1 régiment de mulâtres libres. 1 *idem* de nègres.	Ensemble 7 bataillons ou 42 compagnies urbaines.
1 brigade d'artilleurs au nombre de 200.	

En tout, près de 5,500 hommes, qu'on ne solde que lorsqu'ils sont mis en activité.

L'état-major de cette milice d'hommes de couleur se compose de blancs, à l'exception des commandans, qui sont de la même couleur que leurs troupes.

C, *Troupe réglée*, au nombre de 2,855 hommes, embarqués au Férol, en octobre dernier, et destinés à renforcer les garnisons de la Havane, de Santiago de Cuba et de Puerto-Rico.

La Havane est le point où les forces militaires se trouvent le plus concentrées. Elle défend tout l'ouest de l'île, et Santiago de Cuba doit veiller à la sécurité de la partie orientale. En cas de nécessité, la Havane y fait passer les forces qu'elle requiert.

M. de Humboldt, dans son ouvrage (*Essais politiques sur la Nouvelle-Espagne*), rend compte de la force armée de l'île en 1804, ainsi qu'il suit:

A. *Milices disciplinées.*

Infanterie.	à la Havane........	1,442 hommes.
	à Puerto-Principe...	721
		2,163

B. *Milices de Campagne* (milicias rurales).

A l'est de la Havane et à Matanzas....	7,995
A l'ouest de la Havane.............	5,688
Faubourgs de la Havane (*extra-muros*).	1,368
Dans la juridiction des *quatre villes* (las cuatro villas).............	2,640
Dans celle de Puerto ou Ciudad del Principe......................	1,728
Dans celle de Santiago.............	2,412
Force totale en 1804...	21,831

Il paraît certain que l'île de Cuba pourrait aisément fournir pour sa défense un corps d'armée de 36,000 blancs de 16 à 45 ans.

7°. MARINE.

Le département de la *marine* a son siége à la Havane. Un officier général, spécial pour

ce service, y commande les forces navales du roi. Ses fonctions sont de veiller à la sûreté des côtes, de protéger le commerce espagnol contre toute atteinte des pirates *, et de donner ses soins à la conduite des flottes qui entrent et sortent dans l'intérêt de la colonie comme de la métropole. Les *forces marines* de Cuba varient suivant les circonstances, et composent ordinairement :

1°. de 2 frégates,	armés ensemble de 200 à 250 canons.
2°. de 2 à 3 corvettes,	
3°. de 2 à 3 bricks,	
4°. de 2 à 3 goëletes,	

Une moitié de ces bâtimens de guerre est en course soit dans le golfe de Mexique, soit dans les eaux des Antilles **, l'autre

* Les côtes méridionales et occidentales de l'île de Cuba cachent des pirates qu'on a bien de la peine à expulser; mais leur principal refuge ou rendez-vous, pour ceux qui exercent leur brigandage dans la mer Caraïbe, paraît être entre la *Béate* et *Alta Vela* au sud de Haïti.

** Je conseille aux marins qui naviguent dans les eaux de l'île de Cuba et qui se rendent à la Havane, à

moitié est en station dans les ports, soit de la Havane, soit de Santiago de Cuba.

Il y a à la Havane un bon chantier pour la construction de vaisseaux de guerre; le bois de cèdre, commun dans l'île, en fait d'excellens bâtimens; la mâture est fournie par les Américains, les cordages et les voiles pour le gréement arrivent de la Russie, et leur armement s'achève dans les ports de l'Espagne où ils prennent leurs canons. Depuis long-temps

la Nouvelle-Orléans ou dans le golfe du Mexique, de consulter les deux cartes annexées à une *instruction nautique*, sur les passages à ces divers points par le canal de la Providence et le grand banc de Bahama, récemment publiée par M. Steetz, ancien officier de marine au service de France.

Ces passages par le grand banc de Bahama signalent les canaux et toutes les routes qui conduisent à tous les points accessibles de l'île de Cuba, au Mississipi, à Pensacola, à Mobile, etc., qu'il faut préférer aux anciennes routes, que l'empire du préjugé et l'ignorance font encore fréquenter par des marins routiniers.

M. Steetz fait connaître les écueils et les récifs qu'il faut éviter, ainsi que les anses et les atterrages où se trouvent les bons mouillages.

on ne construit plus à la Havane que des bâtimens de guerre légers, tels que *bricks*, *goëlettes*, etc.

8°. MONNAIES, POIDS ET MESURES.

Les monnaies d'or sont celles qui ont cours en Espagne. On y connaît particulièrement,

1°. Le quadruple ou *una onza*	=	17 piast.
2°. Le demi-quadruple ou *media onza*.	=	$8\frac{1}{2}$
3°. Le doublon	=	$4\frac{1}{4}$
4°. Le demi-doublon	=	$2\frac{1}{8}$
5°. *L'escudito de oro*	=	$1\frac{1}{16}$

Celles en argent se bornent :

1°. Au dollar ou piastre forte, qui se divise en 8 réaux de Plata, = 5 francs.

2°. Au réal, = 63 centimes (petite monnaie d'argent).

3°. Au demi-réal ou medio, = $31\frac{1}{2}$ centimes (minimum de la monnaie de Cuba).

On n'y connaît point de monnaie de cuivre.

Les *poids* et *mesures* sont ceux connus en Espagne; il en est quelques uns de l'Amérique septentrionale, que l'usage a fait admettre dans quelques ports de Cuba :

Le *quintal*, = 100 livres ou 4 arrobas.

100 livres d'Espagne, = 46 kilog.

L'*arroba*, = 25 livres.

Pipa (pipe), — 30 arrobas pour le rum.

La *fanègue*, = 200 livres d'Espagne.

Le *gallon* (mesure des États-Unis) varie de 3,78 à 4,62 litres.

Le *hogshead* (mesure des États-Unis), = une barrique ou un boucaut (*Bocoy*).

La *vara*, qui est avec l'aune dans le rapport de 10 à 14; c'est-à-dire que 14 *varas* = 10 aunes de France.

Mesures de terre :

Le *hato* *, = 1,600 caballerias ou 4 corrales.

Le *corral*, = 400 acres au moins.

La *caballeria*, = $32\frac{1}{2}$ acres.

Nous terminerons ces notions statistiques sur Cuba en offrant au lecteur quelques réflexions d'un Havanais, homme de bien, qui, animé d'un amour profond et vrai pour sa

* Le hato est un circuit de terrain, qui a en surface quatre lieues de diamètre ou deux lieues de rayon en tous sens, en partant du point central de la circonférence.

patrie, signale ses ennemis à l'autorité, et donne en même temps des leçons à ces prétendus politiques qui se perdent en abstractions sur un pays qu'ils connaissent mal. Ce Havanais a récemment publié à la Havane un écrit où il énonce avec franchise son opinion sur la situation actuelle de l'île, et sur les dangers auxquels l'exposerait l'incurie ou une fausse sécurité.

« Lorsque, dit-il, la tranquillité intérieure « d'un pays est menacée, quand le commerce « et l'industrie sont exposés à une paralysie « funeste, alors le bien public réclame des « habitans toute leur vigilance, souvent, « hélas! insuffisante, par les suites d'une apa- « thie criminelle qui prive le gouvernement « de tous ses moyens d'action, et l'expose « ainsi à la malignité d'une censure qui se « plaît alors à élever sa voix séditieuse.

« Cette affligeante indifférence n'est que « trop favorable aux machinations des ennemis « de l'ordre, toujours prêts à exagérer les « périls, en dissimulant avec soin les moyens « de les prévenir. En excitant ainsi les craintes

« et les méfiances, ils assurent souvent le « triomphe du mal. . . . . . .

« Leur impuissance n'est point une raison « de les mépriser; il est des moyens plus sûrs « et plus énergiques de déjouer les trames se- « crètes par lesquelles ils n'obtiennent que « trop souvent de funestes succès.

« L'indolence donne de la hardiesse à l'ar- « tisan du mal, naturellement audacieux; elle « favorise l'indifférence à laquelle l'homme « de bien n'est malheureusement que trop « enclin, au lieu de l'exciter à cette indigna- « tion noble et active qui aurait arrêté tant de « malheurs et de crimes qui déshonorent les « pages de l'histoire. Assurément le nombre « des bons citoyens l'emporte sur celui des « ennemis du bien public; mais, hélas! il en « est bien peu qui soient animés de ce pa- « triotisme héroïque qui sauve les états dans « les momens difficiles, et les préserve de la « domination honteuse des factions.

« Cependant c'est dans les grandes crises « que doit se montrer cet élan généreux de « toutes les vertus civiques qui réunit tous les

« intérêts autour du gouvernement; alors sa « confiance devient force, le public s'identifie avec ses plans, on envisage le danger « sans le craindre, et les moyens de l'écarter, « pris avec ordre, s'exécutent avec efficacité.

« L'île de Cuba se trouve aujourd'hui dans « la situation la plus propre à éveiller l'attention. Elle est trop généralement connue « pour qu'il soit nécessaire de signaler ici « tout ce qui rend sa position difficile. Un « simple coup d'œil jeté sur la carte de notre « pays suffit pour faire apercevoir les dangers « qui nous menacent. Mais, si nous avons « l'avantage de les connaître, nous sommes « en même temps en butte à la mauvaise foi « qui exagère le péril, pour exciter les craintes « et cette fatale stupeur qui grossit toujours « et accroît ainsi les forces de l'ennemi.

« Je ne me propose pas de mettre ici sous « vos yeux un tableau séduisant de la position « de notre île. Je n'emploierai pas davantage « les couleurs d'un style sombre pour vous « peindre les maux qui nous menacent. Tous « ces misérables artifices, indignes de l'homme

« d'honneur, conviennent aux artisans du
« désordre, qui, en défigurant l'état des cho-
« ses, précipitent le peuple dans l'abîme. Pour
« nous, il suffit à notre triomphe d'exposer
« avec franchise et de bonne foi notre position
« actuelle, en indiquant les moyens d'ordre
« et de bien public.

« Mon opinion étant bien établie à ce sujet,
« je dois vous faire sentir toute la nécessité
« des sacrifices pécuniaires qui donnent au
« gouvernement les moyens de l'initiative et
« de la défense; car c'est en nous mettant en
« mesure contre toute agression, soit au-de-
« dans, soit au-dehors, que nous affermirons
« notre tranquillité, que nous garantirons les
« fortunes particulières, et que nous consoli-
« derons la prospérité générale. Ne nous fai-
« sons point illusion; l'imminence du danger
« est telle aujourd'hui, qu'il faut nous résoudre
« aux plus grands efforts, aux plus grands
« sacrifices pour le conjurer et assurer notre
« conservation.

« L'examen de la situation politique de l'île
« de Cuba nous fournira plusieurs considé-

« rations du plus grand intérêt, toutes rela-
« tives à l'île elle-même, comme corps d'état
« et colonie. »

Si l'île de Cuba laisse beaucoup à désirer sous le point de vue de l'industrie et de la population, elle n'en possède pas moins tous les élémens propres à les favoriser et à les faire prospérer. « Le gouvernement espagnol, con-
« tinue l'auteur, a dispensé à l'île des fran-
« chises importantes, telles que ne les lui eus-
« sent jamais concédées ces célèbres puissances
« philanthropiques qui ont fait nager dans le
« sang et les larmes leurs colonies, où ils
« n'exercèrent qu'injustice et vexation, tandis
« que dans leurs assemblées, chambres ou
« parlemens, on n'entendait que les accens de
« ces amis prétendus de l'humanité. L'in-
« fluence du climat, qui éloigne d'ici l'agita-
« tion tumultueuse de la licence; le bon sens
« des habitans, qui, d'accord entre eux et avec
« le gouvernement de leur pays, jouissent de
« toute cette sécurité que donne seul l'ordre
« politique, et d'autres circonstances particu-
« lières récemment signalées dans un écrit

« remarquable *, assurent à cette belle con-
« trée une félicité presque fabuleuse pour les
« mauvais esprits.

« Demandez aux habitans des villes et à
« ceux de la campagne, s'il en est un seul
« qui voulût changer son existence politique!
« capitaliste, commerçant, artisan, aucun ne
« trouverait un pays plus favorable à ses oc-
« cupations et à la prospérité de sa fortune.

« Celui qui n'a jamais vu les larmes d'un
« nécessiteux européen, mendiant son pain
« dans la riche cité de Paris, ou dans l'opu-
« lente ville de Londres, pourrait douter de
« son bonheur. L'ignorant aveuglé par l'oi-
« siveté rêverait, peut-être, un changement,
« afin de remplir le vide d'une vie qui lui est
« à charge; mais l'homme de bon sens et de
« bonne foi repoussera toute innovation,
« parce qu'il connaît la série interminable
« de dangers et de malheurs qu'elle entraî-
« nerait après elle.

* *Reflexiones breves è imparciales de un Habanera.* La conception et la franchise de cet écrit ainsi que son style recommandent l'auteur à l'attention publique.

« Cet accord d'opinions, cette heureuse « tranquillité d'âme qui caractérise un peuple « content de son bonheur, seront toujours « l'écueil où viendront se briser tous les « projets d'innovation qui compromettraient « l'existence et la fortune des citoyens. Toute « amélioration, toute modification sera d'une « exécution facile dans cette île, quand elle « procédera d'une autorité légitime et protec-« trice de l'ordre et de la sécurité publique; « l'espérer d'une autre source serait une pure « chimère.

« Ce que l'on nous propose n'est autre chose « qu'une émancipation violente de la pénin-« sule. Elle est depuis long-temps proclamée « par les plus ardens partisans de l'indépen-« dance du Nouveau-Monde, et même par « ceux qui dans le délire de la victoire éten-« dent, sans système, leurs projets au-delà des « limites que l'Océan a marquées à leurs con-« quêtes. Ces novateurs, au lieu de manifester « franchement leur intention, la masquent de « cette alternative : *que si l'île de Cuba ne s'é-« mancipe pas spontanément, la force du de-*

« *hors l'y contraindra ; en sorte que, ce qu'on* « *ne saurait obtenir par l'astuce ou la décep-* « *tion, il faudra l'arracher par l'agression.*

« Voilà la question du jour énoncée avec « une malicieuse audace, et admise par quel- « ques hommes sensés qui, dans leur bonne « foi, se laissent prendre au piége. Cependant « quels sont les moyens que les nouveaux états « indépendans penseraient à employer pour « opérer un changement politique dans le « gouvernement de l'île? Quelles sont leurs « ressources pour un débarquement ou un sys- « tème de blocus sur une si grande étendue « de côtes? A peine l'arbre de l'indépendance « commence-t-il à prendre quelque crois- « sance, que déjà on dispose de sa graine pour « la transporter dans des pays éloignés et sur « un terrain nullement préparé à la recevoir! « On parle beaucoup d'emprunts anglais, d'ar- « mement et de munitions navales, et on a « l'air de ne pas faire attention aux sollicitudes « d'un état qui commence à se constituer, « qui a besoin de veiller à sa conservation, à « dissiper des haines et à comprimer les par-

« tisans de l'ancien ordre des choses. Les pro-« vinces émancipées n'ont pu sortir encore « d'un état de crainte pour entrer dans toutes « les voies d'une entière tranquillité; et avant « de tenter des expéditions lointaines très dis-« pendieuses, elles ont, avant tout, un be-« soin plus pressant, celui de travailler à leur « consolidation. Une gazette, qu'on lit à mille « ou deux mille lieues de distance, peut sur-« prendre la facile crédulité du lecteur, qui y « voit qu'un tel pays jouit d'une sécurité par-« faite, lorsqu'il n'en est rien; il croit en con-« séquence qu'un gouvernement est inébran-« lable sur ses bases lorsqu'il n'est que sur un « volcan récemment éteint. Cependant, en « comparant les événemens et les temps avec « une critique saine et éclairée, on parvient « facilement à connaître le véritable état des « choses.

« Indépendamment du manque de moyens « pour tenter une agression contre Cuba, les « États américains y trouveraient d'autres dif-« ficultés particulières à l'île et qui rendraient « vaine toute entreprise hostile de leur part.

« D'abord, sa situation géographique, qui
« obligerait l'ennemi à équiper une escadre
« et à établir une croisière pour repousser les
« secours envoyés par l'Espagne. Ils auraient
« ainsi à soutenir deux guerres, l'une sur terre
« contre les habitans du pays, et l'autre sur
« mer pour combattre les forces auxiliaires de
« la métropole. Nous leur opposerions en
« outre, la garnison de l'île aguerrie et bien
« disciplinée; la milice presque aussi habile,
« et ayant la connaissance des localités; plus
« une marine respectable, qui serait en très
« peu de temps supérieure en force à celle de
« l'ennemi; enfin, et c'est le point principal,
« l'opposition générale des Cubanais à ad-
« mettre tout changement qui exposerait leur
« existence sans espoir de succès.

« Tous ces obstacles, il ne faut pas en dou-
« ter, arrêteront les nouveaux États améri-
« cains, qui, avant de tenter une expédition
« pour séparer l'île de Cuba de la Péninsule,
« auraient à combattre et à vaincre. Les chefs
« de la révolution américaine connaissent ces
« difficultés mieux que nous, puisqu'ils ont

« dû s'en informer avant de songer à une at-
« taque quelconque. Ils voient très bien tout
« ce que l'approche de l'île offre d'obstacles,
« ainsi que le caractère et les opinions de ses
« habitans; ils sentent qu'ils ne peuvent rien
« entreprendre avec succès, et ils ont recours
« à l'astuce et à l'artifice. *Travaillez vous-*
« *mêmes à votre émancipation, autrement,*
« nous font-ils dire, *nous vous émanciperons*
« *par force.* S'ils étaient de bonne foi, ils nous
« diraient : *Assurez vous-mêmes votre indé-*
« *pendance, car nous manquons de moyens*
« *pour vous la donner.*

« Ils savent que la ruse a souvent obtenu
« plus de succès que la force des armes; et
« dans l'impossibilité où ils sont de former
« une entreprise raisonnable et d'un succès
« possible, ils cherchent à se faire un parti
« dans l'île, pour atténuer d'autant les frais
« d'une agression, si jamais ils voulaient en
« venir là.

« Supposons que ces inquiétudes eussent as-
« sez d'empire sur l'esprit de nos concitoyens
« pour leur faire désirer l'émancipation; sup-

« posons même qu'ils en commençassent
« l'exécution et qu'elle eût d'abord quelque
« succès. Nous voilà indépendans, tous les
« habitans de l'île d'une même opinion, les
« champs produisant du sucre et du café sans
« beaucoup de travail, et la plus parfaite in-
« telligence établie entre les propriétaires et
« leurs intendans. En un mot tout est au
« mieux jusqu'ici. Qu'allons-nous faire? Qu'al-
« lons-nous devenir? Quelle forme de gou-
« vernement nous donnerons-nous? Resterons-
« nous nos maîtres, ou irons-nous nous unir
« à un autre État? Deviendrons-nous *Mexi-*
« *cains*, pour perdre les avantages de notre
« culture et de notre commerce en leur fa-
« veur? Serons-nous *Colombiens*, pour devenir
« le jouet de tous les peuples du monde? Nous
« jetterons-nous dans les bras des *Péruviens*,
« pour rendre notre indépendance encore plus
« difficultueuse par l'éloignement du gouver-
« nement principal? Ou bien arborerons-nous
« le pavillon anglais ou français, pour être une
« succursale d'autres colonies? Ou bien pren-
« drons-nous place parmi les États de la grande

« république fédérative de l'Amérique du « Nord, pour attirer sur nous une guerre « étrangère inévitable, et avec elle toutes ses « suites désastreuses. Chacune de ces chances « aurait ses adhérens, et nous jetterait infailli- « blement dans la confusion et toutes les hor- « reurs de l'esprit de parti.

« En supposant donc que cette émanci- « pation se fît tranquillement, sa première « conséquence serait une guerre civile dont « les funestes résultats finiraient par tourner « à l'avantage des médiateurs étrangers, qui en « profiteraient pour nous imposer des chaînes, « à moins d'imaginer qu'ils restassent tran- « quilles spectateurs de nos dissensions et de « nos folies, pour en recueillir le fruit, sans en « avoir couru les risques.

« Mais j'irai plus loin : je ferai toutes les « suppositions qu'on voudra. Les auteurs de « ce drame ont échappé à toutes les crises ; « les nouveaux États indépendans vont former « quelque tentative et envoyer des troupes, « peu importe leur nombre, sur un point de « notre île. Alors, ou nous opposerons de la

« résistance, ou les divers partis, s'acharnant
« les uns contre les autres, nous jetteront
« dans les horreurs des guerres intestines;
« ou enfin nous nous livrerons aux étran-
« gers, pour subir leur joug un peu plus tard;
« et la fin certaine de tout cela serait, en
« dernière analyse, la ruine de l'île et de ses
« habitans, quels que soient les argumens que
« l'on emploie pour nous persuader qu'il n'est
« pas d'autre solution satisfaisante pour assurer
« notre avenir; car il ne suffit pas de l'avancer
« pour que ce soit vrai. La seule réplique
« qu'on peut nous faire, c'est que l'indépen-
« dance de Cuba entre dans les plans de sé-
« curité et de conservation des nouveaux États
« indépendans; et qu'ils feront en conséquence
« les plus grands efforts pour l'enlever à la
« domination espagnole. Mais depuis quand
« a-t-on vu qu'il suffisait de vouloir une chose
« utile et convenable pour soi, sans considérer
« si l'on a les moyens nécessaires de réussite?
« Quand on connaît l'esprit des révolutions
« et la logique des partis en fureur, on peut,
« on doit peut-être s'attendre à tout.

« Mais si le délire ose menacer l'existence « d'un peuple heureux et civilisé, c'est alors « à la raison, qui finit toujours par triompher, « à lui opposer tous ses moyens de résistance, « et à repousser avec une mâle vigueur les « bandes qui tenteraient audacieusement de « troubler la tranquillité d'une nation ap- « pelée à être un jour une des plus opulentes « du monde.

« Il est donc démontré que la raison, les « convenances publiques, l'intérêt des parti- « culiers et la volonté générale exigent du « gouvernement qu'il prenne, avec une atti- « tude défensive, tous les moyens d'activité et « d'énergie que nécessite la sécurité de l'État. « Mais aussi il convient qu'on se prépare à des « sacrifices individuels pour en assurer l'effi- « cacité. Un coup de main hardi peut causer « en quelques heures l'anéantissement de nos « grandes fortunes, fruit de six générations « de peines et d'efforts, et ne laisser que des « cadavres et des cendres où la veille on con- « templait encore les fertiles produits d'une « industrie bienfaitrice. Prédiction funeste,

« mais, hélas! trop justifiée par un égoïsme et
« une apathie stupides! Heureuses les nations
« à qui il suffit de signaler les dangers, d'in-
« diquer les moyens de les prévenir, en fai-
« sant un appel à leur magnanimité géné-
« reuse, pour être écouté! Nous avons tous
« aujourd'hui, sur notre position, un senti-
« ment unanime dont le gouvernement saura
« profiter selon les circonstances.

« Il est pourtant chez nous, comme par-
« tout, des hommes si malheureusement nés,
« qu'ils se font un tourment de chercher dans
« le mal un aliment à leur méchanceté, et ne
« savent goûter de bonheur que dans le plaisir
« aride de tout censurer. Selon eux, aucune
« mesure n'est proposée de bonne foi, il n'est
« pas de bienfait qui ne soit suspect, de jus-
« tice qui ne soit une fraude, et de secours
« qui puisse être efficace. Le mal est toujours
« à leurs yeux une conséquence indispensable
« du bien qu'on ne leur laisse pas faire, et
« l'erreur une attribut nécessaire de l'espèce
« humaine, mais dont ils sont seuls exempts;
« et ce qui est le plus fâcheux, leurs discours,

« sans cesse répétés, finissent par exciter la « méfiance, le mécontentement, et par nuire « au bien public.

« Je me résume : il est urgent de mettre « l'île en état de défense, de garnir ses côtes « et de les protéger par une flotte constam- « ment en croisière. Il faut pour cela nous « résoudre à beaucoup de sacrifices; et certes, « jamais il n'y eut plus de motifs et une cir- « constance plus décisive pour nous y por- « ter. »

C'est ainsi que le Havanais a écarté une multitude d'embarras qu'avaient jetés dans la question, d'une part, la mauvaise foi et la malveillance, et de l'autre l'apathie et l'ignorance. Il a su éclairer un point qu'on s'était plu à obscurcir, et en invitant les hommes de bien à réfléchir sérieusement sur le parti qu'ils ont à prendre, il leur annonce que son opinion sur l'état actuel de l'île s'est formée par l'observation, l'expérience et la connaissance qu'il a de ce qui se passe dans l'intérieur, comme au-dehors du pays. Il a parlé de conviction, parce qu'il ne s'est laissé diriger que par la

vérité, le bon sens et l'amour de la patrie.

Enfin, pour dernières réflexions, nous dirons que, grâce à la France et à l'Angleterre, dont les forces maritimes parcourent avec celles de l'Espagne les mers du Mexique, de Honduras, des Caraïbes et des Antilles, la piraterie y a cessé, ou que du moins elle y est aujourd'hui à peine aperçue. On a prétendu que l'île de Cuba, et notamment la Havane, recevait les captures des pirates et qu'elles se vendaient dans le pays, par fraude tacitement autorisée, à des prix très bas. C'était encourager les forbans; une administration vigilante aura, s'ils ont existé, réprimé des abus aussi révoltans et pris des précautions pour que jamais ils ne puissent se renouveler.

Les autorités publiques des deux îles, Cuba et Puerto-Rico, comprendront la nécessité, même dans leurs intérêts, d'expulser de leurs territoires toutes les personnes connues dans des entreprises d'armement de corsaires, et assez perverses pour s'abandonner à d'aussi criminelles actions, que l'habitude finit à la longue par ranger dans une sorte d'industrie.

En vertu de la convention passée en 1817 entre l'Espagne et l'Angleterre, la traite des nègres a dû cesser pour Cuba, comme elle devait cesser pour toutes les possessions espagnoles, dans le courant de l'année 1820; aussi, pendant les trois années durant lesquelles cette traite était encore permise pour les Espagnols, a-t-on vu importer dans l'île des quantités considérables de nègres, ainsi que cela a été énoncé dans les Lettres sur la Havane et indiqué dans mon Aperçu statistique. Toutefois on remarquera qu'à l'époque où la traite se faisait dans toute sa force, l'esclave se vendait 600 dollars, tandis qu'aujourd'hui il n'en coûte plus que 400 *; mais comme il en arriva des quantités considérables pendant les dernières années, on peut

* La contrebande est aisée dans une île qui a une grande étendue de côtes, dont plusieurs parties sont désertes et plus difficiles encore à surveiller; aussi est-il à craindre, avec quelque fondement, qu'on pourra y introduire des esclaves, et qu'il s'en introduira encore long-temps, en dépit de toutes les lois prohibitives et des précautions qu'on prendra pour l'empêcher.

aisément en conclure que la surabondance a pu faire baisser le prix des esclaves, bien qu'on ne pense pas qu'il puisse en arriver beaucoup par fraude.

FIN DE L'APERÇU STATISTIQUE.



PIÈCE SUPPLÉMENTAIRE.



TABLEAUX SYNOPTIQUES.

DISCOURS

LU A L'OUVERTURE PUBLIQUE DE LA CHAIRE BOTANIQUE-AGRICOLE, A LA HAVANE,

PAR DON RAMON DE LA SAGRA,

le 10 octobre 1824.

MESSIEURS,

La nature paraît avoir destiné l'île de Cuba à être avec le temps un entrepôt de luxe et de civilisation. Son climat, ses productions et sa position géographique l'ont mise d'avance dans la catégorie des nations civilisées et opulentes du globe. L'Europe recherche ses produits précieux, qu'elle échange contre les objets de ses manufactures que l'opulence et la mode y ont introduits, et que l'aisance et le bon goût des habitans y maintiennent. A quelles causes l'île doit-elle l'accroissement qu'elle a atteint, l'influence politique et commerciale dont elle jouit? A nulle autre si ce n'est à ses produits. Sa situation, la bonté

de ses ports nombreux et la proximité du continent américain n'y ont influé que comme cause secondaire, tandis que la stérilité l'eût réduite à une nullité absolue. Les productions au contraire de son sol fertile lui ont assuré une prospérité et une influence que rien ne pourra détruire. D'ailleurs l'agriculture a été ici, comme chez beaucoup de nations anciennes et modernes, la base de la prospérité publique, et notre île était, par la richesse de son territoire, plus propre qu'aucune autre région à l'accueillir, au point qu'on eût pu y ériger un temple en son honneur. Quelle surprise n'éprouve pas, en effet, un naturaliste impartial en parcourant nos campagnes, habitué à voir les productions du sol décrépit de l'Europe récompenser péniblement les fatigues du laboureur; sa vue se repose ici, en contemplant la prodigieuse fécondité de ces grandes propriétés rurales. Cependant l'aspect qu'elles présentent n'est pas aussi satisfaisant que celui qu'offre la nature sauvage, libre et indépendante du travail de l'homme. Ici la comparaison vous élève à de sublimes pensées.

Ce n'est pas la mousse ou le lichen imperceptible qui tapisse les roches, ce n'est point une herbe éphémère qui orne la campagne, ce ne sont pas ces arbres de l'Europe arrêtés dans leur croissance par les frimas de l'hiver, ou languissans par le contraste violent et prolongé des saisons : ici tout respire la fraîcheur, tout est plein de force, tout est magnifique dans la végétation. La palme flexible, juste récompense de la beauté chez les peuples de l'antiquité, agite ses branches d'une éternelle verdure, de concert avec le cèdre superbe; le *ceiba* * au feuillage épais, et l'élégant *jobo* **. La *yagruma* *** et le *caimito* ****, balancent leur cime de neige et d'or, au-dessus de l'*aguacate* ***** verdoyante, du *mamei* ****** pyramidal, et de la tendre *yaya*. *******

* Bombax ceiba.

** Spondias mirobalanus.

*** Cecropia peltata.

**** Chrysophyllum caimito.

***** Laurus Persea.

****** Mammea Americana.

******* Waria virgata.

Les sommets des arbres les plus vigoureux prodiguent leur suc abondant à mille plantes parasites, qui donnent les plus belles fleurs; leurs troncs et leurs branches sont enveloppés d'une multitude de plantes rampantes, de *bignonias* gracieux, de fleurs de la Passion et de douces *paulinias*. La riante verdure des feuilles de *pothos* cache la teinte grisâtre des vieilles écorces; sur la racine dépouillée d'un *jaguey*, croît le *dolich** gigantesque; et entre les fentes d'un tronc frappé de la foudre brille la fleur d'un beau *pitcairnia*.

Les plaines de l'île de Cuba ne sont pas moins riantes que ses forêts. La canne à sucre dont la mobilité ondoyante contraste avec le triste repos du *maguey*** bleuâtre, le généreux platane antique compagnon de l'Américain, les plantations du café aromatique, présentent l'aspect de l'abondance et de la richesse; ils annoncent l'heureuse contrée où

* Ojo de buey (*œil de bœuf.*)

** *Agave*, dont on fait un breuvage rafraîchissant et agréable qu'on appelle *Pulque*.

règne un printemps éternel. Ah! si jamais l'homme battu par l'adversité désespère de la vie, qu'il vienne visiter les champs de l'île de Cuba, il y chérira l'existence!

Cette digression ne paraîtra pas étrangère, dans cette enceinte où les plantes et leur culture sont les nobles objets des travaux de ce nouvel établissement. J'ai voulu esquisser le tableau descriptif des belles contrées de l'Amérique, indiquer la source primitive et naturelle des trésors de cette île, encourager l'étude de la seule science qui soit capable de faire connaître les richesses que ce pays renferme dans ses végétaux, et signaler ce qu'on doit attendre de la fertilité de son sol et de la bonté de son climat.

Mais, si ses campagnes sont fertiles, l'agriculture n'en est pas moins encore dans l'enfance. Peut-être cette même fécondité est-elle la cause de ses faibles progrès, parce qu'il n'y a que l'expérience, résultat de la nécessité et du temps, qui les développe. Le laboureur qui voit produire à la terre, presque sans son secours, la nourrissante *yuca*, le *ñame* fari-

neux, le *boniato* délicat et le *platano* moelleux, néglige le travail et se repose dans les bras de la nature qui lui fournit d'aussi bons alimens. Les découvertes qui, tous les jours, enrichissent la sphère de la culture en Europe, les inventions et les améliorations qui la perfectionnent, sont pour les laboureurs de ce pays autant d'objets d'une curieuse application, tandis qu'un régime de platane le fait subsister, et les soins que nécessite la récolte d'une forêt entière de ces arbres ne lui coûtent souvent qu'un seul jour de peine.

Abstraction faite des grandes propriétés rurales qui ont donné naissance au commerce florissant de l'île, la culture est bornée à un si petit nombre d'objets qu'on pourrait dire qu'il n'en existe presque point. Si on publiait un manuel rustique d'après les notions connues jusqu'ici par les laboureurs, on verrait alors que le système général de culture se réduit à une courte routine de pratique agricole, qu'il n'y a aucun principe fixe, aucune règle constante; et à travers les immenses lacunes de ce tableau incomplet, on apercevrait

encore mille usages grossiers, mille préjugés vulgaires.

Parmi toutes les plantes qu'on cultive dans l'île, il n'y a que le café, la canne à sucre et le tabac, qui aient été les sujets d'une série constante d'observations agraires. Aussi trouverait-on quelque cultivateur habile pour un de ces produits, mais difficilement un mode perfectionné d'agriculture.

Les cultivateurs de café, les plus expérimentés et les plus instruits, reconnaissent qu'il est peu de principes fixes sur la culture de cette plante, et sont incertains dans leur application; aucun ne répond du succès, et dans le doute, ils suivent les routines les plus communes. Quoique cette plante précieuse se trouve acclimatée dans nos Antilles depuis un siècle, on n'a cependant pas encore adopté partout les mêmes procédés pour l'ensemencer, la transplanter et la tailler.

Ces observations et d'autres que je pourrais y ajouter, indiquent suffisamment qu'on n'a pas suivi, dans ce pays, la véritable route pour parvenir à se procurer un corps régulier

d'opérations rurales à l'usage du laboureur, ou plutôt qu'on n'a pas encore posé ou établi les bases propres à servir de principes scientifiques pour la culture de ce beau sol. En effet, jusqu'à présent, il n'a paru aucun écrit sur la science agricole, et on n'y a entrepris aucun travail qui puisse faire connaître avec certitude et précision les influences du climat. Le même vide se fait sentir dans toutes les Antilles, et sans l'ouvrage de M. Moreau de Jonnès, qui se publie actuellement, mon assertion demeurerait positive. Toujours est-il, ainsi que l'affirme cet auteur, que sur aucun point du globe on n'a débité autant de choses inexactes et ridicules.

Puisque c'est sur l'agriculture qu'on doit établir la prospérité de l'île de Cuba, ses bases n'étant pas encore fondées, aucune entreprise ne sera plus utile que celle qui aura pour objet d'obtenir ces heureux résultats. Le peu de population, le manque de matières premières et le voisinage d'une puissance active, s'opposeront long-temps à l'établissement de l'industrie manufacturière. Ces obstacles sont trop

grands pour espérer de les vaincre avant plusieurs générations. L'agriculture seule rendra cette île florissante; son influence physique et morale dans l'accroissement de la population, garantira le bonheur du peuple et la fortune de ses habitans; et fondant la richesse publique et particulière sur une base solide, l'abondance et la prospérité continueront à être, sans obstacles, les attributs précieux de cette terre de promission.

J'hésite à vous entretenir de cette multitude d'objets qu'embrasse une entreprise aussi grande qu'elle est utile; les difficultés qu'il y a à vaincre, et en même temps la nécessité urgente de se frayer une route, produisent dans mon esprit un sentiment mêlé d'espérance et de timidité difficile à exprimer. Il est possible qu'avec le temps, les denrées précieuses qui alimentent aujourd'hui le commerce de Cuba restent en grande partie dans les magasins, faute d'exportation; que le débit du sucre et du café ne soit pas toujours certain; et enfin que la baisse de ces deux denrées devienne plus funeste et plus rapide même

que ne l'a été l'accroissement de leur culture. Je veux croire même que cette crainte commence déjà à se réaliser. Mais, je le dis, messieurs, avec cette assurance que me donnent mon âge et ma longue expérience; nous devons peu redouter de pareils pronostics, puisqu'ils démontrent, au contraire, combien il est indispensable d'établir des principes fixes d'agriculture pour notre île, et que plus que toute autre considération ils sont faits pour exciter le zèle de ses habitans.

Que d'un coup d'œil on compare les productions du monde commercial; qu'on examine les denrées des colonies anglaises dans l'Asie et celles du grand continent américain et de ses îles, qu'on observe l'influence d'une nation maritime dans ses négociations particulières et publiques, et qu'en même temps on considère la tendance des intérêts politiques de l'Europe relativement à l'Amérique, la situation de celle-ci, le commerce du Brésil, l'analogie des productions de cette île avec celles du sol de la Nouvelle-Espagne, la disproportion dans le prix de la main-d'œuvre

des deux pays et autres causes immédiates sur le mouvement commercial de Cuba; il ne sera pas difficile de prévoir que ce mouvement doit subir des modifications notables, particulièrement dans les denrées, qui aujourd'hui servent encore de base à la prospérité de l'île.

Le cafier, introduit à la Martinique en 1720 par le philanthrope de *Clieu*, remplaça le cacao, dont les arbres furent arrachés par un terrible ouragan; et, sans cette substitution si heureuse, 2,500 familles auraient péri. Ces faits démontrent combien il est important d'embrasser dans la sphère de la culture un nombre de végétaux tel, que, dans un cas de disette ou dans le manque absolu de l'un d'eux, on puisse y suppléer par les autres; et ce principe peut s'appliquer également lorsqu'une différence de prix a lieu par la rigueur ou le désordre des saisons, ou qu'elle s'opère par une cause politique ou commerciale quelconque. La baisse du sucre, du café et du tabac a pour cause le concours des vicissitudes dont on vient de parler, et loin de cesser,

elles semblent se compliquer tous les jours davantage.

Quand même la crainte d'une baisse excessive, contrariant la culture de ces denrées, ne nous déterminerait pas à cultiver un plus grand nombre d'espèces végétales, la nécessité de fonder la prospérité de cette île sur l'accroissement de la population industrieuse ne prouve que trop l'importance de cette idée, la division de la culture. Ces grandes propriétés rurales, les caféières et les sucreries ne sont pas à la portée du pauvre ni de l'homme ne jouissant que de ce qu'on appelle une honnête aisance. Il faut de grands capitaux pour les établir, et beaucoup de moyens pour les entretenir. Mais, si on ne peut nier l'influence des grands propriétaires sur la richesse du pays, il est au moins facile de démontrer qu'ils ont peu contribué au plus grand développement de la population. Pour obtenir cet avantage, le seul qui assurera la prospérité de l'île de Cuba, il faut nécessairement établir des cultures en petit, qui, n'exigeant pas de grandes avances de fonds, sont conséquem-

ment à la portée d'individus recommandables par leur probité et l'amour du travail.

La culture ne présente jamais un spectacle plus beau et plus majestueux à l'intérêt général des nations, et elle n'est jamais plus douce au cœur philanthropique d'un philosophe, que quand on la voit servir de cause immédiate à l'accroissement de la population du pays qui en a besoin, et donner une impulsion rapide et puissante à l'encouragement des peuples naissans. L'agriculture, cette source intarissable de la richesse publique, règne partout en reine des champs et répand chez des habitans laborieux la paix et l'abondance. La terre ouvre son sein fécond et s'offre au cultivateur avec un généreux abandon, en lui annonçant des résultats heureux en récoltes abondantes. Plus les moyens de subsistance vont en croissant, plus s'en augmente la population; et on observe que les progrès de cette dernière sont d'autant plus rapides que le pays qu'on cultive est plus neuf : considération importante qui ne doit pas être oubliée quand il s'agit de l'Amérique, et qu'on rap-

pelle avec plaisir sous le ciel heureux des tropiques : qu'au milieu de circonstances si fécondes en espérances positives, l'industrie commerciale développe ses moyens producteurs, que par son influence elle concentre en foyers partiels la population répandue çà et là, et que de toutes parts elle y soit attirée par l'appât des richesses; seulement alors l'accroissement de l'espèce humaine est rapide et progressive en individus utiles autant qu'heureux. Mon imagination, excitée par l'aspect du bonheur qu'offrirait cette île délicieuse, couverte de petites propriétés rurales, me conduirait beaucoup plus loin; je me réjouirais de tracer le riant tableau de sa future prospérité, si mon attention n'était arrêtée sur les moyens qui, pour obtenir et fixer cette prospérité, dépendent beaucoup de ce nouvel établissement. Le cours naturel des idées m'ayant conduit à ce point, je dirai que puisque les corporations illustres et patriotiques qui ont adopté le projet d'une école de botanique appliquée à l'agriculture, sont intimement convaincues de son influence active dans l'amélioration et

l'extension des cultures ; que puisque le public instruit et sensé de l'île applaudit à la réalisation d'une pensée qu'on approuve, et que puisque la brillante jeunesse havanaise s'est empressée de suivre avec un noble enthousiasme la belle carrière qu'offre cette science, il est superflu de révéler une vérité si utile, si manifeste et propre à obtenir le consentement général. Mais comme, heureusement, on a été au-devant de mes raisonnemens, il suffira d'énoncer que, s'il est nécessaire et même urgent de fixer l'agriculture sur des principes constans, et s'il existe quelque science dont l'étude soit propre à les faire découvrir, le moyen le plus direct sera la création d'une chaire destinée à son enseignement. Cette science n'est pas l'agriculture, car l'application n'en existe même pas dans ce pays ; mais bien la *botanique appliquée à la culture,* science fondamentale qui conduit à la connaissance de la première. Quand l'observation et l'expérience auront combiné un nombre nécessaire de vérités dont l'ensemble puisse former un corps de doctrine praticable, c'est alors que pourra

se réaliser le projet d'une école pratique d'agriculture. Toutefois, aussi long-temps que l'on ne réunira pas les matériaux nécessaires, tout projet sera vague ou chimérique, lors même qu'on proposerait l'enseignement d'une science qui n'existe pas encore. Je ne fatiguerai pas votre attention à faire l'énumération des travaux préliminaires qu'exige l'établissement futur d'une école pratique d'agriculture dans la Havane, ni de ceux que nécessite la détermination certaine des règles indispensables au laboureur de ce pays; cet objet trop important pour ne pas appeler l'attention d'un gouvernement sage, formera la matière d'un mémoire dont je m'occupe depuis long-temps. Cependant, si je réserve pour une occasion plus opportune l'exposition de pareilles données, aucune ne l'est davantage que ce que j'ai avancé pour déterminer l'objet de la science dont cet établissement va s'occuper, et pour détruire l'assertion équivoque, qu'elle est inutile pour l'agriculture. Une comparaison des deux sciences rendra plus évidente l'erreur signalée.

La *botanique agricole* étudie les lois générales de la végétation, l'éducation et le développement des plantes; elle examine l'influence du climat ou du terrain dans chacun des caractères des divers végétaux; elle analyse et assigne des limites à l'observation : il ne lui manque que des lois qui règlent cet examen, dans toutes les circonstances possibles. L'*agriculture* applique ces déductions, ou pour mieux dire, elle profite de celles qui sont applicables aux plantes usitées dans l'économie domestique, dans la médecine comme dans les arts. La première de ces deux sciences embrasse dans son examen tous les végétaux du monde, et leur emploi dans tous les climats, dans toutes les contrées et sous toutes leurs influences; elle étudie la nature végétale, pénètre ses mystères, et épie, pour ainsi dire, le moment de la surprendre; découvre les lois positives des phénomènes végétaux, vérifie ce qui se passe dans les plantes à toutes les périodes de leur durée; et de ce concours de faits bien observés dans la nature même, découlent les règles qui doi-

vent servir dans la pratique de la culture des végétaux que nous avons appliqués à notre usage. La seconde explique les méthodes par lesquelles on améliore les cultures en général, et leurs fruits en particulier; elle enseigne encore les moyens d'assurer les récoltes et d'en multiplier les produits. En un mot la *botanique agricole* étudie les phénomènes de la culture, et l'*agriculture* enseigne le mode de cultiver. Après ce parallèle des deux sciences, ne convient-il pas d'examiner l'absurde assertion que la botanique agricole ne sert en rien à l'agriculture? Ces temps ne sont plus où, confondant l'objet de la science avec l'intérêt particulier de ceux qui se donnaient pour la professer, la seule chose dont on s'occupait en botanique était la découverte des propriétés secrètes et étrangères des plantes médicinales. Aujourd'hui, que les études sont plus exactes et plus sévères; aujourd'hui, que les limites des sciences sont savamment posées par de profonds génies, on sait trop bien que la botanique d'observation et l'agriculture pratique marchent de front vers une même fin, ou en

parlant avec la rectitude philosophique; on peut établir pour principe que l'*agriculture, dans tout le règne végétal, n'est autre chose que la botanique générale appliquée à la culture*.

Ce sont ces mêmes données qui déterminèrent M. le président, gouverneur et capitaine-général de l'île de Cuba, à donner son approbation à l'utile projet qu'on méditait; donnant par là une preuve de plus de prédilection en faveur du pays qu'il gouverne sagement, ce qui lui acquiert de nouveaux droits à la gratitude de la nation cubanaise. La réalisation de cette heureuse pensée ne cessa d'occuper la diligence active du digne directeur actuel de la société patriotique, *Don Juan Montalvo*, qui ne recherche d'autre illustration que celle qui a pour objet d'encourager les établissemens utiles; et peut-être allait-elle être abandonnée par la pénurie des fonds, si une corporation aussi illustre que généreuse protectrice ne se fût présentée pour offrir son appui aux efforts d'un intérêt public si majeur. *La junte économique et de gouverne-*

ment du consulat royal, après avoir pris en considération les renseignemens que lui fournit l'ami recommandable de la jeunesse havanaise, *Don José Pizarro*, a résolu de contribuer, de concert avec la société royale patriotique, à l'exécution du projet dont s'étaient déjà occupées, dans l'année 1795, ces savantes corporations. La conviction qu'a portée dans les esprits ce patricien distingué, a donné un nouvel essor à une idée qui commençait à s'attiédir faute d'alimens; et son infatigable activité en faveur de la jeunesse parvint à triompher des obstacles qui s'étaient présentés.

Enfin est arrivée l'époque tant désirée où le public jouira des avantages d'un jardin botanique conformément au plan adopté par les personnes au crédit desquelles nous devons son existence *. Dans très peu de temps on aura achevé l'école de botanique, où les plantes occuperont la place qui leur convient, non seu-

* Le plan de la distribution du jardin botanique, approuvé par la société royale, est déposé à la chaire de l'établissement, où chacun peut venir en prendre connaissance.

lément pour en faciliter l'étude, mais encore pour mieux démontrer les analogies des végétaux et les rapports qui existent entre eux. Le cours de l'enseignement nous conduit à connaître les plantes, soit qu'elles servent à la médecine ou aux arts, soit qu'elles offrent quelque utilité à l'industrie comme au commerce. Après ces premiers travaux du jardin, suivront les semis et pépinières pour des échanges avec l'Europe qui nous fournira un grand nombre de plants et d'arbustes; mais ce qui formera la dernière et la plus importante partie du jardin, ce sont les châssis de culture et d'acclimatation, d'où sortiront, comme d'une pépinière, des individus pour une agriculture scientifique. Toutes les plantes cultivées dans l'île, ainsi que celles peu connues dans le pays, seront soumises au plus sévère examen. On vérifiera combien il faut d'essais pour améliorer leur culture, comme pour les acclimater avec succès. Les résultats positifs seront livrés au public, afin que les propriétaires instruits adoptent les améliorations, et généralisent une pratique rurale exempte d'erreurs et de préjugés.

Je supplie les corporations qui protégent cette noble entreprise de ne point se décourager à la vue des obstacles que l'ignorance oppose à toute innovation; je recommande aux propriétaires les intérêts de l'agriculture cubanaise; je prie ses généreux habitans de me prêter l'appui de leur zèle et de leurs lumières, en me fournissant tous les objets dont je vais avoir besoin dans ces pénibles travaux. Si cet établissement manque de fonds dans ce moment, ce dénûment ne saurait être de longue durée; protégé, comme il est, par toutes les notabilités de l'île, et fréquenté par une jeunesse nombreuse qui aime à en suivre les progrès.

Leur désir ardent pour la science a dû s'arrêter quelque temps aux portes d'un temple fermé à leur avide curiosité; en vain les efforts isolés de l'application auraient tenté de les briser. Mais aujourd'hui s'ouvre à leurs yeux le magnifique tabernacle où la nature, couverte de mille voiles épais, cache au vulgaire ses moyens créateurs; voiles que la persévérance est seule capable de soulever. La déesse

que chanta Lucrèce n'est point économe de ses bienfaits, ni avare de ses faveurs; aimable et séduisante avec ceux qui la courtisent, elle leur prodigue ses bonnes grâces et récompense les peines par une douce possession. Ces heureuses contrées vous invitent, messieurs, à participer à leurs précieux mystères; ici, cette mère bienfaitrice de tout ce qui y vient, se montre avec cet appareil de magnificence et de fraîcheur que présente seul l'état primitif. Sous ce ciel heureux, la nature étale une splendeur et une majesté propres à éblouir le voyageur européen; dans les campagnes règne un printemps éternel, et les bois ne perdent jamais l'aspect de la verdure. Là, vous surprendrez la nature dans toute sa belle nudité, sans y trouver ces embellissemens ridicules dont l'homme enlaidit ailleurs les jardins. Là, possesseurs de ses secrets, de ses faveurs douces et variées, vous verrez comme le succès répond à vos espérances, comme elle récompense les travaux. Suivez, sans vous arrêter, l'impulsion généreuse qui vous anime, jetez-vous sans crainte dans la carrière hono-

rable que de profonds génies ennoblirent, surmontez tous les obstacles que vous pourrez rencontrer sur vos pas, et vous jouirez bientôt du fruit de vos peines. Prenez pour devise *force et constance*, poursuivez sans jamais rétrograder; méprisez les viles attaques de l'erreur, les censures de l'ignorance et du préjugé, ainsi que le dédain de la sottise pour celui qui s'applique; je suis intimement convaincu que la patrie accueillera avec reconnaissance vos efforts, que la prospérité du pays bénira vos sollicitudes, et qu'arrivé, au terme de votre carrière glorieuse, vous verrez, du trône de Minerve, descendre sur vos têtes les lauriers qui embellirent jadis les fronts de Pline et de Buffon.

EXPLICATION

DE LA PLANCHE CI-CONTRE.

1. Guanabacoa.
2. Corral falso.
3. Palo ou *Puente* blanco.
4. Cruz de Santa-Fé.
5. Posada de Vaguraiabo.
6. *Ingenio* (sucrerie) de Pedroso.
7. Guanabo.
8. Sucrerie de Peñas Altas de Santa-Cruz.
9. *Idem* de San-Francisco de Guantanilla.
10. *Potrero* (Parc) de Giquiabo.
11. Sucrerie *idem*.
13. *Idem* de Jauregui.
14. *Idem* de Rio-Blanco de Peñalver.
15. *Cafetal* (cafeirie) du comte de Loreto.
16. Village de Rio-Blanco.
17. *Partido* (district) de Santa-Cruz.
18. Sucrerie d'Echavarrias.
19. *Idem* d'Oviedo.
20. *Idem* de Romero.
21. Village de Gibacoa.
22. *Partido* de *idem*.
23. Ciudad de Santa-Maria del Rosario.
24. Sucrerie del Berro.
25. *Idem* de San-José de Calvo.
26. *Potrero* de la Savanilla de Casa Bayona.
27. Sucrerie de la Concordia de O'Farrill.
28. Village de Tapaste.
29. Montagne de la Escalera.
30. Le coteau de Cansavacas.
31. La ville de San-Juan de Jaruco.
32. Promenade de la Diferencia.
33. Église de San-Antonio de Pueblo-Nuevo.
34. *Id.* de S. Pablo de Caravallo.
35. San-Carlos de Matanzas.
36. Sucrerie de S. Rafael de Lanza.
37. *Idem* de Prado Ameno.
38. } Cafeiries.
39. }
41. }
40. Sucrerie de D[a]. Félicia de Herrera.
42. *Id.* de Tivótibo de Montalvo.
43. *Idem* de Trinidad de Peñalver.
44. *Idem* de S. Miguel de Ugarte.
45. *Idem* de Santa-Aña de Risel.
46. *Idem* de Lagana de Ugarte.
47. *Idem* de la Soledad de Jauregui.
48. *Idem* de Garro.
49. *Idem* de Galafate d'Echegoyen.
50. *Idem* de la Soledad de Jauregui.
51. *Idem* de la Guicanama de Moregon.
52. S. Miguel del padron ó Potosi,
53. Le fort Coximar. (C'est ici que les Anglais opérèrent un débarquement en 1762, traversant Guanabacoa, pour investir le fort *Morro*).
54. Le fort del Morro.
55. Le fort de la Punta.
56. La Cabaña (batterie de 12 canons).
57. El-Principe (fort).
58. L'Alameda (promenade) et la Salud (faubourg de la Havane).

TABLE DES MATIÈRES

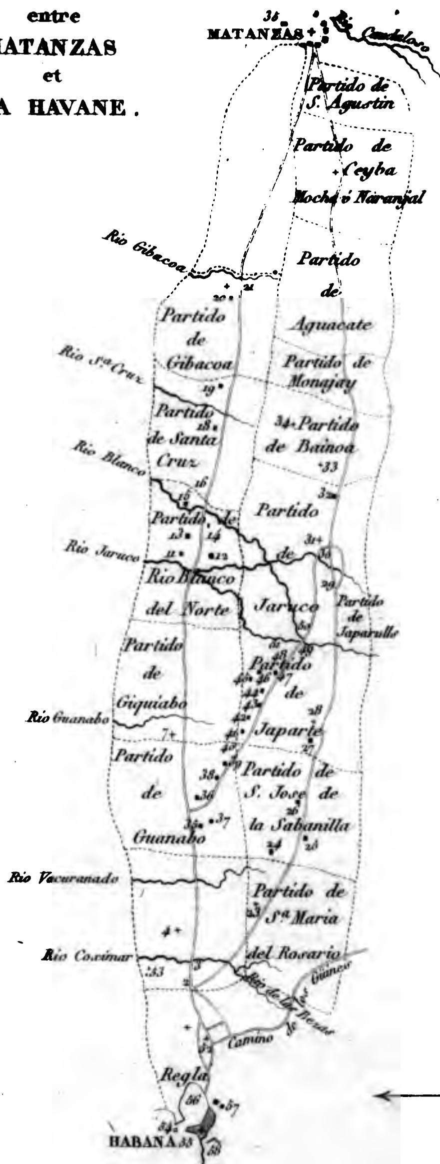
CONTENUES DANS CE VOLUME.

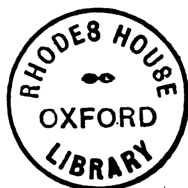
FIN DE LA TABLE.

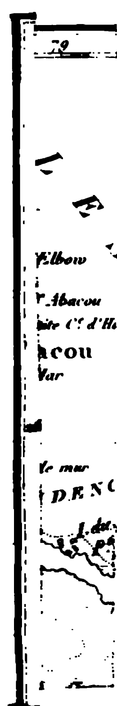
ERRATA.

Page 35, *ligne* 11, *au lieu de* d'une longue suite, *lisez* de masses.
36, 6, *au lieu de* gros, *lisez* le tronc.
41, 6, *au lieu de* ont la force, *lisez* ont le courage.
52, 10, *au lieu de* qui vous fixent, *lisez* qui vous regardent.
54, 14, *au lieu de* au-delà, *lisez* au-delà de.
71, 22, *au lieu de* n'agiront, *lisez* n'agiront point.
82, 8, *au lieu de* et qu'ils passent, *lisez* et bien qu'ils passent.
84, 5, *au lieu de* à ce qu'il fait, *lisez* à son travail.
id. 17, *au lieu de* vous mourriez de rire en voyant, *lisez* vous vous divertiriez à voir.
85, 2, *au lieu de* et des savetiers, *lisez* et des hommes du commun.
103, 16, *au lieu de* et la nature, *lisez* et la condition.
115, 10, *au lieu de* de vous dépeindre, *lisez* de vous la dépeindre.
id. 19, *au lieu de* quoiqu'elles soient, *lisez* attendu qu'elles sont.
122, 7, *au lieu de* elle est enceinte, *lisez* elle est entourée.
126, 12, *au lieu de* terreur génénale, *lisez* terreur générale.
128, 8, *au lieu de* intrà-muros de la, *lisez* intrà-muros à la.
146, 15, *au lieu de* à vous faire lever le cœur, *lisez* à vous faire soulever le cœur.
147, 8, *au lieu de* les plus tendres matelas, *lisez* les plus moelleux matelas.
161, 7, *au lieu de* 25 millions de fr., *lisez* 5 millions de fr.
186, 11, *au lieu de* par 100, *lisez* pour 100.
187, 18, *au lieu de* cette dernière plante qui s'élève de 5 à 8 pieds de haut, *lisez* le platano qui s'élève de 10 jusqu'à passé 20 pieds de haut.
264, 14, *au lieu de* 204 églises, *lisez* 254 églises.
277, 8, *au lieu de* et composent, *lisez* et se composent.
287, 3, *au lieu de* content de son bonheur, *lisez* fier de son bonheur.

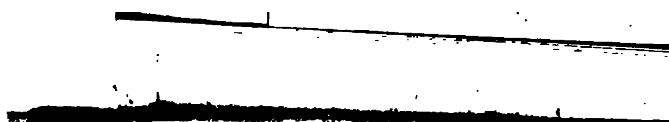
TERRITOIRE
entre
MATANZAS
et
LA HAVANE.



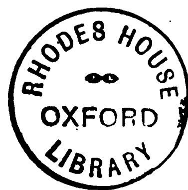




Elbow
Abacou
acou
Var








RHODES HOUSE
OXFORD
LIBRARY

E DE L'I

tlichen Europ l'année 1823.

OLES.	CATIONS.
— 783	iges 106 à 108 et 262 du texte. Celle
— 1,601	n des Partidos, considérés sous le
	it les membres étaient élus dans la
— 17	rtidos électoraux. Ce qui n'a existé
— 1,762	
— 1,197	
— 930	icoup au-dessous de la vérité. Voy.
— 294	
— 183	
	fait mention de 625 moulins à sucre,
	Suc Cafeiries, ne parle pas de celui des
— 625	Café cultivés dans l'île. Voy. p. 270.
— 294	Tab
— 3	Méls, tous fermiers ou propriétaires qui
	Run distinction de race ni de croisement,
	Cotc
Ames.	Peau
73,555	Cire ar *Fonderies d'argent*, ce métal n'y
20,000	Caca l'appelle ainsi les lieux où l'on bat
9,830	
2,000	
2,000	Reve incipe renferme aujourd'hui au-delà


LIBRARY

